

Le conte du triolet (27e éd.) / René Bazin,...



Bazin, René (1853-1932). Auteur du texte. Le conte du triolet (27e éd.) / René Bazin,.... 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

- 2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.
- 3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.
- 4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.
- **5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.
- 6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.
- 7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr.

RENE BAZIN

The Lagrangian bounds of the contraction of the c

Conte du Triolet

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

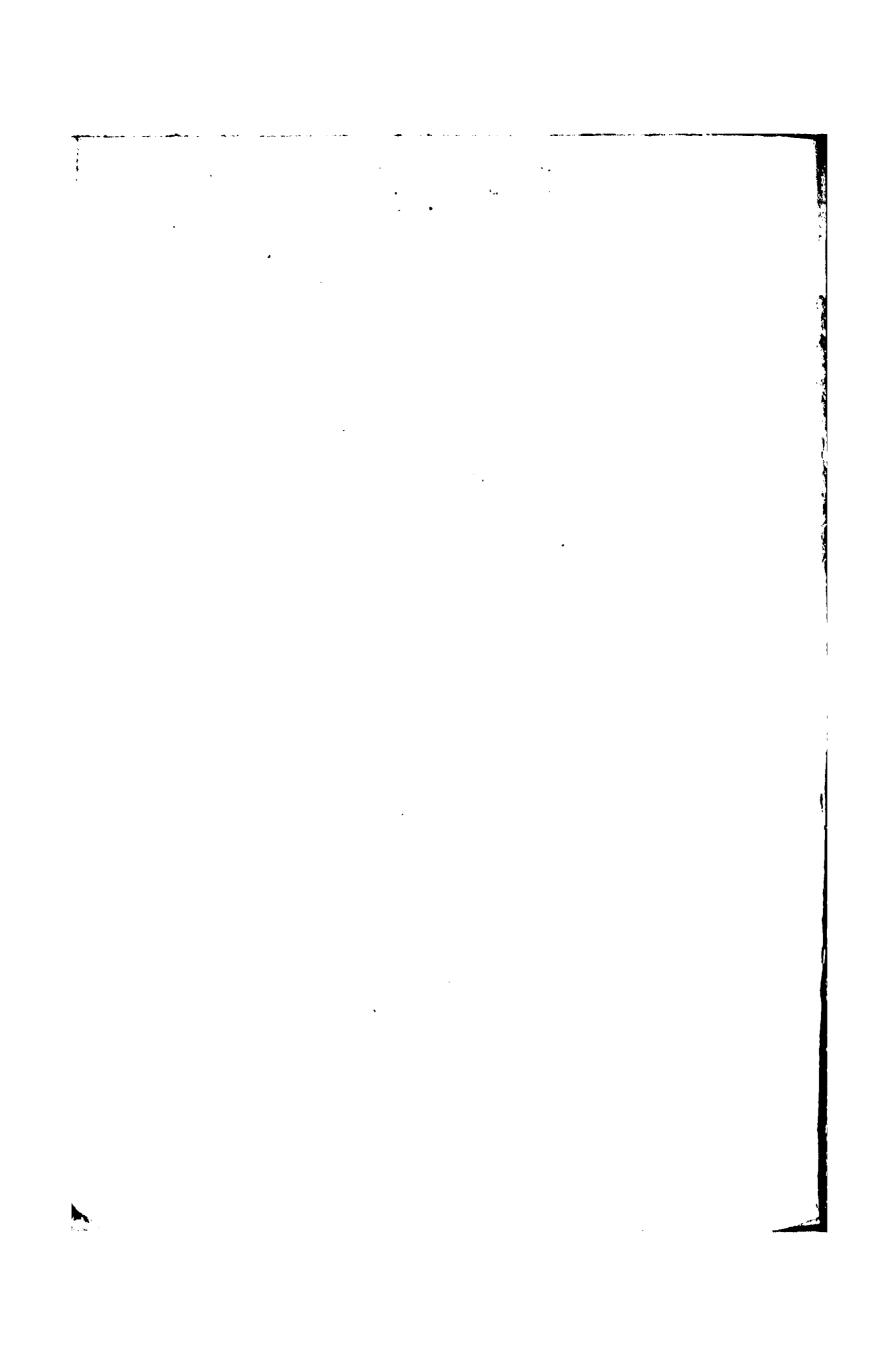
FUE ABBER, 3

1926

Prix: 9 francs.

$\mathtt{DFRNIERES}, \mathtt{PUBLICATIONS}$

, d.,	v.··
ABTHURLLEYY	ANATOLE LE BRAZ
National Book of Augusto de	Le Gardien du feu
Post to see See See 1	PIERRE LOTI
5° + 10° • 1	Journal imme
***	VALENTIN MANDELSTAMM
0.6 A R R R R R R R R R R R R R R R R R R	Hollywood
$\langle N_{ij} \rangle = 0$ (1)	DMITRI MEREJKOVSKY
TARDRALS : Tarbert	-
North Element Cleveel 1	La Una d'Alexandre les r
JAHAN BOJER	JEAN MISTLER
the form was a comment	Chitenax et Italian et al. 1
GUY CHANTEFLEURE	PIERRE DE KELHAD
Elinconi de Francisco de r	Ta Theatrem de Maria (1996)
MICHEL COBDAY	tiette en
Parieres Page anothes	PRINCE BUNGBAV
d Anagole France r	Section of the section of
STORNO PUDINIMED	6 - C B C E - S A E Q
Le partir le sit des Home	for the transfer and the
100	ANDRE SAVIGNON
EXPRAS FONTELROYE	La Donne de Le « Saint
Des Most en Soleil	De Mice of the transfer of
ANATOLE FRANCE	BERNARD SHAW
Ta Vie en hatte	Le Disciple du Distlesses : i
JOHN GALSWORTHY	MATCHLE TINAYRE
Ley works	i Eggires dans la mutere e e
HENRI GRAMAIN	COLETTE YVER
Banna la Nomado	Le Le din des autres
	1



DON DE Mile 3.14>

CONTE DU TRIOLET

72:64

DU MÊME AUTEUR

· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·		
LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY	4	
UNE TACHE D'ENCRE. (Ouvrage couronné par l'Aca-		
démie française.).	l vol.	
Las NORLLET		
A L'AVENTURE (croquis italiens)		
MA TANTE GIRON		
LA SARCELLE BLEUB		
SICILE. (Ouvrage couronné par l'Académie française)		
MADAME CORENTINE	- "	
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI		
TERRE D'ESPAGNE		
BN PROVINCE		
DE TOUTE SON AME		
LA TERRE QUI MEURT	_	
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT		
LES OBERLÉ		
DONATIENNE		
PAGES CHOISTES	·	
RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE.		
LE GUIDE DE L'EMPEREUR		
CONTES DE BONNE PERRETTE		
L'ISOLÉB.		
LE BLÉ QUI LÈVE		
MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE		
LE MARIAGE DE MADEMOISELLE GIMEL, DACTY-		
LOGRAPHE	****	
LA BARRIÉRE		
	•	
- 1 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1	, ——,	
LES NOUVEAUX OBERLÉ		
NOTES D'UN AMATEUR DE COULEURS		
IL ÉTAIT QUATRE PETITS ENFANTS		
STÉPHANETTE		
	. —	
LIBRAIRIE ÉMILE-PAUL		
LE DUC DE NEMOURS	vol.	
LIBRAIRIE J. DE GIGORD	۲,	
	wo!	

RENÉ BAZIN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE

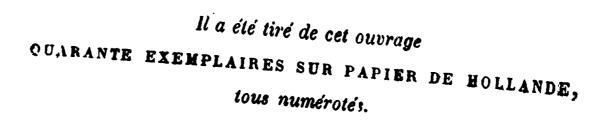
202916 /

CONTE DU TRIOLET



PARIS CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS 3, RUE AUBER, 3

1924



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Copyright, 1924, by CALMANN-LEVY.

LE CONTE DU TRIOLET

Je voudrais dire l'histoire d'un grand gars de Normandie, telle qu'elle me fut contée, en douceur, avec des randonnées et des départs nouveaux, un jour que, du haut de la tour de Sainte-Marie du Mont, j'admirais de quelle verdure ininterrompue, légère ou sombre, les arbres et les prés bordent les plages de la Hougue.

Je ne sais pas en quel temps se passèrent les choses que voici, mais je pense qu'elles ne sont éloignées de nous que d'un petit nombre d'années. Pour la saison, elle me fut nommée : c'était l'automne. Il est pluvieux dans cette presqu'île de dix lieues de large, jetée en plein courant de la Manche, et sur laquelle le vent mène et ramène le bord du nuage anglais. La pluie, la brume et la rosée s'entendent pour faire pousser l'herbe : et puis, si le soleil paraît, nulle part le rire de la terre n'est plus éclatant.

Nulle part non plus le silence n'a autant d'heures à lui. Car on ne fait point de labours; les hommes sont peu nombreux : été ou hiver, temps de la mouche ou temps du gel, les vaches dorment dans les clos, leur gros ventre et leur pis étalés, le musle tendu à l'odeur de la sève sans repos qui travaille le pommier, et qui travaille l'orme, et les ronces des quatre haies, et le tapis mouillé de la pâture. Qu'est-ce qui passe par les chemins? la carriole toujours peinte de frais, ou la camionnette d'un fermier qui se rend à la foire de Valognes? l'automobile d'un châtelain en tournée de visites? un tombereau chargé de pommes? le troupeau de moutons que le transatlantique, après-demain, doit embarquer au bout de la digue de Cherbourg? Je vous le dis, les avenues de ce parc immense ne donnent guère de bruit à porter au vent

qui souffle. La nuit surtout, le silence n'a point d'ennemi. Il n'y a que la mer, parfois, dont la voix gronde. Et alors, la plainte qui s'élève de la Hague, à l'occident, et celle de la Hougue, à l'orient, se mêlent au-dessus du Cotentin, et les ormes émondés les saluent de la tête, au sommet des talus.

Il est quatre heures du matin; le vent est ailleurs, sur les côtes d'Irlande ou d'Italie. Les feuilles immobiles boivent, par tous les pores, l'air saturé d'humidité; l'eau qu'on ne voit point tomber du ciel dégoutte de leurs lèvres et coule le long des tiges, des branches et des troncs. Sous terre, les fontaines s'emplissent pour l'été. Au bas de l'éperon de la Pernelle, et de sa futaie, s'étend une large bande de terre, boisée au commencement. Là se trouve, toute perdue au bord d'un sentier, entre deux pâtures qui ne sont point à lui, la maison d'Auguste Hambye, l'ancien « triolet » de la ferme de Renivast, sur le plateau. Ce n'est pas riche, chez Auguste Hambye : deux chambres couvertes en chaume ; un bout de jardin ; un abri pour les lapins de choux; voilà le domaine. On

y vit maigrement, parce que la mère est souvent malade. Elle est levée pourtant; elle a mis son jupon, son corsage, son châle, tout cela qui est, comme ses cheveux, couleur de cendre; elle s'agenouille devant l'âtre; elle cherche dans le foyer, du bout de ses doigts qu'elle plie et détend en mesure, s'il reste de la veille quelque tison brûlant encore, et, quand elle a trouvé, elle approche de la braise une poignée de fougère et de menu bois, et elle soufsle, toute courbée en avant, la tête engagée jusqu'au milieu de la cheminée, sous les étoiles qui voyagent là-haut. La bougie, dans le chandelier de fer, a été placée sur le carreau du foyer, et la flamme, pliée au courant d'air, tend sa langue vers la suie.

— Auguste? Il est quatre heures : lève-toi pour les bêtes!

La mère n'obtient pas de réponse. Mais, dix minutes après qu'elle a crié ces mots-là, Auguste entre, haut comme un peuplier, obligé de se baisser pour passer sous le linteau de la porte.

— Ton café est sucré. Prends-le vite, pendant qu'il est chaud.

- Bonjour, la vieille maman ; oui, je vas le prendre ; c'est pas de refus.
 - N'est-ce pas ? Il fera froid dans le clos.
 - N'a-t-on pas l'habitude?
- Je l'ai eue, moi aussi. A présent, je ne peux plus. Allons, assieds-toi là : voilà le pain, voilà le beurre.

En parlant, elle regardait ses mains de laveuse, déformées par l'eau, et qui avaient pris le tremblement de la source. Elle allongeait les bras et ses deux mains tremblantes vers la chaise basse placée en face d'elle, de l'autre côté d'une table de bois blanc, où fumait le bol de café. Dans l'âtre, les branches mortes de pommier brûlaient bien. Le grand gars s'était assis, tandis qu'elle tirait, de dessous le foyer, une chaufferette qui serait son siège, à elle. Et la mère paraissait encore plus petite et plus menue, ainsi accroupie tout près de la terre, devant son grand fils qui avait déjà taillé, dans un pain de six livres, une tranche longue, qu'il brisait en morceaux au-dessus du bol. Il ne regardait que cette pauvre femme, qui avait sini de vivre, en vérité, mais non de se plaindre, et ce regard disait : « Qu'as-tu donc, ma pauvre maman, à tout redouter, pour moi, pour toi, pour la maison, pour le jar-din, pour les lapins? Un gars de vingt-huit ans, fait comme moi, c'est la vie assurée; je travaille assez dur pour que, si tu viens à ne plus pouvoir faire tes journées de laveuse, rien ne soit en péril ici; tu te reposeras; voilà tout le changement qui adviendra. »

Il ne disait point cela avec des mots; non, ses lèvres minces n'étaient entr'ouvertes que pour humer la vapeur du café. Nous avons vite pitié de nos parents, et les meilleurs de nous sont peut-être ceux qui ne le montrent pas trop. Auguste Hambye était un garçon très décidé, qui se faisait beaucoup de discours à lui-même, et n'exprimait les conclusions que le lendemain, le surlendemain, un mois, un an plus tard; en conséquence, il ne revenait pas souvent sur ce qu'il avait dit. Corps et âme, on aurait pu le citer comme un des représentants de la plus pure race de Normandie. Voyez cette petite tête et ce très long corps osseux, ces cheveux jaunes, ces yeux d'une eau si claire, où passent peu de pensées, mais beaucoup de vie, de mouvement, de fierté d'être jeune et fort : ne croyez-vous pas qu'il a des cousins parmi les marins des fjords de Norvège, et que ses ancêtres sont venus jusqu'aux landes et forêts de la presqu'île, en barques à une voile? Ce descendant de corsaires conduit des chevaux, coupe le foin, gaule les pommes et, aux heures libres, quand il le faut, à la nuit presque faite, bêche son jardin. La mère le regarde : elle mangera plus tard, après le ménage achevé. Elle dit :

- Tu es dans ta force. Moi, je m'en vas.
- Tu n'en sais rien, maman!
- Oh! que si! Not'corps nous avertit de sa fin. Mais je crois que tu pourrais me faire durer un brin.

Le grand gars retire de ses lèvres le bol où il achève de boire son café, et secoue la tête.

- Tu vas encore chanter ton refrain!
- Pourquoi n'y réponds-tu jamais?
- Je n'ai pas le cœur fait comme le tien, maman. Je ne dis pas tout ce que je pense. Que veux-tu donc?

- Je voudrais que tu te maries!
- C'est cela qui prolongerait la vie de la mère Hambye?
- Sans doute : j'aurais du repos plus qu'à présent.
- Et quelqu'un avec qui causer, toi qui aimes bien ça...

Il posa le bol vide sur la table, frappa ses mains l'une contre l'autre, et reprit, d'un air à demi plaisant, mais la mère ne s'y trompa point, et reconnut le son majeur de l'âme:

- Faudrait d'abord en avoir une à qui on pense!
 - Il n'en manque point qui diraient oui!
 - Dis-les, pour voir?
 - La petite Picquenote?
- Parce que je lui ai donné une épingle d'or? Elle m'avait remplacé dans la pâture, deux journées, quand j'ai eu la sièvre. Voilà tout.
 - Virginie Piédagnel?
- La fille d'un fermier! Tu n'y penses pas, maman? Un pauvre diable de valet comme moi!

LE CONTE DU TRIOLEY

La mère se leva, mécontente, prit le bol et l'assiette, et les porta jusqu'à l'évier qui se trouvait au bout de la chambre. On entendit le bruit de l'eau jaillissant, puis celui des doigts mouillés sur la faïence, tandis que la femme commençait d'essuyer la vaisselle avec le torchon. La voix reprit :

- Alors, c'est une pauvresse que tu courtiseras?
 - Ça se peut, maman.
 - Toi qui n'as rien!
 - -- Rien? Tu oublies la maison!
- -- Ça fera un joli ménage, au bas de la Pernelle! Voyons, si tu avais à choisir, quel nom dirais-tu?
 - Marie Le Hartel.
- Celle qui a été triolette à côté de chez ton patron?
- Oui, il y a trois ans, à la Duquerie, chez Mouchel.
- Qui n'a pas eu seulement la santé de continuer?
- On le prétend : mais elle a bonne mine, à ce que disent d'autres.
 - Celle qui s'est mise en place?

- Oui.
- A Valognes? Chez mademoiselle Rivière?
 - Au revoir, maman, à ce soir!

Un moment après, la porte criait en tournant; une charretée d'air froid entrait dans la chambre; la cendre du feu remuait. Puis, le bras puissant qui avait ouvert la porte, d'une détente rapide, la refermait de même. Auguste, en quatre enjambées, eut dépassé l'angle de la maison, et même la bande de terre que le toit de chaume, avançant, protégeait et maintenait sèche; en deux autres de ses grands pas, il atteignit la limite du jardin. Là, il se pencha, pour soulever le loqueton de la petite barrière qui donnait entrée dans le domaine, et fut tout aspergé, des épaules jusqu'aux souliers, par les buissons de ronces qui tendaient l'un vers l'autre, aux deux côtés de la barrière, leurs grappes de mûres luisantes.

— Faudra que je taille ces cheveux-là! dit le grand gars.

Il ferma soigneusement la barrière, et s'enronça dans le sentier qui tournait d'abord en terrain plat, puis montait à flanc de coteau, vers la Pernelle. Il allait posément, sans regarder ailleurs que devant lui. A quoi bon se détourner? il était dans un banc de brume. Cependant, habitué à ces formes changeantes, il croyait sentir, dans le nuage, des mouvements qui annoncent le jour. Parvenu au premier palier de la Pernelle, il ralentit le pas, et tourna la tête, et la leva : par un créneau que taillait l'air marin, dans le château bien emmuré de la brume, il aperçut, très loin, des clapotis sombres, un phare, une tache morte qui pouvait être une île, et une étoile au bas d'un ciel très court.

C'était son habitude de reprendre haleine à cette moitié de la côte. L'endroit lui plaisait, à cause de la mer dont il avait ainsi des nouvelles, et pour une autre raison : là se trouvaient, en ligne, sur le bout de l'éperon, les deux monuments de la commune, la mairie, qui ressemble à une cabane de douaniers, et l'église avec son cimetière et son enceinte de murs anciens. Il y a des ormes tout autour, une vraie petite futaie, mais il n'y a point de maison, et la chance est petite d'y rencontrer

quelqu'un. Auguste Hambye, comme chaque matin, agita sur son front, sans la soulever tout à fait, sa casquette, pour saluer la terre des morts et peut-être Dieu, qui veille là, seul parmi eux, avec la petite lampe. Son second regard fut pour la tour de l'église. Sans doute vous ne la verrez jamais; il est aisé, heureusement, de l'imaginer : une tour carrée, dont le granit est partout tacheté de lichen jaune, et qui n'a de toit, - de toit en pierre taillée, bien entendu, — que sur deux façades, à l'est et à l'ouest. Des deux autres côtés, c'est le mur qui monte et fait pignon. Ce toit en accent circonflexe, ce livre ouvert posé au sommet d'un pilier rectangulaire, les vieux Normands durent l'aimer. On peut le voir au-dessus de l'église de Saint-Fromont, à Couvains, à Bricquebec, au Ham, à Saint-Léonard de Vains, à Sainte-Mère-Eglise, à Gréville où fut Millet: autant dire dans toute la presqu'île. Le grand valet de M. Lendelin s'intéressait peu à l'architecture. Sur l'arête du toit, qui dépassait en hauteur les ormes, il cherchait la première lueur que le matin, à travers la nuit, envoie vers les lieux hauts. Il crut la reconnaître; il n'était pas sûr; il dit:

— La Hougue va s'éveiller, m'est avis; la vieille Prudence Moyon sera au clos avant moi.

Vite, il se remit en marche, et continua de monter, entre des talus de saules, jusqu'à la lande, qui est rase, en forme de carapace, et domine tout le pays côtier. Là, il ne douta plus : la brume blanchissait à l'horizon, sur la Manche. Coupant au plus court et sautant par-dessus les ajoncs, il descendit de l'autre côté de la colline, traversa des pâtures enveloppées dans les ténèbres blanches, et entra dans la cour de la ferme. Les fenêtres du pavillon où logeait le fermier, près de la barrière, au poste de guet, étaient encore fermées. Le valet, pour ne pas être entendu, posa le pied sur les plaques de fumier ou de boue, entre lesquelles se levaient des pointes de galets ; il ouvrit la porte de l'écurie, et harnacha son âne.

Qu'allait-il faire avec son âne? une chose que beaucoup d'hommes de vingt-huit ans n'auraient point accepté de faire. En ce pays

du Cotentin, les jeunes qui se gagent dans les fermes commencent souvent par traire les vaches. C'est un rude métier. Avant le jour, en automne et en hiver, au petit jour dans les saisons de lumière, il faut être dans la pâture où les bêtes ont passé nuit, prendre les grosses cruches de cuivre qu'on avait chargées sur le dos de l'âne, et, quelque temps qu'il fasse, par le froid, la gelée, la pluie, la brume, s'agenouiller dans l'herbe, et traire sept, huit, dix vaches du troupeau, qui arrivent, l'une après l'autre, en ordre invariable, du bout du clos, lentes, les jambes écartées, pour être délivrées de leur lait. A midi, il faut retourner dans la pâture, et une fois encore, à la nuit venant. Dans l'intervalle, le triolet a nettoyé les cruches avec de l'argile; il a eu soin de donner aux porcs leur ration de pommes de terre bouillies et de petit-lait; on l'a vu trotter de droite et de gauche, dans les étables, les greniers et les cours, aux ordres du fermier, de la fermière ou des grands valets. Son rêve est donc de devenir, à son tour, grand valet, c'est-à-dire charretier, un peu bûcheron, émondeur d'ormes dans le

temps où la sève dort, et cueilleur de pommes vers octobre, quand commence la fabrication du cidre, la vendange de là-bas. Il n'y a guère d'exemple qu'un garçon bien doué et ambitieux aille encore, après dix-huit ans, traire les vaches dans les clos, tandis que les vachères sont de tous les âges, et qu'on en rencontre de toutes vieilles, qui n'ont jamais eu d'autre métier. Auguste Hambye, lui, était resté dans le triolage jusqu'au service militaire. Ses camarades l'avaient plaisanté d'abord de ne point faire comme eux. Puis, l'homme étant de haute mine, beau et redoutable, — il avait trois ou quatre fois, dans les prés, empoigné et fessé jusqu'au sang ceux qui se moquaient, — les gens des fermes voisines, les femmes surtout, se mirent à le considérer avec une secrète admiration, comme un original, mais plus habile que tout autre en son métier. Dans la contrée, il n'y eut bientôt plus un enfant qui ne sût qui était « le triolet de Renivast ». On l'appelait à l'aide dans les cas difficiles. Une génisse folle était-elle sortie du clos et menaçait-elle, de ses deux cornes abaissées et

pointées savamment, tous ceux qui approchaient? Fallait-il rétablir un pont de madriers, qu'un des lents ruisseaux qui vont à la mer, tout à coup gonflé, avait emporté ? ou bien ferrer un jeune cheval tenu à la longe, dans l'herbage, et dont personne ne réussissait à saisir et à lier le jarret ? il y avait toujours quelqu'un pour dire : « Allez quérir Auguste de Renivast; vous n'êtes bon à rien; il est bon à tout. » La légende même le guettait. Comme il était fort menager de son bien, et ne changeait de vêtement que si la trame et la chaîne ensemble étaient usées, on l'avait vu, en ce temps-là, porter toujours le même complet de velours à côtes, déteint par l'air et l'eau, devenu couleur de terre délayée, sauf à l'endroit des genoux, qui avaient, à la longue, pris la couleur de l'herbe, où Auguste Hambye restait tant d'heures agenouillé. On le nommait souvent, en souvenir, « l'homme aux genoux verts », et lui, il se faisait gloire de cette seigneurie-là, et il lui arrivait encore, à présent qu'il était devenu grand valet chez maître Lendelin, de mettre le pantalon taché par l'herbe de Normandie. Les longues heures de solitude, dans les pâtures, parmi les bêtes, n'avaient pas laissé mauvais souvenir à ce silencieux. Aujourd'hui même, par camaraderie, par obligeance, par vanterie aussi, il avait accepté de remplacer l'une des deux vieilles vachères de Renivast, la Debrise, qui était allée aux noces, pour trois jours, du côté de la Hague.

Cinq heures sonnaient au clocher de Valcanville, lorsqu'il fit tourner la barrière légère du clos. A travers le brouillard dilué dans le vent du matin, les dix vaches que la vieille Debrise avait l'habitude de traire vinrent d'elles-mêmes au remplaçant. Déjà l'âne, attaché à un pieu, broutait. Les trois cruches de cuivre poli, qu'il avait apportées sur son dos, reposaient le long de la haie. Le triolet en prit une, flatta, de la main gauche, une jeune vache à son premier veau, une vache blanche et fauve, puis, se laissant aller sur les genoux, qui s'enfoncèrent dans l'herbe épaisse et trempée, il se mit à tirer le lait, qui giclait à l'intérieur du vase, et faisait sonner la paroi du métal. Deux heures, sans

arrêt, il travailla. Il avait le visage et la poitrine en sueur, et les jambes glacées, car elles baignaient dans une rosée abondante, que rafraîchissait encore le vent de l'aube et de la marée. Il se hâtait de traire la dernière vache. qu'on appelait Demi-deuil, parce qu'elle avait la queue noire et tout le reste du corps blanc. La brume s'était repliée sur la mer et y voyageait, roulée en grosses boules; en grimpant sur la Pernelle, on aurait entendu les sirènes; mais la cime des ormeaux était couleur de flamme. Auguste avait l'habitude de ce froid qui engourdissait ses maigres mollets. Il ne se plaignait pas, mais il se hâtait. Il aurait pu se plaindre, cependant, car la vachère de la ferme, la vieille Prudence, ayant fini l'ouvrage et libéré ses vaches, était venue, lasse, rouge, renouant le foulard dont elle s'enveloppait le cou, s'asseoir à droite de son ancien compagnon. Ensemble, pour commencer, ils avaient parlé, un peu du temps, des bêtes, et de maître Lendelin, qui ne voulait pas augmenter les gages de ses triolets. Et les mains d'Auguste, les mains. gercées et souples douloureusement, tiraient

en mesure les cordes de la grosse cloche rose où Demi-deuil serrait son lait.

- Deux cents francs par mois ; ils ne veulent pas donner plus ; pourtant, on les gagne bien !
- Oui, répondait le valet, on les gagne ; je me souviens. Surtout, il n'y a pas de congé.
- Le lait n'a pas de dimanches, mon pauvre garçon. Il faut que ça coule... Tenez, quand Marie Le Hartel, vous savez bien, celle de la Duquerie, a quitté le métier, je crois bien que c'était la raison : elle a voulu du bon temps, et elle s'est mise en place.
 - J'ai entendu dire autre chose.
 - Quoi donc?
- Que le patron la courtisait : et la fille est fière.
- Pour ça oui, et bonne travailleuse, et économe!
 - Pas causante, entre nous!

En disant ces phrases-là, courtes et pleines de sens, il tenait les yeux baissés vers la cruche, d'où un rayon de soleil, ayant touché la panse de cuivre, rejaillissait en éclaboussures sur les mains de l'homme et sur les ruisseaux de lait coulant. Il revivait évidemment une minute morte, que lui seul dans le monde, et peut-être Marie, avait le pouvoir de ressusciter.

La vachère, que le bavardage reposait, croisait les bras sur ses genoux; elle était assise, elle, sur un escabeau à trois pieds. Son lot de vaches laitières avait déjà pris du large, et paissait dans l'herbage. Comme elle se croyait fine, elle se tut un moment, pour mieux étudier la physionomie de son compagnon de travail, et, enragée de connaître le secret, de savoir au moins s'il y en avait un, elle demanda:

- Vous l'avez revue plus d'une fois, depuis qu'elle est à Valognes?
- Bonne foi non! Je n'y vais pas souvent, à la ville, et, quand j'y vais, je fais les commissions du patron, je fais les miennes, je bois mon café, et je m'en reviens.
- Je crois qu'elle est bonne à tout faire, chez une demoiselle d'âge?
 - Ça se peut.
- Vous la regardiez passer par-dessus les haies, quand elle était ici!

- On regarde ce qui remue, n'importe quoi, même vous, Prudence!
- Oh! moi, quand on me regarde, c'est qu'on se trompe, et ça ne dure pas. Mais elle, en voilà une belle jeunesse!
 - Il y en a qui le disent.
- Bien faite, et fraîche; je crois la voir : aussi grande que vous...
 - Je n'ai jamais mesuré.

L'air de moquerie d'Auguste Hambye agaça la vachère. De ses mains assemblées, portées à sa nuque, elle souleva l'édifice de ses cheveux déteints par l'âge et collés en mèches par le brouillard. C'était son avant-dernier orgueil, cette chevelure encore lourde : car on ne peut jamais dire quel sera le dernier.

- Vous êtes d'un mauvais tour, ce matin, Auguste. C'est peut-être parce que vous êtes arrivé en retard? Moi, je rentre. Vous rapporterez bien mes cruches avec les vôtres, n'est-ce pas? C'est le petit vacher qui les a portées sur sa brouette jusqu'ici...
- Bien, bien, ma vieille : on fera deux tours avec l'âne.

Elle s'éloigna, essuyant aux touffes d'herbe les taches de lait de ses cottes.

- Et puis, vous savez, on ne vous parlera plus de Marie Le Hartel, puisque cela vous fâche.
 - Oh! pas du tout.

Prudence ne fut pas plus tôt revenue à la ferme, qu'elle s'empressa de répéter la conversation qu'elle avait eue avec Auguste Hambye, de plaisanter ce Normand cachottier, et de raconter de prétendus souvenirs qui n'étaient qu'histoires inventées.

Quand il eut fini sa besogne, celui-ci, qui ne se doutait pas du manège de la vieille fille, charria les cruches, les siennes et celles de Prudence, jusqu'à la ferme. Dans sa tête lente, il repassait les mots que sa mère et la triolette venaient de dire, sans s'être accordées. Autour de lui, la ferme éveillée ne faisait pas grand bruit. Après le repas du matin, il fut stupéfait de s'entendre héler par le patron :

— Auguste, va donc, avec la camionnette, livrer un demi-cent de bouteilles de cidre à Valognes? Tu me rapporteras du tabac doux, puis des pointes longues, vingt mètres de ficelle solide, un piège à rats, deux boisseaux de pommes de terre bleues, si tu les trouves, et trois feuilles de papier timbré, pour que j'écrive le bail de mon petit bien de la Hucherie, que j'ai loué de parole à Prosper Hommet... Ah! par la même occasion, achète-moi donc un jambon?... Si tu rencontres, par hasard, l'ancienne vachère de notre voisin, Marie Le Hartel, tu lui souhaiteras le bonjour de ma part... Ça ne doit pas être pour te déplaire, car on assure que tu en tiens pour elle?

Et il eut un rire silencieux qui creusa et releva en hameçon les deux coins de ses lèvres.

Le valet, qui travaillait près de la pompe, au milieu de la cour, ayant, tout autour de lui, les cruches de cuivre qu'il frottait avec de l'argile, au dedans et au dehors, et rinçait à grande eau, leva sa main noire, et répondit, riant aussi

— Je ne sais pas ce qu'il y a aujourd'hui, tout le monde me parle d'elle : en vérité, maître Lendelin, si je la rencontre, je lui porterai votre salut.

Il la rencontra. Dans la prairie vallonnée du Cotentin, il y a de petites villes qui ont eu des murailles de guerre, fossés, pont-levis, et une histoire pleine de sièges et de batailles, de duels et de tournois, où le nom des Anglais revient souvent. Pour des raisons militaires, mais aussi pour ménager la terre préciosissime, les aïeux normands les construisaient sur des hauteurs pierreuses, où l'herbe pousse moins bien. Valognes est l'une d'elles. Au xviii° siècle, quand on crut à la paix dans cette frontière marine, chaque seigneur ou bourgeois bâtit son hôtel; chacun eut sa grille de ser forgé, sa cour d'honneur, ses balcons ventrus, et ses lucarnes haut coiffées, d'où l'on voyait monter les nuages sur la mer. Les beaux hotels sont encore debout; les lourdes ardoises de leurs toits, les ardoises grises de Tourlaville, chevillées sur des voliges en cœur de chêne, toutes cernées d'un joint de mortier, ont résisté aux tempêtes d'hiver, et les lauriers sont drus, qui furent plantés jadis. La campagne aussi a ses demeures anciennes, cachées par des rubans de futaies ; elle a ses ruines, ses parcs en terrain plat, ses avenues bordées d'arbres, où personne ne passe, et qui descendent vers les plages. Normandie sans seigneurs, mais toujours seigneuriale!

Auguste Hambye s'en fut donc à Valognes la bien bâtie; il conduisait sa camionnette par les rues étroites, cornant, tournant, freinant pour les chiens autant que pour les passants, s'arrêtant où il fallait, pour acheter tout ce qu'avait demandé maître Lendelin. La voiture était bien connue par la ville, et aussi l'homme aux genoux verts. Plusieurs clients, plusieurs marchandes, blondes et nourries, à qui ne déplaisait pas un bout de causette avec ce gars de belle humeur, qui avait le regard ferme et des moustaches comme des épis de blé, auraient aimé à savoir des nouvelles de la Hougue.

On l'invitait: « Mais, restez denc! — Point, disait-il, j'ai dix commissions à faire dans Valognes, et mes bêtes qui m'attendent. — Vous êtes redevenu triolet? Pas possible? — Pour deux jours encore. » Il se dépêchait, mais, pour tout dire, modérément. Il était près d'onze heures, quand il mit en marche

son moteur, en haut de la place du Château. « Que me reste-t-il encore à faire ? se demandait-il. — Ah! je me rappelle : des pointes longues à acheter, dans le quartier de l'église... » L'automobile grise descendait donc, et traversait le champ de foire, par le milieu, à petite allure. L'homme, ayant entendu des aboiements, en arrière, s'imagina qu'il avait peut-être écrasé la patte d'un chien, et se pencha hors de la voiture, la tête tournée vers le haut de la place. Une grande jeune fille venait. Elle était toute penchée de côté, car un panier, qu'elle tenait par l'anse et d'où sortaient des légumes, des feuilles de choux, et la tête d'un poulet vivant, la tirait à droite. Auguste ralentit encore la marche de la camionnette, et, sans secousse, arrêta la machine. La jeune fille ne se couciait guère d'une voiture qu'elle n'avait pas reconnue. « Que mon panier est lourd et que la maison est loin! » Ce refrain des cuisinières qui reviennent du marché lui tenait seul compagnie. C'était bien elle : son visage long aux joues plates, son teint uni, ses cheveux jaunes sans chapeau ni coiffe, et cet air de ne point penser, mais seulement de souffrir ou de se réjouir de la vie, selon les jours. En ce moment, elle peinait. Simplement pour ne pas allonger son chemin, et pour descendre au plus court, elle passa près de l'automobile, à frôler les roues, du côté droit. Et un peu au-dessus d'elle, tout près, voici une voix qui l'appelle par son nom :

— Eh bien! Marie Le Hartel? Marie de la Duquerie?

Elle fut vite redressée, la grande Normande, elle eut vite tourné le visage à gauche, et le gars put voir qu'elle avait toujours de belles dents, car elle éclata de rire en l'apercevant :

- Auguste Hambye! Si c'est possible! Vous voilà à Valognes?
 - Comme vous voyez.
- Ça doit être la première fois que vous y venez? je ne vous ai jamais rencontré.
- Non, mais c'est la première fois que je m'arrête pour attendre Marie Le Hartel.
 - Vous m'attendiez?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Il se défiait de son propre cœur, qui battait de surprise, de plaisir et de jeunesse, Marie avait avancé la tête, afin, croyait-elle, de parler sans être entendue. Or, il n'y avait personne autour d'eux. Elle était abritée sous la visière de tôle de la camionnette. Il aurait vite dit un mot de trop, et qui l'eût engagé. Le Normand répondit, sans se compromettre :

- Chargée comme vous l'êtes, vous feriez pitié même à un étranger, Marie...
 - Pas tant que ça!...

Elle ne voulait point passer pour une fille sans courage. S'étant retirée un peu hors de l'abri, elle saisit d'une main le panier, et le leva, pour prouver sa force. Elle était magnisique de ligne, en ce moment : la taille cambrée, le bras dégagé de la manche, et ferme, et moins rose que les joues qui riaient, les yeux riant aussi, et se moquant des choux, des carottes, des navets, du poulet, et de cette manne d'osier tressé, qu'elle tendait à bout de bras, comme une offrande au jour qui luisait doux. Auguste voyait bien, à sa manière, que le geste était jeune et beau. Il pensait, tout au fond de son cœur : « Ça ferait une solide ménagère, et décidée, oui, Marie Le Hartel! » Il se garda d'exprimer la pensée qui le mettait en joie, mais, tendant la main, il saisit le panier, que Marie abandonna; il le plaça à côté de lui, sur le plancher du siège.

- Venez donc près de moi, je vous porterai où vous allez : le panier est trop lourd !
- Vous voudriez! Oh! par exemple! Elle avait la voix chantante, les yeux mouillés de lumière. Deux passantes, au bout de la place, entendirent voler ces mots-là, et tournèrent la tête.

— Allons! Dépêchons!

Il la commandait, à présent! Et elle obéissait! En un moment, levant les épaules, elle eut tourné autour du capot, monté sur le marchepied, et se fut assise. Et les voilà partis. Oh! pas bien vite. Ils auraient pu causer, l'un avec l'autre. Elle avait mis ses mains à plat sur ses genoux. Elle avait peur qu'on ne vît qu'elle était contente, et elle regardait au-dessus des hommes que croisait l'automobile. Elle dit une 'sis : « Descendez vers l'église Saint-Malo, » et, un peu plus loin : « Tournez maintenant. » Sans répondre, il obéissait, à son tour, les yeux levés,

comme elle, mais moins haut, uniquement occupé, semblait-il, de conduire la machine. Une rue bordée de boutiques; une autre étroite, déserte, petits hôtels anciens, balcons rouillés, fenêtres aux vitres vertes, quelques grilles, des pointes de laurier au-dessus des murs. Marie montra du doigt un portail vert, à droite duquel pendait un pied de biche, au bout d'une chaînette. Qu'il y avait longtemps que la biche avait été forcée!

— C'est là, Auguste Hambye, arrêtez sans bruit! C'est là!

En freinant, il ne sit pas grand bruit, mais il en sit un peu. Et toutes les oreilles de la rue, n'étant point encombrées par le bour-donnement de la vie, reçurent la plainte de l'arbre de transmission. Quelques têtes paru-rent, entre les montants des hautes fenêtres, ici ou là ; trois silles secouèrent leurs tapis poussiéreux, plus longtemps qu'il n'était utile ; une autre se pencha hors d'une lucarne, et s'accouda sur la margelle, d'un air de rêver ; un chanoine qui lisait son bréviaire, derrière une fenêtre à meneaux, interrompit sa lecture, et dit, hochant un front

dégarni : « L'automobile est décidément une jolie invention. » Marie était déjà dans la rue ; elle avait posé le panier près de la porte, et tirait une clé de sa poche. Une voix la héla :

- Eh! ma fille! vous ne vous gênez pas! Vous faites vos courses en voiture, à présent!
- Mais non, mademoiselle, j'ai rencontré...
- Je le vois bien, que vous avez rencontré!... On rencontre toujours, quand on cherche...

Au-dessus de la voiture, le bruit d'une fenêtre qu'on ferme apprit aux deux voyageurs, et à la rue, que la demoiselle allait descendre. Et, en effet, Marie avait repris son panier dans sa main gauche; elle approchait, de la serrure, la clé qu'elle tenait dans sa main droite, lorsque la porte s'ouvrit. La petite vieille demoiselle était là, grise de cheveux, grise de visage, vêtue de soie noire, le bras encore tendu et tremblante d'émotion:

— Une fille qui m'a été recommandée!...

Ah bien! oui... Que j'ai traitée comme ma propre fille!... Vous n'avez pas honte? Vous ne dites rien?... Quand j'étais jeune, je faisais mon marché, moi aussi : mais personne ne m'a jamais proposé de me reconduire en cabriolet!... Je n'aurais pas permis, je vous assure... Les filles d'aujourd'hui n'ont plus de tenue..., plus aucune tenue!

Marie, beaucoup plus grande, les yeux à terre, attendait la fin de l'orage. Elle devait connaître les reproches; elle avait l'habitude; elle se disculperait plus tard, dans la demi-heure d'après, lorsque mademoiselle Rivière aurait recommencé à se souvenir que les domestiques sont rares. Auguste Hambye, moins patient, se pencha hors de la camionnette:

- Bon sang de bon sang! La demoiselle, ne lui en dites pas tant! C'est une bonne fille, votre servante! Je l'ai trouvée qui n'en pouvait plus, sur la place du Château! Elle ne m'a rien demandé; elle ne me reconnaissait même pas, vu que j'étais caché dans ma voiture...
 - Ah çà! qui êtes-vous donc, l'homme?

- Auguste Hambye, le grand valet de Renivast, et elle était de la Duquerie, elle, de chez Mouchel!... Faut pas être injuste, voyons...
- Ne vous mêlez pas de nos affaires, allez aux vôtres!

Cette fois, le grand valet se leva tout droit dans sa voiture, et, rouge de colère, perdant cette mesure dont il était si jaloux, sans songer qu'il se compromettait gravement, il répondit, en regardant Marie:

— Si elle sort de chez vous pour une affaire comme ça, elle viendra chez moi, et pas ailleurs!

La vieille fille ne pouvait comprendre qu'en parlant ainsi, il promettait le mariage. Indignée, elle poussa la porte. Mais Auguste avait eu le temps de voir, dans les yeux de Marie aux paupières à demi closes, dans les yeux en noyaux d'olive, le plus beau remerciement qu'ils pouvaient dire.

Il remit la voiture en marche, et corna plus de dix fois avant de quitter la rue, en manière d'adieu, et de gouaillerie peut-être.

Le soir, à mi-chemin entre Renivast et la

Pernelle, il retrouva la brume, occupée à faire des feuilles mortes dans les hautes haies d'ormes. Déjà elle avait tué le vent, et il n'y avait aucun autre bruit que celui des pas de l'homme qui regagnait son chaume. Il entra, comme de coutume, avec brusquerie, toucha la visière de sa casquette de laine, pour saluer sa mère, prit une poignée de feu, et dit :

— J'ai tout résléchi : puisque tu veux que je m'établisse, je demanderai Marie Le Hartel, qui est bonne à tout faire, chez sa demoiselle de Valognes.

La petite mère, qui mettait le couvert, s'arrêta, une assiette dans une main et une carafe dans l'autre.

- Qu'a-t-elle donc de si beau? Une longue fille qui n'en finit pas!
- C'est parce que tu es pètite, que tu dis ça.
 - Une sille avec qui tu n'as guère causé.
 - Ce que je sais me suffit.
 - Que sais-tu donc?
- Qu'elle a bien de la vertu, pour servir sa demoiselle sans seulement lui répondre.

La mère n'avait aucun espoir qu'Auguste racontât jamais de quelle manière il s'était renseigné. Elle avait obéi toute sa vie, à son mari, à son maître, et à la pauvreté qui défend tant de choses. Maintenant, elle obéissait à son fils. Elle fut, comme tous les soirs, attentive à servir Auguste, à le regarder pour deviner ce qu'il pensait, à l'interroger sans trop en avoir l'air. Il n'y eut point de différence entre ce soir-là et les autres, si ce n'est que, après la soupe mangée, elle dit : « Je n'ai pas faim aujourd'hui, » et qu'elle demanda, une heure plus tard, lorsque le fils alluma la lampe à essence pour aller se coucher :

- Faudra donc que tu parles à la mère Le Hartel?
 - J'y compte bien.

De sa pauvre main douloureuse, elle frappa la table :

- Si elle t'accorde sa fille en mariage, celle-là, je croirai que le diable est devenu bon. Ça sera-t-il bientôt que tu iras la voir ?
 - Je n'ai pas envie de tarder.
 - Demain?

- S'il y a moyen.

Un grand soupir fut toute la réponse de la veuve. Le pas de l'homme s'éloigna; la plainte éternelle des plages était bue, cette nuit-là, par les dunes; et la femme connut, non pour la première fois, combien sont longues les heures dans l'absolu silence.

Le lendemain, comme il avait dit, Auguste Hambye, s'étant hâté de dîner à midi, quitta la table où le patron, et les valets de Renivast, pelaient encore leurs pommes, et causaient, en attendant le café. Il avait le temps de courir jusqu'au hameau où demeurait la veuve Le Hartel, et de revenir pour le travail, qui ne presse pas souvent les hommes, en ce pays d'herbe et de pommiers. Il avait mis, le matin, un costume neuf. Ses longues jambes l'eurent vite porté devant la haie vive, au delà de laquelle il y a la maison où habitait la mère de Marie. Oh! une rude femme, lingère autrefois, propriétaire aujourd'hui, retirée dans « son bien », et qui battait son linge dans le jardin, en arrière, à l'endroit où il y a une pompe touchant le mur de la cuisine. Auguste connaissait la maison; il entendait le refrain du battoir; il traversa donc le couloir, et se retrouva, au soleil d'une heure, devant la ménagère. Celle-ci l'avait tout de suite reconnu; elle ne s'interrompit pas pour si peu, et le salua d'un air de protection. Dans le pays, elle passait pour riche: était-ce une raison pour regarder ainsi, de la tête aux pieds, le grand valet de Renivast, et pour tordre le bec de son côté, comme si elle avait su ce qu'il venait lui apprendre? Même elle parla la première, en posant son battoir et essorant, sur la pierre en pente, un corsage à petits pois.

- Te voilà, Auguste? Et en habits de dimanche! Tu as donc quelque chose d'important à me demander, mon garçon, pour n'avoir pas gardé ta culotte aux genoux verts?
- En effet, répondit le valet : puisque vous le devinez, ce n'est pas la peine que je vous le dise.
 - Au contraire : va toujours.
- Mère Le Hartel, il y a une fille, à Valognes, qui ne me déplaît point.

- _ Je la connais?
- Tout à fait bien. Si vous vouliez...

La femme cessa de rouler, sur la pierre, le corsage tout mousseux d'eau de savon. Des deux mains levées, elle sit, en l'air, le geste d'essacer une ligne d'écriture, et répondit tout haut, sans avoir l'air de songer aux jardins voisins, aux bonshommes, aux bonnes femmes bêchottant derrière les poiriers :

- Tu plaisantes, Auguste Hambye! As-tu'du bien, pour te marier avec ma fille?
- Je n'ai pas grand'chose. Mais, si elle voulait comme je veux, diriez-vous encore non?
 - -- Est-ce que tu lui as parlé?
- Sans doute, hier matin, sur la place du Château.
 - Et elle s'est mise d'accord avec toi ?
- Je ne dis pas ça; il y a bien des manières de dire oui...
- Il y a aussi bien des manières de dire non. Je te dis non de toutes les manières, moi : non pour aujourd'hui, et non pour demain. Ma fille n'est point faite pour misérer avec un mari comme toi.

Auguste qui, jusque-là, contre son habitude, avait tenu sa casquette dans ses mains, la replaça sur sa tête, et la fit couler sur ses cheveux jusqu'à ce qu'elle touchât l'ourlet de l'oreille, à gauche et à droite.

- Mère Le Hartel, je ne renonce pas à mon idée! Quand votre fille aura son âge...
- Eh! mais, interrompit la mère, en appuyant sa réponse d'un coup de battoir sur le linge, quand elle aura son âge, elle ne sera pas plus bête qu'à présent. Je l'ai bien éduquée là-dessus. Je lui ai fait la leçon : pas d'argent, pas de mariage! Qu'as-tu pour faire vivre ton ménage?
 - Mes bras.
- Ils peuvent te manquer, si tu es malade.
- Si on ne vivait pas un peu de confiance, alors qui donc se marierait? J'ai aussi ma maison.
 - Bast !
 - Et mon jardin!
 - De quoi nourrir trois lapins maigres.
 - J'ai aussi...

Ayant commencé la phrase, Auguste ne

l'acheva pas. Il est probable qu'il était tenté d'avouer quelques économies. Même en cette heure d'émotion, il ne les trahit pas. Ce fut la mère Le Hartel qui se prit à rire, comme elle avait fait en apercevant le grand valet de Renivast. Elle n'était plus toute jeune; elle avait connu le temps où, dans le Cotentin, on faisait semailles et moissons, et, naturellement, la formule qui lui vint à l'esprit ne fut point celle qu'eût trouvée une femme de vingt ans. La mère Le Hartel répondit, les poings sur les hanches, ses trente-deux dents à l'air, et la poitrine ballant dans son ample corset:

- Ecoute, Auguste Hambye : le jour où tu pourras me montrer trois boisseaux de froment récoltés dans un bien à toi...
 - Trois boisseaux?
- Oui, mais que tu n'auras pas cueillis dans ton jardin...
 - D'accord.
- Ce jour-là, tu pourras venir me reparler de Marie; d'ici là, occupe-toi de tes chevaux, et ne va pas faire des commissions à la ville.

Elle avait parlé rudement, la mère Le

Hartel; elle s'était moquée du valet. Cependant, vous eussiez vu les yeux du grand gars fauve cligner de contentement, et ses lèvres s'allonger, comme s'il avait eu, devant lui, un petit verre de cette vieille eau-de-vie de cidre que le fermier de Renivast offrait, à tout le personnel de la ferme, au matin du premier de l'an.

— Au revoir, mère Le Hartel! A l'avantage!

Il trotta si bien, le long des tranchées bordées d'ormes, qu'il arriva au moment où ses deux chevaux finissaient de boire, et levaient haut leur tête, pour faire couler, dans leurs naseaux, les gouttes d'eau en voyage sur leur mustle mouillé.

Le lendemain, qui était un dimanche, comme il revenait d'assister à la messe dans l'église de la Pernelle, Auguste s'arrêta devant la barrière de son jardin, et dit à la petite mère qui arrivait derrière :

- Maman, je voudrais ton avis sur une chose?
 - Dis, mon enfant.
 - Une chose de religion : tu es plus dévo-

tieuse que moi, bien sûr, et tu ne te tromperas point.

- Je ne connais que ce que j'ai entendu, et mon petit raisonnement par-dessus.
- Maman, c'est-il permis de demander une fille en mariage, le dimanche?

La mère Hambye ne riait pas souvent. Mais, cette fois, elle rit de si bon cœur que les pommettes de ses joues dansaient en mesure, et qu'un rouge-gorge, qui avait l'habitude de venir saluer ses hôtes, dès que le loquet de la barrière remuait, et de les accompagner jusqu'à la porte, s'envola, et s'alla percher sur un poirier, songeant : « Qu'est-ce qu'elle a donc ? »

- N'en fais pas de doute, Auguste : rien n'est mieux permis.
- Alors, ne te mets pas en peine de mon travail d'aujourd'hui.

Elle riait encore, en remuant les cendres du foyer. Mais elle ne continua pas longtemps. Auguste avait quitté ses vêtements du dimanche, et repris sa veste de velours et son pantalon aux genoux verts; il sortait de sa chambre, portant une poche de toile, de la

grosseur d'un solide mollet, haute de même, et qu'il tenait en équilibre dans la paume de sa main droite.

- Te voilà en belle tenue, pour faire ta demande en mariage!
 - Celle qu'il faut.
- Et dans le sac blanc, qu'as-tu mis? un cadeau de fiançailles?
 - Si on veut.
 - Un mouchoir de soie?
 - Non.
 - Un manchon de lapin blanc?
 - Non.
- Des colliers de corail, que les marins vont chercher dans les îles?
- Non, maman : mais rappelle-toi bien qu'il y a là dedans toute ma chance d'être heureux.

La mère trouvait étranges les propos de son fils. « Dire des choses pareilles, un garçon qui a du raisonnement! » Elle commença de s'inquiéter, lorsqu'elle entendit, au-dessus d'elle, un bruit mou, de tiges pourries mais qui ont encore un petit cri quand on les foule, et la plainte plus vivé de bâtons qui

éclatent. Elle fit trois pas dans le jardin, et les pincettes, qu'elle avait au bout des doigts, tombèrent à terre.

- Seigneur, il a perdu l'esprit!

Le grand valet de Renivast était debout sur le toit, enfoncé jusqu'aux genoux dans le chaume. Son sac de toile ouvert et pendu à son cou, ses durs cheveux jaunes formés en lames et rabotés par le vent, il se courbait, il fouillait, de ses deux mains jointes en soc de charrue, l'épais vêtement de paille qui protégeait la mère et le fils contre le froid, le chaud, la pluie et la tempête. Puis, il enfonçait une main dans le sac, en retirait son poing fermé, et semait, dans la rigole, une graine inconnue, à la profondeur qu'il faut pour que l'herbe soit solidement plantée sur ses racines. Alors, il rapprochait les bords de la coupure, et changeait de place. Les deux pentes n'étaient point rapides, et, s'il glissait un peu, en descendant d'un pas, il n'avait qu'un coup de talon à donner, et le brodequin entrait dans le chaume.

La mère regarda son fils creuser, semer et niveler deux sillons du toit de sa maison, puis, hochant la tête, et ramassant les pincettes, elle rentra, convaincue que le valet de Renivast était malade d'esprit. Elle eut soin de porter sa chaise et de s'asseoir tout près du mur, au-dessous de la partie déjà ensemencée du toit, de peur que les poutrelles, et les bâtons de traverse, venant à céder plus loin, toute la charge, y compris le grand Auguste, ne s'effondrât dans la chambre.

Avant midi, la partie du toit qui regardait l'occident était emblavée; sur l'autre moitié, le travail ne fut achevé qu'au crépuscule. Les premières étoiles étaient déjà brillantes dans le ciel et sur la mer. A peine descendu de son échelle, Auguste dit : « Je ne pourrais manger, je vais au lit. » Il se coucha sans boire ni manger, et dormit comme un homme heureux.

Au-dessus de lui, le chaume commençait déjà de préparer la moisson. Vous pensez bien que ce matelas de paille était devenu, avec les années, une vraie terre bénie, à qui seule manquait la semence. Jusqu'au fond, jusqu'aux brins qui voyaient ce qui

se passait dans les chambres, la poussière des routes, celle des champs, bien rares, celle des prés, quand les veaux galopent ou qu'ils piétinent à la barrière, toute cette poudre fine et fertile était tombée. La pluie l'avait fait couler le long des chalumeaux les mieux serrés par d'autres. Tant de feuilles à l'automne, en pourrissant, ne font-elles pas du fumier? La substance même des tiges, dont le toit était fait, sous l'influence de l'air, des pluies, des neiges quelquefois, du soleil aussi, s'était transformée en une pâte à demi molle, prête à nourrir les racines d'une plante. Et voici que le froment allait pousser dans la tombe d'une moisson de sa race.

Il avait été jeté, en octobre, entre les javelles mortes du toit; les cloches sonnaient pour la fête des saints, quand il lança ses premières lames vertes hors du fourreau de la paille. Auguste, au petit matin et le soir, quand la nuit n'était pas trop noire, le regardait. Jeunesse des herbes, qui plient jusqu'aux racines, et se couchent, et jouent avec le vent! Quand la tempête soufflait de la Hague, que la maison était secouée comme

par un tremblement de terre, la mère et le sils, entre lesquels la flamme de la lampe elle-même s'affolait, éveillés de la torpeur qui les saisissait de bonne heure, à la veillée, disaient : « Les roches du Raz Blanchard crient miséricorde! » Chacun d'eux, en esprit, voyait ce duvet vert, aplati, sifflant une chanson perdue dans celle de l'ouragan, et caressant les vieilles javelles de son espèce. Les froids de décembre et de janvier furent rudes cette année-là. Auguste, qu'une seule pensée menait, ne manquait guère, après avoir dit : « Fait froid, ce soir ! » de prendre une des bûches rangées sur champ, le long de la cheminée, et de la jeter sur les braises mourantes. « Tu fais de la dépense inutile, » disait la mère. Le grand valet ne répondait pas directement. Il secouait la tête, d'un air content, et disait : « Chauffe-toi, mon froment! » Il lui arrivait de dire tout à coup, les jours de vent : « Tiens-toi ferme! » et quand il pleuvait : « Bois ton saoul! » La moisson de là-haut l'occupait, même dans le travail du jour, à Renivast. Mais il se gardait d'en parler. Et qui se serait douté qu'il y eût

deux pentes de blé, une reliure de livre emblavée, entre les ormes, si ce n'est les corneilles qui, à la brunante, regagnent, pour y dormir, l'îlot de Tatihou?

Marie ne savait pas que son sort dépendît du sort d'un champ de blé, et du plus petit, assurément, qu on eût jamais vu, depuis Cherbourg jusqu'à Mortain et à Saint-Hilaire du Harcouët. Une fois seulement, au printemps, elle avait, de nouveau, rencontré le grand Auguste dans une rue de Valognes. Il l'avait saluée, sans pouvoir lui parler, car il accompagnait le fermier de Renivast, qui allait acheter une nouvelle faucheuse, et tenait à l'avis de son valet. Mais elle avait compris que rien n'avait changé depuis l'automne. Mademoiselle Rivière, non plus, n'avait pas changé d'humeur. Le blé croissait en silence, le rêve aussi.

Un après-midi de mai, Auguste s'aperçut qu'un coquelicot allait ouvrir sa fleur, au bord du toit, du côté du couchant. Il en conclut que tout allait bien. Juin fut très chaud, juillet torride. « J'espère que tu ne vas pas arroser le toit ? » demandait la mère Hambye. « N'y a pas besoin, » répondait le gars. Avant la fin du mois, la récolte fut bonne à couper. Alors, un de ces soirs allongés, où, le soleil ayant disparu, tout l'or du jour est encore dans le ciel, et s'y tient jusque vers minuit, 'Auguste monta, pour la seconde fois, sur le toit de la maison, et se mit à couper le froment. De la blessure des tiges, sortait une odeur de pain chaud. Sur la côte de la Hougue, il y eut, cette nuit-là, des maraîchers et des pêcheurs qui s'éveillèrent, et, respirant l'air descendu par la cheminée, ou coulant sous les portes, dirent : « Quels sont donc les fermiers qui recommencent à chauffer le four, et à cuire le pain de la semaine? » Oh! c'était bien plus : le pain de toute la vie, celui des siançailles et du mariage du grand valet de Renivast! La mère elle-même, autrefois honteuse et rabrouante, s'était proposée pour aider le faucilleur. Son meilleur drap, celui-là même de ses noces anciennes, et qu'elle réservait pour sa sépulture, elle l'avait étendu au bas du toit, à l'endroit où tombaient, les jours de pluie, les gouttes reformées au bout des chalumeaux.

Agenouillée à l'ourlet, elle recevait les javelles que son fils venait de couper, et veillait à les bien ranger, tous les épis ensemble, asin que le battage se sît mieux. Parfois, elle écartait de la main, et jetait dans la haie, des tiges de pariétaires, une pyramide écailleuse de joubarbe, qui avaient leur demicile ancien dans le chaume, ou encore une pincée de feuilles du nouveau venu, le coquelicot. Elle ne s'ennuyait point, tandis que le moissonneur montait et descendait la pente de son champ suspendu, mais songeait qu'il serait bon d'avoir près de soi une jeune femme, et 'qu'elle céderait volontiers aux époux la grande chambre, et la tiédeur du foyer, et la chanson du grillon, inutile pour eux, s'ils consentaient à souffrir que la mère habitât encore la maison. Les vieux, n'est-ce pas, doivent acheter l'hospitalité des enfants : elle le savait. Mais tout dépendait de la moisson. Elle disposait, avec amour et crainte, les épis sur le drap; elle les pesait, dans sa main droite, songeant : « Pourvu que les trois boisseaux y soient! Car je connais La Hartel: pour cent grammes de moins, elle refuserait sa fille, et,

même si la condition qu'elle a dite est remplie, elle pourrait bien ne pas tenir parole. »

Le fils et la mère se firent batteurs en grange. La grange fut la cuisine. Sur le drap qui avait déjà reçu les gerbes, les épis furent frappés, et la balle vola jusque sur les armoires. Le lendemain, pendant que la mère balayait « la place », le grand valet, au bout de son jardin, cribla le froment. Il en sautait, de la poussière, au bout du balai! Il en tombait, du crible dans le beau courant d'air que la Hougue lançait, depuis la veille, sur les feuilles des ormeaux, pour leur apprendre à bien tenir sur la branche! Le jardin, comme la chembre, en fut tout enfariné. Mais, sur le drap de la mère Hambye, le froment s'amoncelait, du vrai grain de semence, bien formé, bien gonflé, ni trop sec ni trop mou. Auguste, entre ses bras relevés, qui agitaient le crible, regardait, au-dessous de lui, grossir le tas. Bientôt, par-dessus les groseilliers et les laitues, il cria : « Maman? les trois boisseaux y sont! » Et la réserve n'était pas épuisée. Il restait, à vanner, plusieurs pleines criblées. Lorsqu'on mesura enfin la récolte,

Auguste triomphant annonça que le toit de la Pernelle avait produit quatre boisseaux de froment : plus que la meilleure terre de la presqu'île, au temps qu'elle était encore labourée et portait des épis en bordure de ses herbages.

La mère Le Hartel reçut donc une seconde visite. Un dimanche, qu'elle n'attendait personne, et qu'assise dans la salle d'honneur, près de la fenêtre ouverte, elle sommeillait, les yeux appesantis par un solide dîner qu'elle venait de faire, et par l'odeur d'une douzaine de brins de réséda, chargés de gousses jusqu'au fin bout de la hampe, qui fleurissait encore, elle fut éveillée par le braiment tout proche d'un âne. Elle eut peur, se dressa debout, plus rouge encore que de coutume, mit les mains sur l'appui de la fenêtre, et se pencha. Devant elle, le grand valet arrêtait l'âne des triolets de Renivast, et l'âne était chargé de deux sacs de toile écrue.

— Excusez, dit Auguste, je vous apporte la récolte de froment, mère Le Hartel; mon champ a été plus grainant que je n'espérais : j'ai quatre boisseaux!

- Tu prétends avoir gagné le pari, gars de Renivast?
- Vous pouvez mesurer! répondit-il en frappant sur les sacs.
 - Et où est-il, ton champ?

F'le le savait fort bien. Avant que le blé n'eût commencé de jaunir, elle avait fait un tour de promenade du côté de la Pernelle, et estimé la récolte à trois boisseaux, pour le moins. Sûre de perdre le pari, elle s'était préparée à dire oui.

— Viens que nous causions, dit-elle : la mesurée est faite. Attache ton âne à la poignée de ma porte.

Auguste Hambye ne se sit point prier, l'âne non plus, qui choisissait déjà des pointes d'un rosier grimpant planté près de l'entrée. Le jeune homme acheva de gagner le cœur de sa suture belle-mère, en lui apprenant qu'il avait déjà commandé les couvreurs, et que, dans un mois au plus, le vieux chaume serait remplacé par une toiture de tuiles. Elle devinait qu'on avait un bas de laine; elle se représentait, avec complaisance, qu'un homme qui avait su la « rouler », elle, Nor-

mande pur sang et réputée, ne pouvait manquer d'aller loin : et pourquoi ne deviendrait-il pas fermier cotentinais, un de ceux qui passent trois cents jours à regarder pousser l'herbe, et le reste de l'année à regarder mûrir les pommes?

C'était une femme bien approvisionnée en café, sucre et eau-de-vie de marc, la veuve Le Hartel. Tout en causant, elle faisait chauffer un mélange de chicorée et de Martinique; elle versa la liqueur, y mêla de l'eau-de-vie, et les bols, — on dit là-bas les « moques », — furent levés :

- A la vôtre, mère Le Hartel!
- A la tienne, Auguste Hambye! Tu peux, maintenant, retourner à Valognes.

La fille fut encore plus facile à décider que la mère. Depuis le jour où Auguste l'avait rencontrée, elle n'avait qu'une crainte : c'est qu'il ne revînt pas.

Voilà comment, quinze jours après la récolte du froment sur le toit de la Pernelle, un dimanche, Auguste, sa promise, et la mère laveuse qui les accompagnait, s'en allèrent à

Sainte-Marie du Mont, où habitait le parrain d'Auguste. Le parrain, ancien maréchal ferrant, fort cassé par le troix-six, avait laissé entendre qu'il léguerait son bien, - douze vergées de pré, — à son filleul, et les raisons ne manquaient point de lui faire visite avant le mariage. Lorsqu'on eut déjeuné, dans la petite maison qui ouvre ses fenêtres sur la place, les arbres en ligne, et la grande église qui se lève au delà, le parrain et la mère demeurèrent à deviser, tandis que les fiancés demandaient à la femme du sacristain de les mener jusqu'au haut de la tour, d'où l'on aperçoit presque tout le Cotentin. Deux cents marches à monter et à descendre! L'ex-maréchal n'aurait pu se hisser même jusqu'au premier palier, et la laveuse préférait ne pas essayer. Auguste et Marie traversèrent donc seuls la place, et entrèrent dans l'église, précédés par la sacristaine qui leur dit : « Tous ceux qui viennent pour voir la vue, — et il y en a! — vont d'abord voir le tombeau. Tenez, il est là-bas, dans le chœur, à gauche.» Le grand Auguste s'avança vers l'allée centrale de l'église, ouvrit la balustrade de la

table de communion, sit un petit signe de tête bref, en passant devant le tabernacle, un peu par politesse traditionnelle, un peu parce qu'il savait plaire à Marie, qui plia les genoux, elle, d'une brusque détente suivie d'un brusque ressaut, en manière de révérence. Ils s'approchèrent de la muraille de gauche. Il y a là, sous un arceau taillé dans l'épaisseur du mur, la statue de marbre d'un seigneur vêtu de son armure de guerre, agenouillé, jeune encore et de beau visage. C'est un compagnon d'Henri IV, une bravoure, une noblesse, une gloire oubliée de la Hougue. Les deux grands enfants qui l'allaient visiter ignoraient tout du personnage, tout de son temps. La curiosité seule, l'envie de faire comme les autres promeneurs, les amenait, pour une minute, devant le passé. Ils étaient presque de même taille, du même teint fleuri, du même blond; ils avaient, l'un et l'autre, le visage long, les joues plates, l'air indifférent et la volonté cependant d'admirer quelque chose, puisque c'était convenable. Et c'est pourquoi Marie, se penchant, mettant alors la main sur le bras d'Auguste Hambye, son promis, déchiffra peu à peu et lut tout haut, pour Auguste, l'inscription gravée en lettres blanches sur une plaque de marbre noir. Quand elle était embarrassée, à cause de l'orthographe ancienne, qui l'étonnait, elle détournait à demi la tête, et la levait un peu vers le grand valet, comme s'il avait été plus savant qu'elle, et capable de la reprendre. Il paraissait rêver. Elle lisait :

« A l'éternelle mémoire de Messire Henry Robert aux Espaulles, seigneur et patron-fondateur de Sainte-Marie du Mont, baron de Gie, seigneur de Lieure, seigneur d'Hambye... »

Marie s'arrêta de lire. Elle mesura, d'un regard, cet homme, près d'elle, son fiancé, et qui eût, aux temps anciens, porté la cuirasse et toute l'armature pesante, aussi aisément qu'il portait la veste et le pantalon en drap d'Elbeuf. Elle regarda le visage jeune et fermé; elle le trouva beau et guerrier, et elle dit :

— Tu entends? Il s'appelait le seigneur d'Hambye? C'est peut-être un parent à toi, dis, Auguste?

Elle riait, à moitié seulement.

— Ça se peut, sans qu'on le sache, dit l'homme.

Comme il répondait cela gravement, ayant le cœur tout chaviré par la présence de celle qu'il aimait, et par la voix qu'il entendait, Marie considéra encore le visage d'Auguste Hambye, puis abaissa le regard vers le visage de marbre de Messire Robert aux Espaulles : ils ne se ressemblaient pas. Elle reprit cependant la lecture, avec autant d'émotion que si elle avait lu un testament :

et privé, gentilhomme ordinaire de sa chambre, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances,... lequel, dès son enfance, nourry au service du très invincible prince Henry le Grand, quatrième, roy de France et de Navarre, l'assista en tous les sièges, rencontres et batailles, qu'il donna pour le recouvrement de son Estat, sans avoir souillé ses mains dans le sang froid ny dans les injustes butins, ordinaires durant le cours de ceste guerre civile. Ainsy sa valeur le rendit l'amour de son Roy, et sa vertu les délices de sa patrie. Ce qui li y fist mériter

que ce monarque honora sa fin d'une longue suite de ses larmes, et qu'il aye continué depuis à le regreter, non avecq les parolles d'un maistre, mais avec les plaintes d'un amy. Il mourut dans le logis de Sa Majesté, à Fontainebleau, le dernier jour de novembre 1607, âgé de quarante-six ans. Et repose icy. Priez Dieu pour lui. »

- Faut monter maintenant, dit Auguste.

Marie ne répondit pas tout de suite. Elle remuait les lèvres. En se détournant, elle mit la main sur la tête de la statue. « Bonsoir, Hambye, » dit-elle tout bas. Il lui plaisait que le nom fût le même. Le grand valet ne l'entendit pas. Ils retrouvèrent la gardienne, adossée à un pilier, dans l'ombre, la clé de la tour sur le ventre, entre ses mains croisées.

Ils montèrent, la sacristaine en avant, par l'escalier en spirale. Le grand Hambye faisait du tapage, criait pour faire chanter l'écho, frappait du pied les marches, feignait de tomber, et appelait Marie qui le suivait, Marie dont il prenait la main, dans l'ombre, et qui répétait : « Tais-toi donc ! Je sommes presque dans l'église encore! » car elle le tutoyait sou-

vent, depuis que le mariage était décidé. Quand ils passèrent dans la chambre aux cloches, le fiancé, que la joie exaltait, s'approcha du gros bourdon, leva le poing, et les campagnes de la Hougue se demandèrent : « Quelle est donc cette heure qui sonne ? » Celle de la joie, mes beaux amis.

Mais, parvenus au plein jour, là-haut, dans l'étroit chemin qui fait la couronne bien audessus des toits, des jardins, des routes aussi étroites que des brins de chanvre, le grand valet de Renivast s'apaisa tout à coup. Il s'accouda sur la balustrade de pierre, enfonça sa casquette des dimanches, que le vent soulevait, attira Marie tout près de lui. Ils n'avaient jamais vu tant de Normandie audessous d'eux, ni tant d'herbe. C'était le royaume des triolets, en vérité. Tout était vert, non d'un seul ton, mais de tous ceux qui appartiennent à cette couleur vivante. Au delà des jardins de Sainte-Marie du Mont, s'étendaient, tout à plat, des prairies vert clair, fauchées nouvellement; d'autres que le regain commençait d'assombrir; d'autres presque brunes, dans les bas-fonds, à cause des traînées de joncs qui s'en vont en tous sens; partout des frondaisons d'ormes sur les talus, dessinant des rectangles, des trapèzes, ou des formes de cosses de pois arrondies aux deux bouts, et tout cela était sans villages apparents, sans maisons, sans une fumée, et tout cela s'en allait penchant du côté de la mer, verte aussi et mouvante dans les brumes. Auguste Hambye se trouvait dans son royaume, comme le bûcheron dans la forêt. Il avança la main, et demanda, d'une voix douce que Marie ne lui connaissait pas :

- Vois-tu là-bas, au nord, la Pernelle?
- Peut-être bien.
- Un endroit où il y a une futaie, plus grosse que mes deux poings?
 - Oui, je crois la voir.
- Cherche, à présent, au pied, un petit morceau blond, pas plus gros que ton dé à coudre?
 - Je le vois.

Il se mit à rire:

- C'est chez nous! C'est le toit de ma maison, Marie! Dans un mois, tu y viendras.
 - Oui, j'y viendrai.

- Seulement, la paille aura été remplacée par de belles tuiles neuves, et, d'ici, ceux qui viendront après nous demanderont : « Quelle est cette maison rose ? »
- Sacristaine, écoutez-moi bien, dit Marie, vous répondrez : « C'est là qu'habitent Auguste Hambye et Marie Le Hartel, sa femme. »

Tous trois, à travers l'espace, deux dont le cœur battait, la troisième que guidait seulement un peu de curiosité, ils regardaient, à l'extrémité du royaume vert, le dernier champ de blé du Cotentin, et qui n'avait plus qu'un mois à vivre.

LE REGARD D'AMITIÉ

Louise Schuler habitait, avant la Grande Guerre, un village au pied du mont Sainte-Odile. Elle n'avait ni fortune ni beauté, mais du courage pour deux elle en avait : pour elle-même d'abord et pour celui qu'elle épouserait. Bien qu'elle fût très jeune, on la mariait déjà, et les gens ne se trompaient guère, en assurant qu'elle avait de l'amitié pour Frédéric Closener. De son métier, elle était laveuse; elle vivait les bras dans l'eau, — et l'eau est froide, qui descend des forêts; — elle savait jeter un drap dans le courant, le retenir, le ramener, le savonner, le laisser encore

aller, le tordre, le battre, l'essorer enfin, et l'accrocher à des cordes tendues entre les arbres. Lui, ce grand Frédéric, aussi grave et presque aussi habile à manier la hache qu'un maître bûcheron, il vivait dans la montagne, sauf les quelques semaines où la neige était trop épaisse, et l'équipe dont il faisait partie depuis qu'il avait achevé ses classes, à l'école primaire, se montrait sière d'un compagnon qui ne se déclarait jamais las, qui excellait à faire glisser, le long des pentes, les troncs abattus et ébranchés des sapins, connaissait mieux que personne l'art de tendre un collet, causait peu, chantait bien. Pour célébrer la mort d'un arbre-chef et l'arrêt du travail, lorsque Frédéric, debout au milieu du chantier, la chemise ouverte sur sa poitrine en sueur, et le visage aussi plein, aussi rose qu'une pomme en septembre, entonnait un couplet que les hommes reprenaient en chœur, les passants de la forêt, invisibles sous le couvert des branches, se réjouissaient d'entendre les airs d'Alsace et la belle voix qui portait au loin. A cause de cela, et parce qu'il ne chantait jamais leurs chansons, les Allemands se défiaient du bûcheron.

Celui-ci ne rencontrait pas souvent Louise, car ses, parents habitaient Saint-Nabor, et ceux de la jeune fille Saint-Léonard, deux villages qui sont du même côté de la montagne sans doute, à l'entrée de la plaine, mais à une bonne lieue l'un de l'autre. Le dimanche seulement il allait, en compagnie de quelques jeunes gens de son âge, vers les vergers montants et les vignes de Saint-Léonard; il ne disait pas son secret; il passait devant la maison, qui est toute petite et couverte par deux cerisiers faisant l'ogive audessus, et si, par hasard, il apercevait Louise, derrière les vitres de la fenêtre, il était content pour toute la semaine. Trois fois seulement il avait pu causer avec elle, mais il ne lui avait rien dit qui lui marquât sa préférence.

La quatrième fois, ce fut par un jour d'orage, dans la haute vallée de Niedermunster, qui est à une centaine de mètres au-dessous du sommet de la montagne, le 6 août 1914. Ils s'étaient donné rendez-vous à cet

endroit presque désert, car Frédéric avait de graves nouvelles à dire à Louise, et il ne voulait pas qu'on le revît à Saint-Nabor, ou à Otrott, ou à Saint-Léonard. Lui, il avait passé la nuit à l'hôtellerie de Sainte-Odile, là-haut, puis, à dix heures du matin, à travers les grandes sapinières, sans même suivre les sentiers, enfonçant le talon de ses bottes dans la terre moussue des pentes, il s'était mis à descendre vers la clairière, qu'on voit du sommet, comme une coquille verte.

Ce n'est qu'une coquille, en effet, une prairie concave, inclinée à l'est, et, sauf de ce côté où l'on découvre la plaine, tout enveloppée de futaies. A la lisière du pré, une ferme a été bâtie, avec les pierres d'un des anciens monastères de la sainte; un peu plus loin, les fouilles ont mis à nu le pavage et les fondations d'une église; un peu plus loin encore, isolée au milieu de l'herbe, bâtie en grès rouge, et toute petite, la chapelle romane de Saint-Nicolas attend les pèlerins, et ne cesse, ni jour ni nuit, d'entendre le vent jouer de l'orgue dans les sapins et les pins, dans les hêtres et les ormes.

Le bûcheron se dirigea tout droit vers la chapelle, évitant la ferme. En passant dans le sentier qui longe les ruines, et se perd bientôt dans la prairie en pente, il remarqua que le tilleul de Sainte-Odile, l'énorme touffe surplombant les ornières de la piste, était fleuri, et il eut un bref sourire, car il avait coutume de converser avec les choses. Les nuages montant de la plaine, et d'autres venus des Vosges, s'affrontaient au-dessus du val de Niedermunster; ils se tâtaient, par l'extrémité blanche de leurs bords en mouvement, tandis que leur masse, en arrière, sans cesse renforcée par d'autres nuées, se couronnait de tours de fumée, qui se tordaient sur leur base, et croulaient pour renaître. Les premiers coups de tonnerre emplirent l'étroite vallée de leur roulement, qui durait là plus qu'ailleurs, de toutes parts relancé par le talus des monts. De grosses gouttes d'eau se mirent à tomber, de plus en plus multipliées et pressées. Frédéric, qui s'était caché derrière un buisson, ayant cru voir la silhouette d'un homme sur le chemin qui contourne le val à mi-pente, se décida à marcher à découvert, et,

à travers le pré, courut jusqu'à la porte de la chapelle.

Elle était ouverte.

Dans la chapelle vide, où il n'y a ni chaises ni bancs, ni tableaux, rien que deux autels superposés et un double escalier qui monte du premier au second, Frédéric se promena quelque temps. Les murs tremblaient sous la poussée du vent ; la pluie, sur les tuiles et les pierres, faisait son bruit de mille aiguilles travaillant et perçant de la toile; lui, il ne pensait qu'à la jeune fille à qui il avait fait dire : « Ne manquez pas d'être là-haut à six heures », et qui ne venait pas. Pouvaitelle voyager, par un orage pareil? A-t-elle même pu quitter le village? Les troupes allemandes occupent toute l'Alsace, depuis la déclaration de guerre. Il faut des permis pour aller d'un bourg à l'autre. Ne l'a-t-on pas arrêtée? Qui sait si des patrouilles ne parcourent pas la montagne, ce matin même? Pas un moment, Frédéric ne doute d'elle, mais l'inquiétude grandit, il marche à grands pas, il appelle, et la pluie cingle les murs de ses lanières sans sin, que le vent rassemble et jette en paquets contre la pierre.

Tout à coup, la porte entr'ouverte s'ouvre tout à fait :

- C'est moi!

Elle avait relevé sa robe, en arrière, et s'en était coiffée comme d'une mante : sa robe ruisselait d'eau ; des mèches de cheveux châtains, emmêlés par le vent et trempés par l'averse, s'étaient collées sur le front et les joues de Louise, mais entre elles, on voyait les yeux noirs, ardents et purs, et les joues pleines, rosées par la course. Elle était aussi grande que lui. Ils se donnèrent la main timidement, comme des amis qui ne se sont point fait d'aveux.

- Vous êtes toute mouillée, Louise : pourquoi n'avez-vous pas attendu?
- L'eau, ça me connaît, dit-elle. Ne vous inquiétez pas. Mais vous, pourquoi m'avezvous appelée?

Il l'emmena dans l'ombre du chœur de la chapelle, et, l'un près de l'autre, ils s'assirent sur la première marche de l'escalier de gauche.

— Voilà : je n'ai pas répondu à l'ordre de mobilisation. A cette heure-ci, je suis déserteur. On doit me chercher.

Elle ne fut pas surprise, mais elle ferma les yeux, comprenant qu'il lui confiait le secret le plus grand qu'il eût jamais eu, et qu'elle était choisie, et que la minute sonnait d'où dépendraient tous les jours à venir. Elle se recueillait, paysanne armée du conseil des vieux âges, femme à qui l'amour parlait, juge de vingt ans, qui allait juger sa propre cause et celle d'un autre. Lui, la tête plus droite qu'elle, il sentait contre son épaule trembler l'épaule de Louise Schuler, la laveuse de Saint-Léonard. Il était fier et troublé. Il leva la main vers le fond de la salle, qui est orienté à l'ouest.

— Je m'en vais là-bas, dit-il.

Elle fit un signe, en regardant là-bas, elle aussi :

- Où sont les Francs.
- Je ne sais pas si je reviendrai, Louise; mais, si je reviens, je vous demanderai en mariage; j'ai toujours eu envie de votre amitié, depuis que je vous connais;

je vous ai appelée pour vous le dire, avant de partir...

Elle baissa encore le front, comme celles qui vont prononcer des vœux, puis, d'un même mouvement, ils se levèrent; elle le regarda; il l'enveloppa de ses bras forts; il la serra contre sa poitrine; il posa ses lèvres sur la joue mouillée, une première fois, puis une seconde, et une autre encore. Et ce fut comme s'ils s'étaient dit : « Je serai votre femme. — Je serai votre mari, à jamais! » La tempête autour d'eux faisait rage. Le sentiment du danger les reprit. Ils dénouèrent leurs bras. Et lui, aussitôt, il devint celui qui commande, et elle devint celle qui obéit.

— Allez maintenant vous sécher à la ferme de Niedermunster, dit-il. Il ne faut pas qu'on me voie. Vous direz que vous montiez à Sainte-Odile, et que l'orage vous a surprise... Louise Schuler, priez pour moi; écrivez-moi, si vous le pouvez... Adieu.

Elle le regarda un petit moment. Elle avait dans ses yeux tout son cœur qui s'était donné. Puis, serrant sa robe autour de sa tête, dans la pluie et le vent, elle sortit de la

chapelle. Il la vit traverser la prairie montante, prendre le sentier qu'il avait suivi. Elle passa sous le tilleul de Sainte-Odile, et disparut, car le sol, à cet endroit, décline vers la ferme.

Le soir de ce jour, les maisons de Saint-Léonard, les quelques grandes, les quelques petites, étaient endormies et sombres déjà comme la nuit, à l'exception de la première de toutes, celle de la veuve Schuler, qui demeurait dans les vignes, à l'entrée du hameau. Le ciel était redevenu pur, l'air léger, et, en arrière, les pins et les sapins de la montagne se taisaient, eux qui montent innombrables et qui cachent tant d'étoiles. Mais dans la salle unique où il y avait deux grands lits, du linge mouillé empilé sur une chaise, deux fuchsias en pot, abrités là pendant l'orage, et tout penchés encore sous le poids de la pluie, les deux filles de la veuve Schuler et leur mère veillaient, bien qu'elles fussent lasses toutes les trois. Elles se tenaient assises, en demicercle, devant un reste de seu, sous l'auvent de la cheminée, la mère au milieu, et causant seulement avec Marie qui était à sa droite. La seconde pleurait de les entendre, car elle était maladive, et de bien moindre volonté que sa sœur.

Les mêmes mots, pour la dixième fois, allaient d'une chaise à l'autre, car nous revenons longtemps sur un bonheur détruit : c'est l'arbre mort, que nous abattons de nos mains, copeau par copeau.

- Vous comprenez, disait Louise, droite et regardant la flamme : je ne puis plus rester avec vous maintenant.
 - T'a-t-il donc demandé de partir?
- Non; il ne pouvait rester là où nous étions, et il avait autre chose à me dire...

Les lèvres de la jeune fille souriaient un peu à une image qu'elle seule voyait, mais le chagrin les retenait aussi, et elles ne s'allongeaient guère.

- Sans doute, Louise, sans doute, mais, puisqu'il n'a point parlé de passer en France, ni pour toi, ni pour lui...
 - Je vous dis qu'il passera cette nuit.
 - Qu'en sais-tu?
 - Je le connais.

- Un homme que tu n'as vu qu'un seul petit moment...
- N'est-il pas de la contrée d'ici? Ne travaille-t-il pas dans les forêts d'ici? Les mots qu'il m'a dits, bien sûr, c'était la première fois qu'il me les disait, mais combien de dimanches est-il venu par chez nous, au lieu d'aller vers Barr, qui est un plus bel endroit? Et n'avez-vous pas toujours connu son père, et sa mère, et ses trois frères plus petits, qui lui ressemblent?
 - C'est vrai qu'il a un air décidé.
 - Il l'est, et fort.
 - Il sait aussi les routes.
- Donc il passera la montagne : quelque chose me dit qu'il l'a passée. Maman, il faut que j'aille où il est.
- Tu ne peux pas le rejoindre, ma pauvre : là ou il va, il n'y a que des hommes.
- A présent, voyez-vous, j'ai le cœur marié, maman. Je veux que Frédéric reçoive mes lettres. Il y a droit. Il faut que je passe où il a passé.
- Pauvre petite, elle est grande, la France, plus que l'Alsace! Où le trouveras-tu? Une

armée, c'est comme une forêt : va donc reconnaître l'arbre où tu as écrit ton nom!

— Je serai de son pays ; je chercherai ; je demanderai à d'autres femmes, à des soldats... S'il est blessé, j'irai à lui...

La mère hochait la tête.

- Je ne dis pas de mal de lui, va, bien au contraire... Ma petite, je me rappelle mon temps : j'étais comme toi.
- Depuis ce matin, je n'ai pas cessé une seule minute d'avoir son visage devant mes yeux.
 - Triste?
- Non: sûr de moi. Il me commande. Il m'appelle. Je ne l'entends plus, mais je sens, à mon cœur, qu'il me veut en France. Ma pauvre maman, je ne suis plus d'ici!

Elle croyait qu'elle avait encore à lutter pour obtenir le consentement de la mère, et elle s'était tournée vers la vieille femme, qui, à chaque réponse de l'enfant, baissait un peu plus la tête. Tremblante au souvenir de ses vingt ans, et certaine désormais que la destinée visitait la pauvre maison de Saint-Léo-

nard, la mère Schuler dit, comme si elle parlait pour le carreau de la chambre :

- Pars donc, puisque tu es aimée. Mais où iras-tu?
- En Lorraine, chez notre cousine Hébernelle, qui a une grande ferme au bord de la rivière.
 - Te laisseront-ils passer, les Allemands?
 - Je verrai bien.
 - Et les Français?
 - Je leur chanterai un air de chez eux.
- Et s'ils te serrent de trop près, les soldats de rencontre?
 - J'ai mon battoir en bois de hêtre.
- Alors, puisses-tu bien dormir une dernière fois chez nous... Voici que le vent se relève pour porter l'heure aux villages : il est minuit.

Personne ne ferma l'œil, chez la veuve Schuler. Au petit matin, Louise a quitté la maison. Sa mère et sa sœur la regardent s'éloigner. Elles sont debout sur le seuil, entre les rangées de ceps qui laissent traîner à terre, aux deux bords du sentier, les pentes vertes de leurs pampres mouillés. Au-dessus

du toit, et bien loin, la forêt commence de rire au jour, car la brume de la plaine se lève et découvre la montagne, assise par assise. La fille qui s'en va ne veut pas se détourner. Même une fois elle ne se détourne pas, parce que son amour l'appelle, et qu'elle a peur de défaillir, si elle rencontre le regard des choses anciennes, ou celui de la mère, ou celui de la sœur qui n'a plus de larmes, et qui dit, d'une voix éteinte :

— Louise? Louise? prends garde aux hommes qui se battent!

Nous voici, à présent, sur un plateau de la Lorraine française. Ceux qui montent là, — paysans presque tous, — aperçoivent une étendue à peine ondulée, où les chaumes, les luzernes, des friches roussies par le soleil, quelques guérets déjà, voisinent sans haie qui les sépare. La couleur seule fait une limite entre les champs sans arbres, où le vent roule éternellement ses marées. Vers le sudest, la haute terrasse s'abaisse un peu, et forme un éperon. C'est là qu'est bâtie la ferme des cousins Hébernelle, ferme consi-

dérable, ancienne, témoin déjà de plusieurs invasions. Plusieurs fois, des cavaliers ennemis sont venus piller ses greniers ou mettre des chevaux à l'abri dans les écuries; plusieurs fois des mains étrangères ont fait tourner le treuil où s'enroule la chaîne du puits; il y a des morts, sous les mottes que lève la charrue. Derrière l'habitation, un jardin potager, un verger bien planté, des hangars, des étables, une bergerie, forment le demi-cercle; plus loin encore l'éperon, toujours baissant, devient lande, pâture, buisson, et plonge ses dernières ronces et ses derniers gaulis dans les prairies qui bordent la rivière. Ah! que les ofsiciers des nations en guerre le connaissent bien, ce promontoire d'où l'on voit fuir les eaux bleues, jusqu'à plus de deux lieues en aval, entre des prés que barrent, çà et là, des lignes de peupliers de la même couleur que l'herbe \ Tour à tour, des cosaques, des Prussiens, des Français y ont établi des postes d'observation. L'histoire de France, dans toutes les guerres, a l'habitude de passer par là.

En ce moment, le domaine entend gronder

le canon, vers l'Est, mais les Allemands sont encore loin. Les récoltes sont engrangées; les semailles commencent. Pour tout l'immense labeur, les hommes étant partis, il ne reste que la fermière, une géante triste, un gars de quatorze ans et Louise Schuler, l'Alsacienne. Louise n'a jamais eu de nouvelles de Frédéric Closener, la femme en a rarement de son mari et de son fils qui se battent en Champagne. Toutes les deux elles travaillent depuis le petit matin jusqu'à la nuit. Elles évitent de parler de la guerre. Quand le jeune domestique de ferme, qui se donne de l'importance et n'obéit qu'en maugréant, revient du bourg, le dimanche, et, ivre à moitié, raconte les nouvelles qu'il a apprises au cabaret, les femmes lui commandent de se taire, en disant:

— Va, va, Francis, c'est justement ce que tu ne sais pas que nous voudrions savoir.

L'automne passa de la sorte, et l'hiver, et toute une longue année : le travail fatiguait les corps, l'inquiétude fatiguait les esprits. A peine, dans la ferme des Hébernelle, un mot sonnait-il, de temps à autre, qui n'avait point pour objet le soin du ménage, de la terre ou des bêtes. Un soir de juin, par exemple, que le jour ne finissait pas de mourir, Louise s'était mise à lire dans un vieux volume enfumé, qu'elle avait découvert dans le placard de la salle commune. Assise sur un banc, penchée au-dessus de la table non encore desservie, elle avait devant elle la porte grande ouverte de la ferme, et les derniers rayons du soleil l'enveloppaient toute. Elle lisait une série de courtes notices, parues au milieu du siècle dernier, sur les sanctuaires dédiés, en France, à la Vierge Marie. Un moment, elle sourit.

- Qu'as-tu donc à rire ? demanda la fermière, qui récurait un plat, près de la fenêtre. Louise répondit aussitôt, élevant le livre dans la lumière :
- Voilà : il y a une Notre-Dame de Toute-Joie ; c'est joli, n'est-ce pas ? Moi aussi, je suis pour lui la dame de toute joie.
- Tu es folle, ma pauvre! Tu ne sais pas seulement s'il est vivant, et tu parles de joie! Où est-elle, la joie? Pour qui à cette heure?

C'est un nom oublié, pis que ceux de nos défunts.

Elles ne se dirent plus jamais rien qui rappelât le souvenir du bûcheron de Saint-Nabor. Une autre année s'écoula, et alors, à la suite d'une attaque, nos troupes ayant reculé, le grand plateau couvert de moissons fut envahi, et les Allemands vinrent camper dans la ferme et autour. Ils prirent le grain qui restait de la récolte dernière. Ils prirent les poules, les porcs, les bestiaux, sauf une vache; ils prirent les cent bouteilles de vin renfermées dans le petit cellier, sous l'escalier de la ferme, à l'exception de cinq bouteilles que l'officier consentit à laisser à la Hébernelle, qui se disait malade pour conserver son bien. Les deux femmes durent travailler, du matin au soir, pour ces maîtres exigeants et peu sûrs, et elles aimaient mieux les jours où ils menaçaient d'incendier la maison, que ceux où ils essayaient de se montrer plaisants et, comme ils disaient, « bons enfants ».

Louise Schuler, qui servait à table, entendit un soir, plus de deux mois après l'entrée des Allemands dans la ferme, un sous-officier faire allusion à une attaque prochaine qu'on tenterait contre les Français, dans le secteur voisin, vers le sud. Habituée à dissimuler, elle n'eut pas l'air de prêter la moindre attention aux propos de cet homme, qui se souvint, trop tard, qu'elle était Alsacienne, et qui l'observa, tandis qu'elle présentait, aux quatorze convives, le plat de choucroute et de saucisses, — de saucisses faites avec la viande du dernier porc de la ferme. Mais, la nuit venue, Louise, décidée à se sacrifier s'il le fallait, sortit de la maison par la seconde porte, qui était celle de la chambre des domestiques de ferme.

Elle portait sous le bras un petit paquet enveloppé de foin. Dehors, aucun bruit, aucune lumière dans les étables où couchaient des soldats du train. Parmi les voitures dételées, elle traversa la cour, et, légère, évitant les pierrailles que les Allemands avaient répandues par endroits sur le sol défoncé, elle descendit vers les prés. Dans les broussailles, au bout de l'éperon, elle attendit un moment, pour s'assurer que personne ne l'avait suivie. La nuit était moite et voilée. Les reinettes slû-

taient dans la forêt immense des herbes, en dessous d'elle. On pouvait aller : elle descendit encore, parmi les éboulis et les ronces, entra dans la prairie, et, perdue dans l'ombre, le cœur battant, les pieds trempés par la rosée, se hâta jusqu'à ce qu'elle fût arrivée auprès de la rivière. Quelques joncs poussaient sur le bord. Elle s'avança, enfonçant dans la vase. L'eau coulait, rapide, d'abord tressée et clapotante sur une largeur de cinq à six mètres, profonde au delà, formée en nappes luisantes, que brisaient çà et là des brins d'osier piqués dans le courant et pliant en mesure. Louise dégagea vivement, de la bottelette de foin qu'elle portait sous son bras, la bouteille qu'elle avait prise après le dîner dans le cellier de la ferme et soigneusement vidée; elle y glissa un bout de papier, boucha la bouteille, et la jeta dans la rivière, aussi loin qu'elle put. La dame-jeanne tomba en eau profonde, plongea, et, quelques mètres plus bas, dans le courant, la jeune fille vit reparaître le haut du goulot et le bouchon, qui s'en allaient dansant et se perdirent dans la nuit. Alors, elle sortit des joncs, essuya ses galoches et ses bas avec une poignée d'herbe, et revint vers l'éperon en haut duquel la grande ferme dormait.

Personne ne l'avait suivie. Personne ne soupçonnait ce qu'elle venait de faire. Parmi les cépées et les ronces, à l'endroit qu'on appelait justement le Signal, elle s'assit, la tête tournée du côté où descendait la rivière. Sur la bande de papier, six fois repliée et large au plus comme la lame d'un couteau, elle avait écrit : « Les Allemands préparent une attaque sur le secteur de V... Je vous en avertis. Si vous repêchez la bouteille et lisez mon billet, faites-le-moi connaître en tirant une fusée blanche au-dessus de la rivière. Je pourrai recommencer. » Et elle avait signé : « Une amie des Français ». Il se pouvait que la bouteille, déviée dans sa course par le moindre obstacle, entraînée par un remous hors du courant principal, sût rejetée trop tôt sur la rive occupée par les troupes allemandes. Mais, bien lancée comme elle l'avait été, elle devait, plus probablement, dépasser les lignes ennemies, et aborder, à deux lieues en aval de la ferme de la cousine

Hébernelle, là où la rivière s'élargit, où elle ralentit son cours avant de tourner vers l'est, et s'attarde à étendre les limons qu'elle a entraînés. Louise avait calculé qu'il faudrait bien deux heures pour que son message arrivât ainsi aux Français. Elle attendait; elle songeait à la maison dans les vignes de Saint-Léonard, à la vieille femme qui avait dû, avant de s'endormir, chercher en pensée son enfant, et gémir, comme font les oies sauvages égarées dans les ténèbres, et qui volent en rond, si longtemps. Puis, elle croyait voir la plage de limon et d'herbes où le courant de la rivière, par vagues successives, avec un mouvement de faux, passe en tournant. Tout ce qui flotte est apporté là. Des soldats français veillent, penchés vers l'eau, écoutant... L'un d'eux a saisi la bouteille qui roulait sur la vase... Comme il ressemble à Frédéric Closener!

Le froid de l'heure où la nuit va mourir saisit Louise. Elle se redresse. Elle est décidée à quitter l'affût. A quoi bon? Voilà bien trois heures qu'elle attend, les yeux vagues, ouverts sur les ténèbres. La tentative n'a pas réussi... Mais non :... un trait d'or léger, très loin, au sud, monte dans le ciel, et, au-dessus des brumes, la fusée éclate, et verse des étoiles blanches. C'est le signal convenu! Ils ont le message! Les Français ont appris que l'ennemi allait les attaquer; ils le recevront; ils le repousseront; ils gagneront la bataille! Et la cause du succès, l'amie inconnue qui aura donné la nouvelle et mis tout le monde en garde, c'aura été cette grande Alsacienne décidée, la fille de la pauvre Schuler de Saint-Léonard!

Ah! comme elle ne regrettait point d'avoir quitté l'Alsace au début de la guerre!

En trois minutes, elle fut de reteur dans la cour de la ferme. Quelques soldats du train juraient, derrière le portail de l'écurie, parce qu'un cheval s'était détaché. La lumière de leurs lanternes passait sous les vantaux de la porte. Louise rentra sans avoir été aperçue.

Des semaines s'écoulèrent, et, de nouveau, elle essaya de prévenir ses amis les Français. Ce n'était plus d'une attaque imminente qu'ils étaient menacés, mais, par les conversations des Allemands, et, d'ailleurs, en observant la campagne autour d'elle, pendant le travail, elle avait appris qu'un camp d'aviation venait d'être établi à l'extrémité nord du plateau, et qu'on creusait des galeries pour abriter les hommes en cas d'alerte. Elle sortit donc, cette fois par une nuit de lune, et jeta une seconde bouteille et un second billet dans la rivière. Personne ne la vit aller ni revenir. Mais, cette fois, elle revint sans avoir reçu de réponse.

Dès le réveil Louise se mit au travail, comme si elle se fût reposée la nuit. Avec la cousine Hébernelle, et jusqu'à plus de deux heures après-midi, elle nettoya les salles et les escaliers, que les bottes des Allemands tachaient de boue et de fumier; elle prépara le déjeuner des soldats, prépara et servit celui des sous-officiers. Quand la vaisselle fut enfin lavée, l'Alsacienne, sur un signe de madame Hébernelle, rejoignit le valet de ferme, qui se tenait à l'entrée de la cour, près d'une charrue attelée d'un vieux cheval, le seul que les maîtres allemands eussent laissé pour la

culture. En passant près d'une pièce de débarras, tout au bout de la ferme, elle prit un fouet pendu à un clou, et, comme un roulier, se faisant un collier du manche et de la grosse lanière tordue, elle partit pour continuer le labour, dans les terres hautes du plateau.

Au même moment, la fermière pénétrait dans le cellier, où elle avait mis une jatte de lait à rafraîchir. Elle s'approcha de la place, — tout au fond, — où elle avait posé ellemême et caché, sous un lambeau de couverture de cheval, les cinq bouteilles de vin que les Allemands lui avaient permis de conserver, et s'aperçut que deux des cinq manquaient. Comme elle était d'humeur violente, et que l'habitude lui avait appris à parler haut, si elle voulait être écoutée de ces reîtres logés dans sa ferme, elle se campa sur le seuil, les coudes écartés, les poings touchant les hanches, et cria :

— Monsieur l'adjudant, venez voir ce qu'ils ont encore fait!

Le sous-officier, qui ne manquait jamais l'occasion de se distraire de son devoir, et qui

surveillait en ce moment le déchargement d'une charrettée de foin et de paille, fit aussitôt demi-tour, et se dirigea vers la porte de la ferme. C'était un gros homme, dont la barbe était rouge, le visage rose et gras, l'œil fuyant. Ses hommes disaient qu'il appartenait à la police, et qu'à cause de cela on l'écartait de tout poste dangereux. Etait-ce vrai? Trois fois par semaine, une automobile militaire le venait chercher à la serme, et l'y ramenait quatre heures plus tard. Le matin même de ce jour, il avait fait ce voyage habituel à la ville de V..., mais on pouvait supposer, gros buveur qu'il était, que les œillades lointaines de la chope de bière avaient pu l'attirer, cette fois et beaucoup d'autres. Il s'avançait donc, et, jetant un regard sur la fermière, puis sur le haut du toit, puis à droite, puis à gauche :

— Eh pien! mâme Hépernelle, dit-il, qu'y a-t-il bour fotre serfice?

Il parlait français avec elle, lorsqu'il n'était pas de mauvaise humeur. Mais il s'emportait toujours en allemand, bien qu'elle n'y comprît rien.

- On m'a volé, monsieur le feldwebel l
- Cela est crave, si cela est frai, mâme Hépernelle. Et quoi donc?
 - Mon vin...
- Oui, j'afais dit d'en conserver cinq bou teilles, que j'avais l'intention de poire, avec fous, mâme Hépernelle, et fotre cholie cousine, — le chour de la vête de nôtre empereur...
- Pardon,... mais entrez donc, monsieur le feldwebel,... pardon : vous m'aviez permis de conserver les cinq bouteilles pour le cas où je serais malade, ou trop lasse...
- Nous tisons ces choses-là par gentilhommerie, mâme Hépernelle : mais nous ne les faisons pas, vous gomprenez...
- En tout cas, deux des bouteilles ont disparu.

- Foyons!

Pour voir, il entra, à la suite de la fermière, dans le cellier, se baissa, saisit une des bouteilles, après avoir compté qu'il n'en restait que trois, en tout, et la rapporta dans la grande salle. Ayant pris lui-même un tirebouchon dans le tiroir d'un meuble, il déboucha la bouteille, s'assit près de la table, remplit un verre, le vida, et dit :

— Che gomprends que fous teniez à ce fin-là... Il est pon.

Puis, caressant de sa grosse main la panse de la bouteille :

- C'étaient bien toutes des tames-jeannes, comme fous dites?
 - -- Oui.
 - Toutes les cinq?
 - Oui.

Il se leva, très lestement, jeta un regard de fureur sur la fermière, qui se tournait vers lui, après avoir fermé la porte du caveau, et, saisissant madame Hébernelle par le bras :

— Che fous arrête! Holà les garçons! Deux hommes!

Ils vinrent trois, s'emparèrent de la solide fermière lorraine, qui voulait fuir et se débattait, et, bientôt, l'amenèrent devant l'adjudant, qui s'était assis au haut bout de la table, près de la cheminée, et, solennel, le coude gauche posé sur le calepin ouvert devant lui, montrait assez quel personnage de juge il entendait jouer à présent. Un des trois soldats, voyant que ses camarades suffiraient à maintenir l'accusée, sortit de la salle en le ant les épaules, et alla raconter, aux hommes qui déchargeaient la paille, que la Hébernelle était prisonnière.

Celle-ci, très pâle, ses cheveux gris défaits lui couvrant le visage jusqu'à la bouche, n'essayait plus de s'échapper. Mais ces lèvres d'habitude silencieuses, ces lèvres minces, tirées et durcies par la colère s'ouvraient encore, multipliant les mots, criant la haine amassée au fond du cœur, défendant la ferme en péril. Le taciturne et violent Hébernelle, cuirassier à pied, qui se battait en Argonne, eût été content : il eût reconnu la race.

— Coquins! Vous arrêtez une femme parce qu'elle a eté volée? Les premiers voleurs, ç'a été vous! Et vous ne voulez pas que je vous soupçonne d'avoir pris deux bouteilles de plus? On m'a pris d'abord plus de cent bouteilles de mon vin, et vos soldats et vous, le Frussien, vous vous êtes soûlés avec : c'est pourquoi je vous dis que vous recommencez. Il a un goût de revenez-y à ce que je vois! Pourquoi me tenir prisonnière? C'est le voleur qui devrait être à ma place, moi à la vôtre...

- Taisez-vous, l'espionne! Nous tenons une de fos pouteilles...
 - Oui, celle qui est sur la table.
- Une autre vide qui falsait cette nuit sur le vleuve...
 - Je ne comprends pas.
- Sur la risière, si vous foulez; un pouteille marie-jeanne asec ce petit billet dedans...

L'adjudant déboutonna trois boutons de sa tunique, prit une feuille de papier qu'il déplia, et, la tendant, à bout de bras, vers madame Hébernelle :

— Fous reconnaissez l'écriture, je bense l C'est la fôtre, mâme Hébernelle, la fôtre! Et fous nous afez trahis!

Penchée en avant, la fermière lut les six lignes, lentement, comme elle aurait lu un reçu de son propriétaire, et elle devint si pâle que le feldwebel dit aux hommes :

- Elle afoue! Elle afoue!

Mais la grande Lorraine se mit debout, aussitôt, et, la main levée, comme pour jurer :

- Je sais si mal écrire que je n'écris presque jamais moi-même. Ça n'est pas de moi, ce papier-là!
- Monsieur le feldwebel, ajouta le soldat de droite, je me rappelle que j'ai vu cette femme dicter une lettre, ici même, voilà quinze jours...

Le sous-officier fronça les sourcils, sit le signe d'épauler un fusil, serra la pièce à conviction dans sa tunique, et, se levant :

— Gardez-la à vue, dans l'écurie!

Il but encore un verre, sortit, et on entendit, dans la cour, sa voix rude et rouillée qui donnait des ordres.

Vers cinq heures, le harnais de labour commença la retraite vers la ferme. Le vaste plateau était désert tout autour. Louise marchait près du cheval; le valet de ferme derrière la charrue, dont le soc avait été relevé, et qui glissait sur son aile d'acier poli, écrasant l'herbe du sentier, et laissant après elle

un sillage, comme un vaisseau, à l'infini. Ils étaient l'unique mouvement. Aucun bruit; aucune parole; le vent d'est sur toute la terre nue traînait son filet; il n'y avait plus de soleil, mais la lumière tombait encore de làhaut, et blondissait cette forte fille qui s'en allait, lasse d'une grande fatigue, dans sa robe de pauvresse, les pieds dans des sabots, le front dressé vers le couchant.

Louise tenait le fouet dans sa main gauche, incliné, et la mèche touchait le sol.

Quand le vieux cheval fut arrivé au bas de la pente qui relie la ferme au plateau, et au moment même où il tournait, espérant le repos et l'avoine, il fut saisi par la bride et arrêté net. Un Allemand s'était jeté sur lui comme sur un criminel, et le tenait serré. Un autre soldat s'emparait du bras de Louise; un autre s'assurait du valet de ferme. Les deux nouveaux prisonniers pénétrèrent ainsi dans la cour, attendus, désignés, injuriés par les hommes que la fin du jour faisait sortir des écuries, des hangars, des greniers. Cependant l'Alsacienne fut seule amenée devant le feld-webel, et l'on mit le valet de ferme aux arrêts

simplement, comme on avait sait pour la Hébernelle.

L'audience fut courte. Elle eut lieu, comme l'autre, dans la grande salle. Louise avait eu le temps de se préparer à l'interrogatoire. Elle avait pris son parti. A la première question du policier allemand, qui demandait : « Connaissez-vous l'écriture? » elle répondit :

- C'est moi qui ai écrit; n'accusez personne autre; c'est moi qui ai été chercher la bouteille dans le caveau, et l'ai jetée, au bout de la grand'prée, dans la rivière. J'ai voulu aider les Français, parce que je suis Alsacienne, c'est-à-dire Française.
 - Votre affaire est bonne! dit l'Allemand.
- Je ra en doutais bien, répondit la jeune fille.

Ce fut le dernier mot qu'on put obtenir d'elle. Le soir même, elle fut emmenée en automobile à la ville prochaine, et interrogée par un officier. Elle comprit qu'elle pouvait être fueillée comme espionne. L'état-major allemand, pour des raisons inconnues, consulta les grands chefs. Après trois jours passés en prison, Louise fut acheminée vers Colmar,

comparut deux semaines plus tard devant le conseil extraordinaire de guerre, refusa de se faire défendre, disant : « Avec eux, cela ne sert à rien », et fut condamnée à cinq années de travaux forcés, « en considération de sa jeunesse ».

J'ai revu Louise Schuler, et, depuis lors, chaque fois que je songe à l'Alsace, le souvenir de cette minute m'émeut.

Je me trouvais à l'hôtellerie du mont Sainte-Odile, en juillet 1919, lorsque mon ami Jérôme D..., qui habite la montagne, me dit:

- Vous devriez descendre, cet après-midi, dans la vallée de Niedermunster.
 - J'avais d'autres projets.
- Changez-les : une fille de chez nous va passer dans la joie, et la joie est bonne à voir : Louise Schuler, celle d'en bas, que les Schwobs avaient condamnée...
 - Je n'avais plus de nouvelles : je croyais...
- Il y a huit mois, deux.jours avant l'armistice, la porte de sa cellule, dans la forteresse badoise où on l'avait enfermée, s'ou-

vrit, et, sans explications, comme d'autres prisonnières, Louise se trouva libre. Elle revint à Saint-Léonard, où sa mère, en l'apercevant tout à coup, tomba comme morte. Déjà elle savait, par des amies rencontrées dans la plaine, que son fiancé vivait, que la guerre avait été dure, pour lui aussi, qu'il avait été deux fois blessé, mais qu'il vivait, et qu'au printemps, au plus tard au mois de juin, il quitterait sa garnison de Bar-le-Duc, et serait rendu à l'Alsace. Bref, mon cher, ce matin même, à l'heure où je vous parle, ils se marient dans l'église de Bœrsch. Ce sont de très pauvres gens : ils n'auront ni cortège, ni repas à l'auberge. Cependant, ils feront un voyage de noces. A deux heures, ils sont attendus, dans la forêt, en face de la ferme de Nierdermunster, par l'équipe de bûcherons dont faisait partie Frédéric Closener, où il reprendra sa place, dès demain. Personne n'est prévenu; je vous préviens : allez voir les mariés!

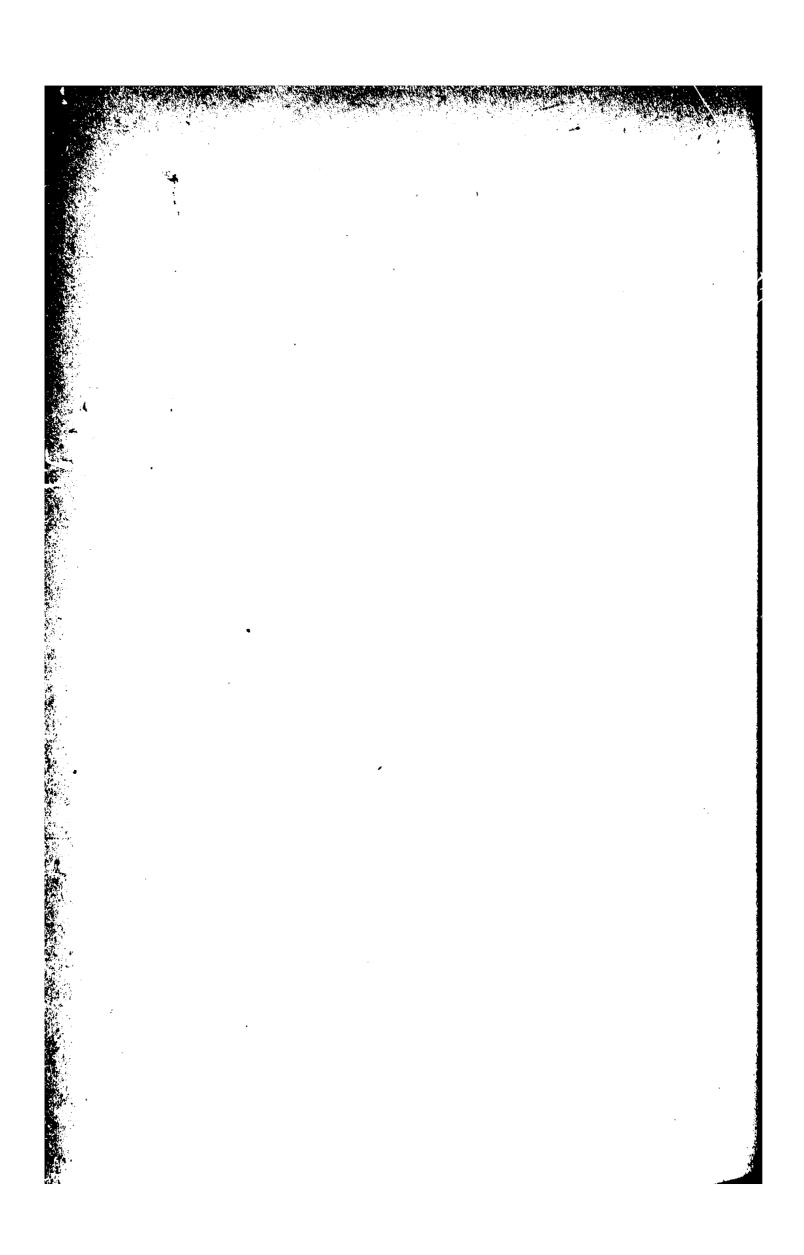
Je descendis, peu après une heure, par les sentiers où la terre est toujours humide et l'ombre épaisse. Devant moi, en bas, j'aper-

cevais, entre les fûts des arbres, le gouffre de lumière de la vallée. Je contournai la grande prairie, je dépassai la ferme, son verger en désordre, ses ruines envahies par les ronces, et, en face, à droite de cette clairière profonde et verte, j'allai m'asseoir sur une roche au bord du chemin forestier. La splendeur de l'été n'avait ni nuage ni vent qui la troublat. Elle pénétrait jusqu'aux mousses des pentes, aux fougères, aux touffes de myrtilles et de framboisiers, qui attendent si longtemps leur faible part de soleil, et d'où montait une petite vapeur bleue. Sur le flanc de la montagne, qui se levait, plus raide encore, à droite du chemin, cinq hommes travaillaient dans une coupe. Ils pouvaient être à cinquante mètres de moi. Quelques troncs écorcés de sapins et de hêtres luisaient au-dessous d'eux. Parfois l'un des hommes se redressait, et regardait le chemin qui descend vers Bærsch.

A deux heures, les haches s'arrêtèrent subitement. Il se fit un grand silence. Les cinq bûcherons, en manches de chemise, se placèrent en ligne, debout sur le plus long des arbres abattus, et je vis que le plus vieux de l'équipe, qui se tenait au milieu, avait, dans sa main droite, un bouquet de fleurs sauvages. Les mariés montaient. Ils étaient seuls, dans leurs costumes de travail. Ils se donnaient le bras. Ils regardaient là-haut, et leurs lèvres entr'ouvertes devaient dire : « Bonjour, les compagnons ! Bonjour, la forêt et le chantier retrouvés ! Merci, les anciens, la jeunesse vous rejoint ! » Mais je n'entendais point les paroles à cause des acclamations parties de plus près, et qui les couvraient : « Vive Frédéric Closener ! Vive Louise ! »

Lorsqu'elle passa près de moi, Louise tourna les yeux de mon côté, et me reconnut. Elle allait vite, entraînée par son mari. Ils commencèrent d'escalader la pente; les cinq compagnons descendirent vers eux. Mais j'avais vu une âme en fête, une âme sans rancune, sans envie, sans inquiétude, toute au présent, toute glorieuse, en vérité, d'être si riche d'amour et de jeunesse. Elle donnait sa joie aux arbres, au ciel, au chemin, à moi qui me trouvais là, aux compagnons qui l'entouraient. Bien souvent, hélas! je souffre de

lire tant de désiance, ou de jalousie, ou de haine, dans le regard d'un passant qui ne me connaît pas. L'injuste reproche court les rues et les places. Alors je pense à l'après-midi de juillet où Louise Schuler, la dame de toute-joie, monta de la plaine vers Niedermunster. Il y a des yeux jeunes, des yeux amis, des yeux tout simples, qui guérissent le mal que d'autres ont fait.



LA GARDE COMMUNALE

Dès le premier jour de la mobilisation, le conseil municipal s'était réuni. Je revois, avec autant de netteté que s'ils étaient là, devant mes yeux, ces dix braves gens, tous mes voisins et mes amis, assis autour de la table, à la place habituelle, mais graves de visage, presque sans parole, touchés au cœur par la grande nouvelle. Il y avait quelques mesures à prendre, que proposait le préfet. Elles furent votées sans discussion, sans observation aucune. Puis, l'un des conseillers ayant fait allusion au départ du garde champêtre, un homme jeune, qui devait

« rejoindre » le surlendemain, un autre dit :

- Que vont devenir les femmes, toutes seules avec leurs enfants, dans la campagne? Les maraudeurs ne manqueront pas. La ville n'est pas loin, d'où ils viennent.
- Comment les puissances, dit un autre, ont-elles l'idée de commencer la guerre quand tout est encore sur les champs?

Mot naïf, venu du plus profond d'un cœur paysan.

Toute la richesse était sur les champs en vérité: les froments, en partie non fauchés, en partie abattus, enja elés et formant des châteaux; de même les orges, les avoines; la fleur mauve ou blanche des pommes de terre annonçait l'heure prochaine de la maturité; on voyait des fruits par-dessus la haie des vergers; à la lisière des bois, sur les talus des chemins, les châtaigniers portaient déjà, au bout des branches, de petites bogues hérissées de piquants verts, et, dans les clos exposés au midi, les vignerons comptaient, sur les pampres, les premières gouttes de sang.

Il fut convenu qu'une garde communale

serait établie, qu'elle se composerait, bien entendu, de volontaires, et que, cinq par cinq, tantôt dans une région et tantôt dans une autre, chacun n'ayant, d'ailleurs, qu'un jour de service par semaine, nous veillerions sur les récoltes et sur les fermes. Comme arme nous aurions chacun un gourdin. Si quelqu'un du groupe possédait un revolver, il serait prié de le mettre dans sa poche. Quant à l'itinéraire de nos rondes de nuit, il demeurerait secret, même pour nous, jusqu'au dernier moment, et ce n'est qu'à la mairie, entre neuf et dix heures du soir, que nous trouverions un pli, ordonnant à l'escouade de faire sa randonnée par la Mauricerie et les anciennes carrières abandonnées, ou par les bois des Bouleaux, ou à travers les champs et les hameaux qui avoisinent le route de Paris, ou dans le quartier de la Venaiscrie et du moulin qui tourne encore.

Je me rappelle ces promenades avec le même plaisir et le frisson léger que me donne le souvenir de mes premières chasses : nous allions pour surprendre ; nous nous taisions le plus souvent ; nous n'étions que des om-

bres en marche dans la nuit; la peur était permise à celui qui prenait les devants et s'avançait en éclaireur, dans les taillis où il y a toujours une branche qui tombe, un gibier qui détale, un soufsie de vent qui se plaint comme un vivant. Une fois ou deux, nous faisions halte, et nous causions, tantôt de la guerre, tantôt de ce qui dormait autour de nous. En vérité, les escouades remplissaient consciencieusement leur mission : par les chemins, les sentiers, souvent par les chintres qui sont la bordure d'herbe laissée autour des champs, elles guettaient les hommes en maraude. Mais la campagne était déserte, et le silence infini. Jamais, depuis que je traverse cette contrée, à toute heure du jour ou de la nuit, je n'avais eu pareille impression de solitude. Les chiens mêmes, qui, d'une ferme à l'autre, s'appellent et se répondent jusqu'aux environs de minuit, n'aboyaient que très rarement. C'est seulement en approchant de la ville que nous entendions les trains rouler. Nous connaissions les voyageurs, et nous savions où ils allaient...

Vers la fin de l'année, exactement le 24 dé-

cembre, la consigne nous avait été donnée, à quatre camarades de ronde et à moi, de surveiller la région du Lois des Bouleaux. C'est la plus pauvre, du moins en arrière des grands taillis, reste d'antique forêt. La terre ressemble à du sable noir mêlé de mica; elle est basse, coupée de fossés marécageux, fertile seulement en herbes pâles, très longues, mortes avant de fleurir, et qui ont l'air, le soir, de flammes sur les talus. A la cornière d'une de ces pâtures enveloppées de blancheurs, nous nous étions assis, fatigués d'avoir marché cinq bons quarts d'heure. A notre gauche, il y avait un chemin forestier; le bois commençait à cent mètres de là. Derrière nous, la ferme de la Joncière, toute menue parmi des pruniers, des pommiers et dix ormes échevelés, ne devait pas encore sommeiller. Nous venions de passer à vingt mètres de l'unique fenêtre, encore éclairée, et je me souviens que l'un des gardes communaux, Cartier, avait dit : « Que peut-elle faire à cette heure-ci, la Guilmette? Elle est veuve, elle est seule, depuis que son aîné est parti pour se préparer à la guerre, à plus de

trente lieues d'ici : il ne lui reste que deux enfants, qui ne sont point d'âge à veiller. » Nous n'avions pas répondu. Un peu de pitié s'en va du cœur, comme d'une source sans fond; mais les paroles, à quoi bon? Déjà nous ne songions plus à cette pauvre femme, et je voyais bien, au contraire, que la sauvagerie du lieu, l'extraordinaire silence, la brume légère et presque tiède, — souvent, dans nos vallées de Loire, après deux ou trois jours de gelée, l'hiver se repose ainsi, — évoquaient d'autres pensées dans l'esprit de Bertière, de Cartier, de Lécureuil et d'Hébert, mes quatre compagnons.

Cartier, les paupières presque jointes sur ses yeux de guetteur, la tête tournée vers le chemin d'où venait l'odeur de fauve des végétations mortes, dit :

- Défunt mon père m'a raconté que le dernier loup du pays a justement passé par ici, voilà plus de quarante ans. Il le savait bien, car c'est lui qui l'a tué, d'une balle à cinquante mètres, au moment où la bête se jetait au bois.
 - Le dernier loup! repartit Bertière, un

homme encore jeune, fort et joyeux. Tu en verras d'autres! Les Boches les poussent devant eux. Moi qui ai fait mon service dans l'est, je me rappelle qu'une nuit que j'étais de garde, aux environs de Toul, je vis descendre, par la route de la forêt, deux petites lumières qui tremblotaient en avançant. Ronde d'officier, que je me dis. Comme je n'entendais cependant aucun bruit, — ni roue écrasant le sable, ni pas, ni sabot de cheval, — j'armai mon fusil. Les lumières, toujours branlant en mesure, passèrent à vingt mètres de moi. Le lendemain, le sergent se mit à rire, quand je lui contai l'aventure. « Pauvre bleu! il n'y a pas de doute, ton officier, c'était un loup! La nuit prochaine, prends bien garde de ne pas bouger, il s'approchera de ta guérite. » Et, en effet, la seconde fois, le loup passa si près de moi que son odeur emplit la guérite, et que les poils de mes tempes se mirent tout droit, au port d'armes...

L'ombre, l'heure, ces récits, avaient dû surexciter l'imagination de l'escouade au repos. J'entendis des murmures derrière moi;

deux hommes se levèrent prudemment, et, courbés, comme ceux qui ne veulent pas être aperçus, se dirigèrent vers le talus aux herbes blanches.

- Ils ont vu une tête qui se dressait, puis se baissait, là-bas, dans le champ voisin.
 - Ils ont cru, Lécureuil!
- Non pas, ceux-là ne se trompent guère. Deux minutes s'écoulèrent, et j'entendis le commandement : « Halte-là! Avance à l'ordre! » puis un brouhaha de paroles, de jurons, le froissement des herbes et des ronces sous les pieds de trois hommes qui luttaient. Nous étions debout. Soudain, l'apaisement se fit, et nos deux compagnons, sortant de la brume, revinrent vers nous. Ils riaient. Ils avaient entre eux, comme prisonnier, un grand jeune homme mince, coiffé du képi rouge, vêtu d'une capote bleue, dont il frottait, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, les basques tachées de boue.
- En voilà une prise! C'est le fils de la Guilmette, qui arrive du camp, en permission de vingt-quatre heures! Pourquoi ne le disait-il pas tout de suite? Tu sais, mon vieux,

tu aurais pu passer un mauvais quart d'heure! Nous sommes les gardes de la commune, à présent...

Sosthène Guilmet, sans plus se soucier de répondre aux anciens qui l'avaient arrêté, était déjà au milieu de nous, et il disait :

— Vous comprenez, messieurs : maman n'est pas avertie, je voulais la surprendre ; au lieu de prendre le chemin, je suis venu par la traverse... Si vous voulez vous rafraîchir?...

Dans les pays de la Loire, il est rare que pareille invitation soit refusée. A quelque heure du jour qu'elle soit faite, elle émeut son buveur. Il y eut des rires approbateurs. Nous oubliâmes le tracé municipal, et nous revînmes vers la ferme de la Joncière, tous ensemble. La fenêtre demeurait éclairée d'un feu misérable et qui ne dansait pas : la flamme sans doute d'une lampe lointaine. L'un des veilleurs, d'un coup de poing, frappa le bois de la porte.

- Eh! maîtresse Guilmet?

Un petit moment s'écoula : le temps d'avoir peur, de se recueillir, de se décider. Puis la voix d'une femme qui devait être là, tout près de nous, derrière le panneau de chêne, répondit :

- Qui c'est-il?
- C'est pas du mauvais monde, maîtresse Guilmet, tirez le crouillet!

Maîtresse Guilmet avait reconnu sans doute la voix du vieil Hébert. Elle tira le verrou : l'escouade entra dans la lumière et dans le chaud de la maison. Déjà Sosthène embrassait sa mère, une fois, deux fois, trois fois, — ce qui fait le compte, — puis il se retirait, pour regarder le visage vieilli, heureux, sur lequel deux larmes coulaient.

— Ah! mon petit, reprit-elle, je ne faisais que penser à toi, ce soir! Je ne pouvais me décider à dormir. Toute mon idée était devers mes enfants. Vois-tu bien ton sabot, dans la cheminée, avec celui des autres?

Le fils, la mère, les gardes de la commune, sept têtes à la fois se tournèrent vers le foyer, et se penchèrent un peu. Sous le manteau de la cheminée, entre les landiers, il y avait trois sabots placés par rang de taille, et dont les bouts, comme des proues de bateau, s'enfonçaient dans la cendre grise : un

gros, un moyen, un tout menu. Le cadeau de Noël se trouvait à la poupe. C'était, dépassant les bords, bien ronde, et luisante, et d'un éclatant vermillon strié de vert, une de ces pommes géantes que les gens de la campagne appellent des « pommes de livre ».

— Sosthène aurait eu la sienne dans son prochain colis, dit la Guilmette. Mais le voilà. Ça vaut mieux... Eh bien ! mon gars, je suppose que tu n'as pas encore oublié le chemin du cellier?

Dix minutes plus tard, les cinq compagnons de la ronde de nuit, ayant bu le verre de vin blanc, en deux lampées traditionnelles, à la santé des habitants de la Joncière, reprenaient la randonnée interrompue. La campagne était toujours silencieuse, l'ombre mouillée, l'herbe des chemins molle sous le pied.

Nous continuâmes, pendant quatre mois encore, à protéger les fermes de la commune. Mais jamais plus nous ne rencontrâmes de rôdeurs, et Sosthène Guilmet fut notre seule prise, la veille de Noël, à la lisière du bois des Bouleaux.

LE PREMIER AVION

C'était aux premiers temps de la guerre, avant que la bataille de la Marne eût arrêté l'invasion. Les armées allemandes pressaient les nôtres, et cette poussée, qui ne les rompait point, se faisait sentir bien au delà des lignes où elle se produisait, comme il arrive le long des fleuves côtiers, sur les grèves de sable et de vase craquelée, lorsque le flot, à l'embouchure, est tout à coup barré par la marée montante. La peur et la légende couraient en avant, et occupaient d'abord les villages.

Vous ne serez donc pas surpris si je vous

conte que le 5 septembre au soir un gros village, en pays plat, que j'appellerai Puyberne, avait encore tout son monde éveillé, à l'heure où, d'habitude, on ne voyait de lumière qu'aux fenêtres des trois auberges et à celles de la boulangerie. En disant « tout son monde », j'exagère un peu, car bon nombre d'hommes de Puyberne étaient partis pour « faire leur devoir » et défendre la France. Mais il en restait assez pour que la place du Marché, rectangle de poussière entre des maisons basses, fût aussi animée et bruyante qu'aux jours de foire. Il y avait les vieux, il y avait les tout jeunes, et encore les malingres. Tous, en vêtements de travail, groupés selon les âges, les parentés ou les camaraderies, ils causaient des deux grandes choses du moment : de l'avance des Allemands et du prix du blé, qui montait ou baissait plusieurs fois dans une heure. On s'était hâté de hattre les gerbes à peine liées, en effet, et, l'aprèsmidi même, les derniers chevaux du pays de Puyberne avaient porté, chez les minotiers de la ville, le grain nouveau, encore moite de sève et duveté près du germe. Que serait

demain? On parlait de fuir. Quelques-uns disaient : « Où aller? Je ne quitterai que si j'entends le canon. » Des vétérans les reprenaient, et ripostaient : « Moi, j'ai de l'espoir; je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de l'espoir. »

Du côté de l'est, dans le ciel clair, des nuées d'orage levaient vers le croissant de lune leurs tours amoncelées. Le vent venait de là. Il était chaud et chargé du parfum des paillers et des chaumes. Seules, les ménagères ne le respiraient pas; on les voyait, de temps à autre, apparaître sur le pas des portes et regarder, en haussant les épaules, les groupes des maris, des frères, des pères, entre lesquels les enfants se faufilaient et couraient, comme des râles dans une genêtière.

Plus d'une avait déjà rappelé sa progéniture, et les enfants commençaient à rentrer dans les chambres ou dans les fenils, lorsque, à dix heures et demie, le forgeron Pourpry, l'homme le plus fort de Puyberne, les bras croisés sur son tablier de cuir, tournant vers le levant ses yeux, où personne n'a jamais pu lire, ses pommettes saillantes, ses moustaches que jamais un sourire ne relève, mais qui pendent toujours, lamentables, dit à haute voix, pour ceux de son voisinage et pour les autres aussi :

- J'entends un avion!
- Ecoutez ! Qu'est-ce qu'il a dit ? Répète, Pourpry ?
 - Il vient sur nous! reprit le notable.
- Un Taube! cria un vendeur de journaux. C'en est un! Je le vois!
- Non, tu ne peux pas le voir encore : il est trop loin, mais il vient, j'en suis sûr!

En un instant, les groupes épars sur la place s'assemblèrent autour de celui que le forgeron dominait de toutes les épaules, et chacun des hommes de Puyberne, les oreilles tendues au vent d'est, essaya de découvrir l'aéroplane entre les nuées d'orage et la corne de la lune. Au-dessus de l'épicerie des sœurs Ravenel, au-dessus de la mairie, au-dessus de l'école, dans l'étendue où le soleil avait laissé de la lumière, personne ne vit voler l'avion. Mais le ronslement d'une machine arrivait par vagues inégales. Tous l'entendaient. Les sourds mêmes du village, la main en cornet,

s'épanouissaient et hochaient la tête, manifestant qu'ils avaient connaissance, eux aussi, du bruit guerrier. Des femmes accoururent. Avant d'avoir écouté, elles se lamentaient.

- Si c'est pas malheureux! Il vient droit vers nous! Dans un quart d'heure il sera ici!
- Il ne viendra pas! répondit une voix aussi haute que la leur. On va vous le descendre, le Taube! Rentrez chez vous, les femmes!

Et la foule, se détournant au bruit nouveau, aperçut l'apprenti de chez Pourpry, qui galopait vers la mairie. Quelques minutes plus tard, le jeune grand gars reparut. Il portait à bout de bras, il levait au-dessus de sa tête un fusil Lebel d'ancien modèle, conservé dans une armoire municipale, entre deux sacs d'archives. Ecartant les curieux, dédaigneux des bravos, il s'avançait vers l'homme aux moustaches gauloises.

- Tenez, patron, voilà!
- Tu m'as deviné, enfant! As-tu aussi les cinq cartouches communales?... Oui, au complet... Donne... C'est très bien!

En parlant, il saisissait l'arme, faisait manœuvrer le levier, soufflait dans le canon, faisait mine d'épauler. Plusieurs semmes crièrent, au loin :

- Pas de notre côté! Prenez garde!

Magnifique, enveloppé d'un quintuple rang de curieux qui s'efforçaient, la tête levée vers lui, de deviner ce qu'il allait faire, le forgeron, insensible aux rumeurs et aux cris, médita un moment, puis, au-dessus de la foule, étendit son bras armé. Sa voix remplit la place :

- Qui va tirer?
- Toi, Pourpry!
- Non, je ne tire bien que le poil, et çı vole... Désignez vous-mêmes le tireur, mes amis : c'est un honneur que vous lui ferez!

Puyberne devait avoir des héros pendant la guerre. Mais leur heure n'était pas venue. Autour du grand forgeron, ce ne furent que protestations, excuses et dérobades : « Puisqu'il y a du danger, il faudrait un homme d'expérience. — Mais non : ils ne voient plus! — Alors, un jeune? — Mais non, ils ont des en-

fants! J'en ai quatre. — Moi, trois. — Moi, un. — Moi, je n'en ai pas, mais je suis marié. Vous ne voudriez pas tout de même exposer un homme marié!...

Pourpry, qui savait manier la réunion publique, laissa s'ensier, puis diminuer le bruit des libres opinions; puis, sèchement, notifiant l'arrêt dès le début préparé:

— Puisqu'il faut un homme qui n'ait ni femme, ni enfant, je propose le curé de Puyberne...

- Bravo!

Les vieux, les jeunes, les malingres, tous délivrés d'un doute, se portèrent ensemble vers la petite maison bâtie au fond d'une cour, à droite de l'église. Ils écoutèrent le bruit aigrelet de la sonnette, celui de la fenêtre qui s'ouvrait au premier, et le dialogue échangé à travers les barreaux du portail à claire-voie : « C'est que je suis au lit... Que voulez-vous?... Est-ce pour les sacrements? — Non, monsieur le curé, c'est pour un Taube, dépêchez-vous... — Je ne comprends pas très bien, monsieur Pourpry... — Il va passer, je vous dis : toute la paroisse de-

mande que ce soit vous, monsieur le curé...

— Vous êtes bien honnête... Je vais, je vais, messieurs... »

Une minute après, le vieux prêtre, boutonnant sa soutane, ouvrait la porte. On le mit au courant. Il s'excusa, sur ses mains qui tremblaient, sur l'irrégularité qu'il commettrait, en risquant de verser le sang, sur son peu d'habitude des armes. « Mais vous avez chassé quelquefois, avouez-le? — J'ai tué une pie chez mon père, quand j'avais dix ans. - Vous voyez bien !... messieurs, dit Pourpry en se retournant, il a l'habitude, il accepte... » Des acclamations retentirent. Le forgeron chargea l'arme avec soin, et, avant de quitter le presbytère, penchant son grand corps à droite, à gauche, désigna, dans la nuit, dix hommes qui accompagneraient le tireur.

— Pas un de plus! dit-il. Et maintenant, écoutons, pour connaître où rôde l'avion!

Les avis furent partagés. Mais la plupart des témoins déclarèrent que le Taube s'était déplacé vers le nord.

On partit de ce côté-là, entre les maisons,

et bientôt la troupe se trouva dans la campagne, sur le plateau où les chaumes et déjà les premiers guérets se partageaient l'étendue. La pointe d'un bois, comme un cap, s'avançait jusqu'au tiers de cette région. L'abbé marchait en tête, tenant le lebel par le milieu.

— Suivons le bois, disait Pourpry; de l'extrémité, nous verrons deux vallées, avec leur ciel au-dessus. Et c'est bien le diable si le Taube ne passe point par l'une ou l'autre.

Il reprenait un peu plus loin:

- Si vous m'en croyez, monsieur le curé, tirez le Taube comme une perdrix en battue : vingt bons centimètres en avant du bec.
 - Oui, mon ami; oui, mon ami...

Cependant, le plein air avait calmé les esprits. Partis onze du village, les voyageurs n'étaient plus que neuf en arrivant à la corne du bois. Là, tous assis en rond, ils écoutèrent, pour la première fois avec attention, le ron-flement du Taube, et ne se communiquèrent point leurs impressions. Mais l'ombre des vieux pins vit le sourire bref et madré de quelques-uns de ces hommes de Puyberne.

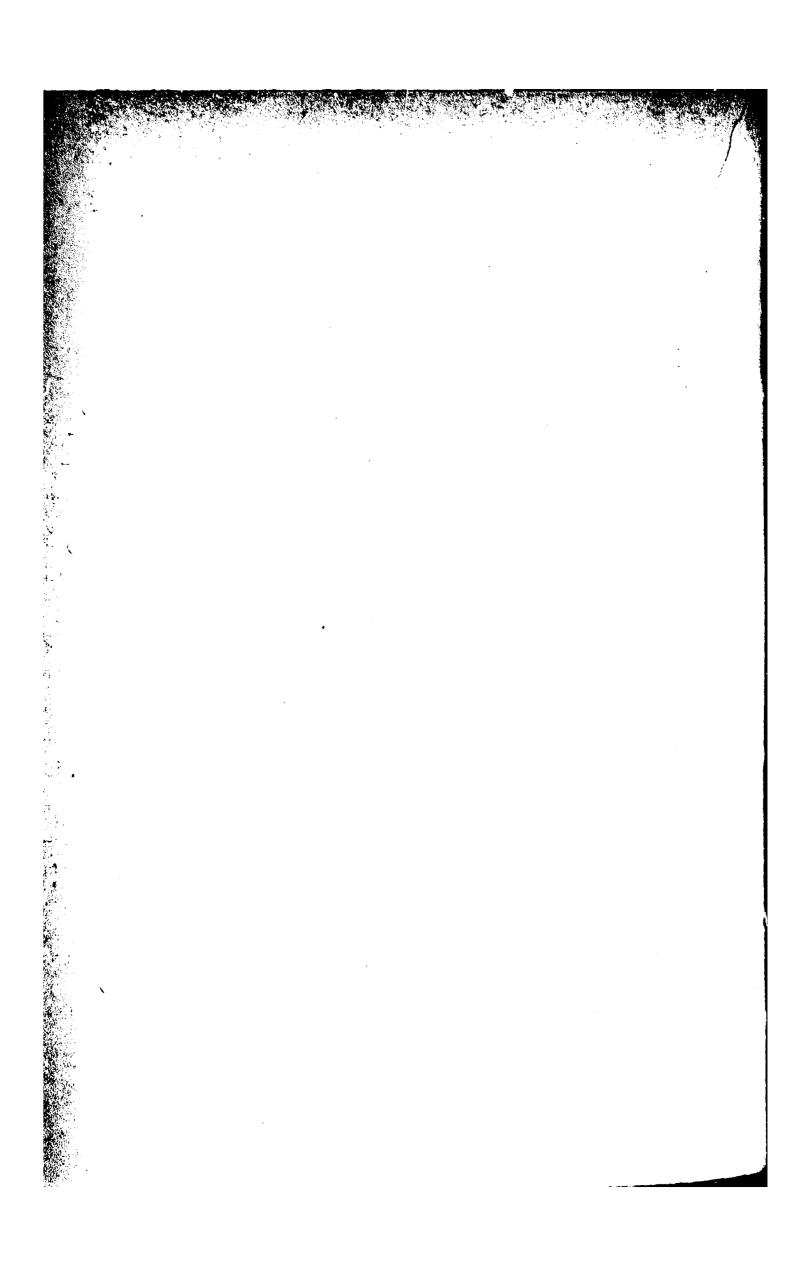
La conversation dura ensuite quelques minutes, car il n'est point poli de montrer trop de hâte à quitter ses compagnons. Puis l'un se leva, et dit :

- Vous serez peut-être assez de huit? Un autre, un moment après :
- Vous serez peut-être assez de sept? Un troisième s'excusa, disant:
- J'enverrai quelqu'un à ma place, demain matin, si vous y êtes encore.

Il n'était pas minuit, que Pour pry se trouva seul, assis près de son curé, qui avait posé le fusil sur la mousse, et raisonnait de mille sujets, d'où la préoccupation des Taubes était absente. Ils n'avaient jamais eu un si long entretien. Ce fut Pourpry qui le rompit :

— Monsieur le curé, on entend toujours le moteur, mais il ne se rapproche pas, il vaut mieux s'en aller. Ça sera pour une autre fois.

L'abbé ne demandait que ce mot-là. Ils revinrent dans Puyberne endormi. Le grondement continuait. C'était le roulement des trains qui se succédaient, de cinq en cinq minutes, sur les lignes de chemin de fer éloignées de bien des lieues. Depuis longtemps le curé l'avait deviné; Pourpry s'en doutait aussi; les neuf autres n'étaient pas d'un avis différent : mais pas un seul ne l'avait dit.



LE CADEAU DU BLESSÉ

Toussaint Barbarin, ayant été blessé au pied, l'avant-veille de l'armistice, non loin de Saint-Mihiel, fut relevé, sur le champ de bataille, par les infirmiers américains, qui l'interrogèrent en l'emportant. Il leur répondit d'abord d'un ton honnête, comme à des camarades, puis, voyant qu'ils n'entendaient rien, à très haute voix, en articulant bien chaque syllabe et la séparant des voisines. La seconde métho en réussissant pas mieux que la première, il se laissa faire silencieusement, fut emmené, dans une automobile grise, marquée des lettres U. S. A.

jusqu'à un train sanitaire qui venait, lui aussi, tout entier d'Amérique : locomotive et wagons en acier flambant neufs, briquettes du tender, nourriture, pharmacie, infirmiers, infirmières et médecins. Le transport des blessés n'est jamais très rapide, même quand on les confie à des machines du Nouveau-Monde. Il fallut un jour et demi pour atteindre les faubourgs de la ville où se trouvait l'hôpital. Barbarin et les quelques Français comme lui éparpillés parmi les nombreux blessés de l'Ohio, de l'Indiana, du Kentucky ou de l'Illinois, arrivèrent, la nuit, jusque dans la cour d'un vaste collège, corps de logis à deux étages que les Américains avaient transformé en ambulance, et tout enveloppé de constructions légères, en bois, qui occupaient sans doute la place des anciennes cours de récréation et de l'ancien potager. Ils ne firent qu'apercevoir, à la lueur de la lune, ce château et ce camp de la charité. Les mieux portants n'en pouvaient plus. Au petit jour, Toussaint Barbarin s'éveilla dans un lit très blanc, au milieu d'un long dortoir aux murs nouvellement peints en blanc. Sa

blessure était grave. Il subit plusieurs opérations, faillit mourir, faillit être amputé, ne fut assuré de conserver son pied gauche qu'à la fin du printemps de 1919, et ne se sentit revivre, tout de bon, que l'été venu. On était en juin. Il y avait longtemps qu'il faisait des conversations avec les voisins, de moins en moins nombreux, qui couchaient dans la salle. C'est étonnant tout ce que peuvent se dire, l'un à l'autre, un Américain qui ne sait pas le français, un Français qui ne sait pas l'anglais, dès qu'ils possèdent en commun une trentaine de mots et qu'ils ont recouvré la liberté pleine de l'esprit, du geste et de la physionomie. Quand on ne se comprenait plus, on riait, on hochait la tête, d'un air de dire: « A bientôt, cette phrase-là, nous la comprendrons demain », comme ceux qui, pour la première fois, lisent un texte difficile, et se proposent d'y revenir.

Bien soigné, bien baigné, bien nourri, vite habitué au pudding que l'on montait dans le dortoir, sur de grands plateaux, à l'heure du thé, Toussaint se remettait à vue d'œil. Il entendait parler du congé définitif. Il com-

mença de faire des sorties, dans la partie extrême des jardins, que les ingénieurs d'Amérique avaient consenti à laisser vide de baraquements. Le lieu était encore plaisant, d'une grâce diminuée. C'étaient des allées plantées de platanes, d'autres plantées de charmes, qui se croisaient, et racontaient qu'il y avait eu là, naguère, des professeurs ecclésiastiques, des surveillants, les anciens maîtres du domaine, heureux d'échapper au bruit des récréations, au sommeil des études, à la fatigue des explications savantes données à de petits ânes, et de pouvoir, une heure ou deux, dans le « bosquet », corriger les copies, lire le bréviaire et marcher à grands pas.

Comme Toussaint Barbarin n'avait encore que peu de forces, et qu'il faut du temps pour réapprendre l'équilibre, la première fois qu'il sortit, et la seconde, et la troisième encore, il eut près de lui une infirmière, celle qu'il connaissait le mieux, miss Florence Dolly. Peut-être l'avez-vous rencontrée? Elle n'était plus toute jeune, si ce n'est de regard, et de sourire. Quelle province des Etats-Unis,

quelle famille avait-elle quittées, elle ne le disait point, ces choses étant de celles qu'elle s'était promis d'oublier jusqu'à la fin de la guerre. Elle était bonne, active, discrète, instruite, disait-on, et réputée, dans son pays même, pour les grands voyages qu'elle avait faits avec son père, un savant d'université. A l'hôpital, dans le service, elle avait un air sérieux et volontaire qui imposait aux soldats; il fallait obéir, quand elle commandait de piendre un remède, de ne pas bouger, de parler moins haut : mais tout de suite, si elle voyait qu'on ne résistait point, un sourire rapide, des yeux et des lèvres en même temps, - de ses longues lèvres effilées - laissait deviner un cœur ami. Elle montrait, pour les Français, une prédilection; elle savait leur langue; ils étaient l'objet de son étude; elle aimait ce qu'elle connaissait de notre patrie, même un peu plus : ce qu'elle en devinait.

La conversation ne chôma donc pas, lorsque miss Florence, dans le bosquet, se promena avec Toussaint Barbarin. Des groupes de convalescents faisaient de même, en avant, en arrière. Le soleil était chaud.

Des mésanges, au travail depuis l'aube, inspectaient l'envers des feuilles, les gerçures de l'écorce et l'enveloppe éclatée des bourgeons, pour dévorer les larves. L'infirmière, à qui peu de choses échappaient du monde des oiseaux, des arbres, des fleurs, demanda;

- Vous appelez cela?
- Mésange charbonnière. Ça fait des rétablissements extraordinaires, mais ça ne chante pas; ça n'est pas comme le rossignol!

A ce mot, Barbarin vit se lever un visage interrogateur, et un regard qui eût découvert, à un moins simple que lui, un être de passion scientifique et poétique, une créature extrêmement intelligente, qui traversait avec curiosité le monde nouveau de la France.

- Est-ce que je ne l'entendrai pas? ditelle.
- Non, mademoiselle. D'abord, vous l'avez fait fuir, avec vos baraques. Et puis, nous sommes en juin : il a fini de chanter.

Elle frappa du pied la terre, et s'arrêta.

— Ah! j'aurais tant aimé! Il paraît que c'est comme une âme?

- Mais, vous en avez, chez vous, des rossignols?
 - Non !
 - Vrai, ça n'est pas possible?
 - Puisque je vous le dis!

Comme elle avait l'affirmation vive, et qu'elle fronçait le sourcil, il la crut, sur parole et sur geste, et reprit, continuant sa route :

— Le rossignol chante en avril, pendant que la femelle couve, pour la désennuyer.

Miss Florence fit un petit geste admiratif.

- Légende de France! dit-elle.
- Elle espérait qu'il y aurait une suite; mais, comme il n'en venait pas, elle demanda:
 - Comment est-il fait?

Alors, ramené à ses souvenirs d'enfant piégeur et vagabond, Toussaint raconta, par courtes phrases, avec complaisance et sans ordre, ce qu'il savait de l'oiseau. On eût dit, à l'air recueilli de miss Florence, baissant la tête et marchant à pas comptés près de son blessé, qu'elle écoutait une déclaration.

— Pas haut, pas gros, pas bien plumagé, mais sin de corps, répondit-il. Comme beaucoup de ceux qui voyagent, comme vos soldats, il a le manteau roux; il a la poitrine grise, les pieds, les ongles couleur de chair. Ses yeux sont grands : il le faut bien, pour voir la nuit! Quand je gardais les vaches, j'en ai pris, allez! des rossignols, pour les manger!

- Vous avez fait cela?
- J'y ai renoncé parce que ma mère ne voulait pas dépenser son beurre pour faire cuire de petits os. Elle avait raison : ça n'est bon qu'à entendre. Pas coquet non plus pour son nid, pas prudent : il bâtit dans les basses branches de l'épine blanche, à portée des belettes et des putois...
 - Putois, qu'est-ce que c'est?
- Une sale bête. D'ailleurs, que lui servirait de cacher ses œus? Il chante tout autour, quinze jours et quinze nuit durant. Il est jaloux de son chant, comme le violoneux de Miramont, qui se pendit pour avoir trouvé son maître, un Parisien qui jouait mieux que lui. J'ai entendu dire que si une fille ayant une belle voix douce, yous peut-être...

--- Non, non, je n'ai pas de voix, Barbarin... - ... chantait un quart d'heure auprès du nid, le rossignol, de jalousie, tombait mort. Personne n'entend la chute : c'est de la plume sur des feuilles. Mais, le soir, vous pouvez veiller: l'oiseau n'est plus là. Je vous dis ce qu'on raconte, je ne l'ai pas vu. Pour badaud, il l'est bien aussi : il vient au sifflet, il vient au miaulement d'un chat, au son d'une herbe pliée qu'on se met entre les lèvres, et, pour le prendre, presque tous les pièges sont bons, le trébuchet surtout. Le difficile n'est pas de le prendre : c'est de le faire vivre en cage. De ce côté-là, je lui ressemble, sauf votre respect, et j'aurai de la peine de vous quitter, mais plus de plaisir encore, puisque je retournerai chez nous.

Miss Florence regarda un moment le blessé, comme si elle voulait faire une question, mais elle se tut. Trois pas encore, et ils parlèrent d'autre chose.

La semaine d'après, Toussaint reçut son congé définitif. Il s'en fut dans sa métairie, au large de toute ville; mais, à peine avait-il passé un quart d'heure dans la maison, —

« bonjour papa, bonjour maman, vous allez toujours bien? moi de même, je vous remercie, » — qu'il s'éloigna, montant le sentier, fin et tordu comme du fil en écheveau, qui menait, à travers la lande, jusqu'au moulin de maître Hennebique.

- Bonjour, meunier, tu as l'air réjoui?
- C'est de te voir. Que te faut-il?
- Pas grand'chose · des vers de farine.
- Ah! mon brave gars, tu en voudrais un quarteron que je pourrais te le donner!

Quand il sut redescendu dans la plaine, Toussaint choisit un endroit, pas trop distant de la maison, pas trop proche non plus, où trois ormes plantés en triangle, à la lisière des prés, ensonçaient dans la terre grasse leurs racines, aussi prosond que le puits. Ils étaient droits de tige, ronds de feuillage, et d'une épaisseur découpée, qui laissait passer le jour.

— Ou je ne m'y connais pas, dit-il, ou c'est un perchoir à rossignol. Qui chante ici est entendu de partout!

Ayant dit, il bêcha, entre les arbres, un demi-mètre carré du sol, qu'il émietta, et

ratissa. Bien au milieu, avant que la nuit ne fût faite, il disposa une branche courte et pelée, au sommet de laquelle il avait attaché deux vers de farine.

Au petit matin, il constata que l'appât avait été mangé. Le rossignol, étant venu, devait revenir. Il fut pris la nuit suivante, au trébuchet, et, avant la fin de la semaine, trois autres de son espèce le rejoignirent, dans la cage qu'on avait placée dans le cellier, bien abritée, et dont les barreaux, à l'intérieur, étaient doublés d'une toile verte. Presque aussitôt, malgré la plainte des parents, qui n'y comprenaient rien, Barbarin quitta la métairie, et voyagea jusqu'à la ville lointaine où il avait été soigné.

Lorsqu'il se présenta à l'hôpital, sa cage à la main, miss Florence lui demanda :

- C'est gentil d'être venu me voir ; qu'estce que vous apportez là ? des provisions pour les camarades ?
- Non, mademoiselle, un cadeau pour vous.
- Quoi que ce soit, je ne dois pas le prendre.

- Je veux dire : un cadeau pour l'Amérique.
 - Alors, j'accepte.

Elle entr'ouvrit la toile.

- Ah! je devine : quatre rossignols, quatre âmes chantantes! Barbarin, vous êtes bien Français! Barbarin, gamais je n'oublierai!...
- Ma foi, dit le gars, mâles ou femelles, je n'en sais rien; c'est une chance à courir. Mais ma mère, encore hier, m'a répété qu'ils menaient si grand bruit, que pendant trois nuits de printemps elle n'avait pu dormir.

Il fallut bien une demi-heure pour expliquer toutes les précautions à prendre pendant le voyage, la nourriture à donner, la manière d'ouvrir la cage, par un jour plutôt doux et voilé; pour s'entendre également au sujet du climat qui convient le mieux aux rossignols. Car les Etats-Unis sont un vaste empire.

J'ignore quel Etat a reçu les quatre chanteurs capturés au trébuchet. Je sais seulement qu'ils ont été embarqués; que le capitaine a eu, entre les mains, trois pages de recommandations, d'une écriture haute et ferme; qu'un colonel, un millionnaire directeur d'usine et un naturaliste ont été avisés de l'envoi; que miss Florence Dolly avait donné ordre qu'on lui cablât des nouvelles, dès l'arrivée au port, et qu'elle a dû partir ellemême, avant d'en avoir reçu.

Toussaint Barbarin, qui a repris son métier, attend peut-être encore la lettre promise, timbrée de Philadelphie, de New-York ou de San-Antonio du Texas. Il est patient. Il a bon espoir. Cependant, il dit quelquefois :

— J'aime les Américains, et je leur ai fait un cadeau que personne n'avait pensé à leur faire. Si le bateau n'était pas arrivé; ou si c'étaient quatre femelles; ou même si c'étaient quatre mâles que j'ai mis en cage : ça ne serait pas de chance pour l'Amérique! Ce fut un très bel été chez nous, cet été de 1919, où, pour la première fois depuis quatre ans, le blé qu'on moissonnait n'avait pas été semé par des femmes, mais par les hommes revenus de la guerre. Les fermes n'avaient pas leur compte de travailleurs, bien sûr, et je pense que ceux qui savaient chanter étaient tous morts en défendant la France, car je n'entendais plus, le soir, à l'heure où les bêtes reviennent à l'étable, la voix de ce jeune homme vêtu d'une mauvaise blouse bleue, qui s'en revenait derrière le troupeau, le visage toujours levé, la bouche ouverte,

chantant pour les étoiles des airs d'opéra, à moins que ce ne fût pour l'amour d'une fille pauvre comme lui, ménagère affairée et quand même écouteuse, qui devait tailler le pain de la soupe, à cette heure-là, dans la maison lointaine. Ni lui ni d'autres ne mêlaient une chanson humaine aux dernières notes du merle qui cherche un buisson bas, s'y fausile, et, posé là pour la nuit, avertit ses confrères, le dernier rouge-gorge modulant son refrain au bout d'une branche pelée, les pinsons encore piaillant, les mésanges, travailleuses attardées dans l'ombre commençante, qu'il est temps de clore les yeux, de mettre la tête sous l'aile, et de serrer le perchoir, de toute la force des petits tendons durs cachés sous l'écaille des pattes. Non, je sentais bien qu'un peu de la joie ancienne s'était retiré de la campagne. Mais la pluie était rare; le soleil, tout le jour, voyageait dans un ciel limpide, et la sève, à bout de forces, épanouissait encore tant de sleurs et tant de feuilles vertes, qu'on s'apercevait à peine que l'année fût déjà au déclin.

Or, un jour de ce bel été, nos voisines, — voisines séparées de nous par dix bons kilomètres, — madame de Moure et sa fille, vinrent nous rendre visite. Elles arrivèrent comme de coutume, dans le petit tonneau doublé d'étoffe grise, et traîné à vive allure par le poney fauve, à l'œil ardent, que conduisait Suzanne. Je me rappelle encore la courbe savante que fit décrire au cheval, pour ranger la voiture devant le perron de notre logis, cette Suzanne, à la main aussi ferme que celle d'un homme et bien plus souple, et je me rappelle, aussitôt qu'elle eut arrêté l'équipage et sauté à terre, l'éclat de rire dont elle nous salua.

- Bonjour! Tout va bien au Clair-Logis?
- Passablement. Et à la Ville-aux-Genêts?
 - Merveilleusement.

Derrière elle, sa mère venait, grande aussi, et belle femme comme l'été finissant. Madame de Moure nous tendait la main, et elle avait trop l'usage du monde pour ne pas sourire un peu, par courtoisie, mais il y avait bien plus de vingt-cinq ans entre ce

pauvre sourire et le rire éclatant de Suzanne. Tant que dura la visite, j'observai que la distance se maintenait entre l'humeur de la mère et celle de la jeune fille. Je parlai de la Villeaux-Genêts qu'elles aimaient toutes deux, et je vis pâlir Suzanne, et je vis sa mère la regarder, d'un air de reproche et de tendresse, comme si elle disait : « Ingrate, pourquoi veux-tu la quitter et me quitter? Ton visage vient de changer d'expression, mais ton cœur que je connais bien, obstiné, fidèle, pareil au mien, souffrira ce qu'il faut, et ne se dédira point! »

Presque aussitôt elle se leva pour prendre congé. Devant le perron, le poney grattait le sable, comme un coq. A peine les deux femmes furent-elles montées dans la voiture, il partit au trot allongé, et sous les grands ormes, le long de l'avenue, l'image vibra quelques secondes, de roues tournantes, de voiles de gaze flottant au vent de la course, et des tlancs roux du cheval où dansait la lumière.

Nous étions demeurés debout, près du massif de rhododendrons. C'est l'habitude, par LES TROIS SOURIRES D'AMÉRIQUE 145 toute la terre, de juger les hôtes qui partent.

- Quelle fille décidée, cette Suzanne!
- Et rose, et gaie aussi! Elle ferait le tour du monde en cinquante jours, et reviendrait reposée comme vous venez de la voir. Mais, qui épousera-t-elle?
 - Il est choisi.
 - Vous croyez?
- J'en suis sûre. La mère est déjà triste et se sent tenue au rivage, et Suzanne s'embarque en chantant!

Je ne pensais pas si bien dire. Quelques jours après cette visite, les fermiers de la Ville-aux-Genêts battirent les gerbes de blé nouveau, et il se passa, dans la cour de la ferme, une scène dont tout le pays fut ému : les vieilles gens, les petits gars prompts à dire leur avis, et les femmes encore plus, qui parlent longuement entre elles, derrière les fenêtres closes, en faisant le ménage.

Si vous remontez la large vallée sablonneuse de la Loire, où tant d'histoire passa, et que vous tourniez au nord, brusquement,

à quelques lieues au delà de Nantes, vous traverserez d'abord une région boisée, où les taillis alternent avec les champs entourés de grands chênes; puis vous entrerez dans une autre, plus claire et plus fertile, où dominent les arbres fruitiers, où la terre échauffe et nourrit à merveille toute graine qu'on lui confie : le blé, l'avoine, le millet, le chanvre, et souvent, autour des fermes, quelques œillets ou sauges rouges, qui sleurissent de mai jusqu'en octobre, et disent alleluia tant que le soleil est doux. C'est là qu'un seigneur du xvII^e siècle, homme de goût et ami du repos, avait bâti un château en pierre blanche d'un seul étage, flanqué de deux ailes en avant et coiffé d'un toit cintré. Une longue prairie, où paissaient les bestiaux, descendait vers l'orient ; une futaie de vieux chênes et de hêtres descendait l'autre pente du côté de l'occident, et des avenues se croisaient dans l'ombre ou la lumière. Madame de Moure était l'héritière des anciens possesseurs de ce domaine, dont relevaient six fermes importantes, et l'une des fermes, avec ses maisons, ses étables, ses hangars, formait

comme un village, sous le couvert d'un groupe de peupliers, à trois cents mètres du château.

Nous avons, dans ces pays-là, plus d'un vieil usage qui s'est conservé, lorsque le propriétaire est d'une famille ancienne et qui a su se faire aimer. Et c'est pourquoi, une après-midi de grande chaleur, qu'on entendait ronfler la machine à battre, la fermière de la Ville-aux-Genêts, en robe de travail, et les cheveux encore saupoudrés de débris de paille, vint trouver madame de Moure. Elle entra dans le vestibule, où celle-ci tricotait des bas de laine, qu'elle offrirait, l'automne suivant, à ses filleules de la campagne.

— Ah! madame, venez donc nous aider, s'il vous plaît! dit-elle en riant. Il y a une dernière gerbe à battre, et elle est si lourde, si lourde, que nos hommes ne peuvent la lever!

La châtelaine, qui connaissait le refrain depuis sa petite jeunesse, causa quelques instants avec la fermière, donna l'ordre au valet de chambre de porter un panier de vin blanc, du château jusqu'à l'aire où les hommes ache-

vaient de battre la récolte de froment, puis, appelant Suzanne, prit l'allée qui mène à la ferme. Quand elle arriva dans l'aire, qui était pleine de travailleurs nu-tête, en manches de chemise, le visage en sueur et couvert de poussière, un grand beau gars, l'aîné des fils du fermier, cuirassier revenu des batailles, tendit sa fourche d'acier à la jeune fille, et l'on devinait, à la bonne humeur du ton, que l'amitié datait de loin entre la famille des fermiers et celle des de Moure.

经过程的 经经验的股份的

— Tenez, mademoiselle, elle est là, la dernière gerbe. J'ai essayé de la lever, je n'ai pas pu : mais vous saurez mieux que moi yous y prendre!

Il y eut des rires et des mots d'approbation dans les groupes de batteurs de blé, qui s'étaient formés en demi-cercle, en arrière de la machine. Celle-ci grognait, tournait à vide, attendant des épis à dévorer et de la paille à briser. Suzanne, d'un pas délibéré, les yeux vifs et contents, s'avança vers cette lourde javelle posée au milieu de l'aire, y enfonça la fourche à l'endroit où le lien tenait serrées les tiges, et d'un effort des bras, puis des reins

qui se cambrent, souleva la charge, et, la portant comme une ombrelle, la tendit aux deux servants de la machine. Ceux-ci, en un tournemain, délièrent les tiges de blé, et les sirent glisser entre les rouleaux affolés de vitesse. Aussitôt, Suzanne se détourna : à la place de la gerbe, sur le sol, un gros bouquet de sauges, de giroflées et d'autres fleurs de saison avait été posé, selon la coutume. Elle le ramassa, remercia d'un geste, tandis que les hommes applaudissaient, et elle vint vers eux pour verser le « vin d'honneur ». Car ils avaient, maintenant, des verres à la main. Que de jeunes châtelaines de la Ville-aux-Genêts avaient ainsi, avant elle, présidé de pareilles fêtes de la moisson! Mais, comme elle achevait de remplir de vin blanc le verre du fermier, chef d'équipe, le plus jeune sils, un long gars de quinze ans, auquel elle avait donné des leçons de catéchisme, et qu'elle avait fait chanter, avec d'autres de la maîtrise, se leva tout à coup — il s'était assis à cause de la fatigue, — et se dressa près du père.

- Mademoiselle?

Elle le regarda. Il avait les yeux pleins de larmes.

- Qu'as-tu, Etienne? Est-ce que tu t'es fait mal?
 - Mademoiselle, ils disent...
 - Quoi donc?
- Je ne peux pas seulement y penser : ils disent que vous allez vous marier?
 - Mais, peut-être, en effet.
 - Et avec un Américain? Elle se tut.
- Vous ne ferez pas ça, mademoiselle? Dites? Vous n'allez pas vous en aller?

Les travailleurs, curieux, s'étaient rapprochés, et se penchaient pour entendre. Elle mit son bouquet entre les bras de l'enfant.

- Prends-le, mon Etienne: tu distribueras les sleurs à tes camarades de la maîtrise; tu leur diras que je n'oublierai ni toi ni eux. Quand je serai là-bas, je t'écrirai pour te raconter mon voyage...
- Non! je ne veux pas que vous partiez! Je ne veux pas! Et tout le monde est comme moi!

— Tais-toi! dit une voix rude; va pleurer ailleurs! A-t-on vu! Est-ce que mademoiselle Suzanne n'a pas le droit de se marier comme elle veut?

Cependant il n'était pas loin de penser comme son fils, le vieux laboureur de la Villeaux-Genêts. L'enfant s'éloignait, honteux, pleurant à chaudes larmes, moqué par deux ou trois enfants qui se trouvaient à l'arrière des groupes. Mais lui, le père, il regardait Suzanne avec une autre émotion que celle du petit. La terre de chez lui serait donc un jour abandonnée aux mains d'un régisseur, ou vendue? Il était sûr maintenant de ce malheur dont on avait parlé, sans y croire, la veille et l'avant-veille, et encore au repas de midi, quand les hommes, en buvant, racontaient les choses du village. Ceux-ci se taisaient à présent, comme si l'on avait annoncé une mort. Non pas qu'ils fussent tous tristes du départ de cette jeune fille, mais ils comprenaient la peine de l'ancien. Et la politesse de tous ces paysans, et l'antique éducation chrétienne de leurs âmes apparurent dans les mots qu'ils trouvèrent, et dont aucun ne dé-

passa la mesure. Le père dit, le premier, à Suzanne demeurée droite devant lui, troublée aussi et qui ne songeait plus à verser le vin d'honneur :

- Faut croire, mademoiselle, que c'est un homme bien plaisant, votre monsieur d'Amérique, pour que vous le suiviez si loin!
 - Mais oui, maître Lucas!

Elle essaya de rire. Mais tant de regards sérieux ou tristes l'intimidèrent.

Et le fils parla après le père, puis d'autres, des gens des environs, qui étaient venus pour aider ceux de la Ville-aux-Genêts.

- Moi, à la guerre, j'en ai connu un. Il était de bonne humeur, et, comme il avait toujours du tabac, il nous en donnait. On l'aimait bien.
- Moi, quand je passais à Epernay, j'allais acheter du chocolat aux dames d'Amérique, dans les baraquements. Elles ne le vendaient pas cher, et elles disaient souvent : « Vous êtes des braves. » Ça fait plaisir, n'estce pas ?
- Ils nous ont aidé: faut bien qu'on leur donne quelque chose à notre tour.

— Ce qu'on a de meilleur, murmura un des enfants qui s'était approché.

Il était trop petit, on ne l'entendit guère, mais Suzanne l'entendit.

- Dites, mademoiselle, est-ce que vous serez habillée comme à présent? Ils ont des modes, eux aussi.
- Ils ont des chemins de fer : il paraît qu'on est huit jours dedans, sans voir le bout de la terre.
 - Moi, j'irais bien leur rendre visite!
 - Moi aussi, à condition de revenir!
- Revenir; revenir... ceux qui se marient, c'est pas pour revenir.

Ils virent que Suzanne était moins rose que de coutume. Ils s'écartèrent. Le fermier leva le bras. Le sifflet de la machine appela les travailleurs; une demi-minute après, ils attaquèrent la longue meule de gerbes, qui se dressait comme un mur et cachait la maison. Et, le froment étant battu, ce fut le tour de l'avoine de livrer toutes ses graines, sa paille et sa poussière.

Eh! oui, la nouvelle était vraie: Mr. George

W. Whiteleg, de San Antonio (Texas), allait épouser, au printemps, mademoiselle Suzanne de Moure. Comment avait-il fait cette conquête? Vous ne vous étonneriez pas si vous le connaissiez. C'est d'abord un Américain sympathique, jeune, dont le visage un peu bronzé, rasé bien entendu, a des traits réguliers, et dont on ne peut dire que la physionomie soit grave ou gaie, ou placide, ou hautaine, ou modeste. Cela dépend des moments. La seule marque nette que le caractère de l'homme ait imposée à cette chair que notre âme travaille et sculpte à chaque heure de la vie, est cette petite fente verticale, entre les sourcils, ce pli de la volonté, qui se creuse ou s'aplanit, selon les jours, mais ne s'efface jamais. George W. Whiteleg doit bien vouloir ce qu'il veut. « Ranchman » et cultivateur de coton dans la plaine, entre San Antonio et la mer, il a, depuis l'adolescence, mené une vie active, commandé, surveillé des hommes, et traité cent assaires avec d'autres qui ne dépendaient point de lui. Droit et svelte dans son uniforme de toile beige, quand il est venu, pour la première fois, à la Ville-aux-Genêts, il a plu tout de suite aux châtelaines. Et comment est-il venu? Présenté par un officier du corps des ingénieurs comme lui, et qui s'ennuyait un peu, dans un centre d'approvisionnements, à cinquante kilomètres de là : « J'ai une lettre de recommandation pour une dame française: vieux château, joli parc, thé soigné et le plaisir d'entendre bien parler une langue que vous savez, mais que j'apprends, cela suffitil? M'accompagnerez-vous? — All right! » Cette promenade, ce thé, ce parc dessiné par un homme de goût, ce salon, plein de meubles anciens et qui étaient là chez eux, témoins depuis trois siècles d'une famille qui se renouvelait, mais ne changeait point d'âme, cette jeune fille d'esprit fin et aisé, dont les mots ni les gestes ne dépassaient la mesure, avaient pris le cœur de Mr. George W. Whiteleg. Les dimanches au camp pouvaient passer pour tristes. L'officier était revenu, seul, à la Ville-aux-Genêts : on ne lui avait point marqué de déplaisir. La troisième fois, il avait eu le sentiment qu'une amitié commençait. Mis en consiance, il avait parlé

de ses deux sœurs, jeunes comme Suzanne et comme lui catholiques; de sa mère, très tendre, brave, nonchalante un peu, en qui se reconnaissait le vieux sang espagnol; de son pays brûlé et magnifique.

Bientôt, et vers la saison que les moissons mûrissaient, les deux jeunes gens, sous les voûtes de la futaie, s'étaient donné la main et promis l'un à l'autre. On pense bien que les félicitations ne manquèrent pas aux fiancés. Il en vint de partout. Trois camarades de George demandèrent à représenter, au jour des noces, la famille du Texas et la nation américaine. Tous trois s'étaient engagés dans l'armée, pour le temps de la guerre et les audelà qui duraient encore : et des villes françaises qu'ils habitaient, ils vinrent donc rendre visite aux châtelaines de la Ville-aux-Genêts.

C'étaient : le major sield artillery Franck G. Richardson, dans le civil et dans la Cité de Denver (Colorado) « assistant chairman of the Denver Packing C° »; Mr. William S. Griffin, « assistant manager » d'une grande fabrique d'automobiles de Cleveland (Ohio); Mr. Harry W. Mac Commins, naguère homme de loi à Washington et en ce moment capitaine au « Quarter master Corps » : ce dernier, très cultivé, descendant d'une famille des plus anpuisqu'il l'Amérique, était ciennes membre du Club des Cincinnati. Je l'ai connu. Il ressemblait à un jeune Romain de l'ancienne Rome, vêtu à la moderne, portant la jaquette, le faux col, et un pardessus d'été, d'une étosse extrêmement légère, jaune et brillante, qu'il tenait presque toujours plié sur le bras gauche. Lorsqu'il fut présenté par son ami George Witheleg à mademoiselle de Moure, il eut un mot digne de mémoire:

- Vous étiez, je crois, monsieur, George me l'a dit, un homme répandu et occupé,
 à Washington?
- Surtout répandu, mademoiselle. Je ne cherchais pas le travail, il me venait chercher quelquefois : lawyer, avocat, si vous voulez.
 - Vous allez reprendre votre profession?
- Nullement : j'ai cédé ma charge au mois d'août 1916, et aujourd'hui, voyez-vous,

n'ayant jamais pensé que je pusse sortir vivant de la guerre, je me trouve désemparé.

Suzanne salua au passage, d'un signe de tête, cette parole de héros, et répondit :

— Je souhaite de vous revoir, en Amérique.

Ils étaient tous les cinq, en ce moment, dans le salon du château. Un rayon de soleil éclairait, sur la muraille, les portraits des aïeux qui en avaient l'air rajeuni. Or, à peine Suzanne avait-elle ainsi parlé de revoir, les trois Américains en visite se groupèrent devant elle, qui était debout aussi, et Mac Commins, qui n'était pas le doyen d'âge, mais le plus élevé en grade, reprit :

- Nous ne voulions vous l'annoncer que plus tard, mademoiselle. Mais l'occasion est trop bonne pour que nous hésitions à vous demander une permission...
 - Laquelle ?
- Nous avons fait, entre nous, un serment, et nous le tiendrons, avec votre agrément : quand vous vous marierez, nous serons sur le point de regagner notre patrie. Eh bien ! à quelque date, à quelque heure du jour ou

de la nuit que vous débarquiez à New-York, au printemps prochain nous serons là, tous trois, pour que vous ayez, en touchant notre terre, le sourire de l'Amérique.

Elle serra les mains tendues.

- Je veux bien! C'est une idée charmante! Mais, si je ne me trompe, vous demeurez tous très loin de New-York.
- Washington, dit Mac Commins, est à une distance de promenade de New-York.
- Pour venir de l'Ohio, dit Griffins, il y a un peu plus, mais j'aurai une machine neuve de ma maison : en trois jours, sans même voyager la nuit, je puis être au rendez-vous.
- Moi, dit Richardson, il me faudra bien soixante heures de chemin de fer; j'en ferais cent vingt pour saluer madame George Whiteleg!

L'été finit; l'automne vint; l'hiver suivit. Suzanne était aussi heureuse, en vérité, que si elle eût dû épouser, dans quelques mois, un infant d'Espagne. Cependant, certains jours, quand elle avait écrit une lettre à George Whiteleg, — on s'écrivait tous les jours, —

une pensée cruelle se glissait dans cette âme qui l'aurait voulu chasser : « Tu quitteras la Ville-aux-Genêts! Les semaines que comptes, avec un grand désir de les voir s'écouler vite, les semaines dont tu dis que tu voudrais pouvoir les dormir, pour ne t'éveiller qu'au matin de tes noces, ce sont les dernières de ta jeunesse protégée ; ce printemps qui commence sera le dernier en France; l'herbe de la grande prairie, tu ne la verras point faucher; la fermière qui passe dans sa carriole ne dira plus bonjour, bientôt, qu'à une mère veuve de son mari et de son enfant, qui coudra ou tricotera, la tête basse, près de la fenêtre fermée de son salon. O Suzanne, elle voudrait, cell?-ci, ralentir les heures. Et le temps n'écoute ni toi ni elle : voici les premières stellaires au bord des filets d'eau, et, dans les pelouses, les petits de l'école, en maraude, cueillent la tulipe lie-de-vin et la primevère molle dont ils font des ballottes. »

Le jour attendu, le jour redouté avait été choisi depuis longtemps : c'était le jeudi de la semaine de Pâques.

Depuis plus d'une semaine, madame de Moure et sa fille évitaient, le plus possible, de se trouver seule à seule : elles ne s'éloignaient pas beaucoup l'une de l'autre, oh ! non; à chaque instant elles demandaient, à la femme de chambre ou au vieux cocher, ou au jardinier : « Où est Mademoiselle? » ou bien : « Est-ce que vous avez vu maman sortir? » Mais il leur suffisait de se regarder à la dérobée, et de se dire des mots d'affection, rapides, du bout des lèvres, comme si elles eussent été trop occupées pour s'arrêter et pour causer. Le chagrin les attirait ainsi, et les écartait. Chacune avait peur de laisser éclater sa peine et d'augmenter la peine de l'autre. Et cependant les heures se précipitaient, après lesquelles ces deux êtres, qui depuis vingt ans vivaient ensemble et sans secrets, ne pourraient plus ni se voir, ni s'entendre. Mère et fille, elles imagineraient difficilement alors, d'après le souvenir, l'une ce qu'était la petite Suzanne, au temps heureux ; l'autre, quel visage et quels gestes, et quels cheveux blancs sur un front encore jeune, avait cette mère désespérée.

La veille du mariage, après le dîner, elles s'embrassèrent plus longuement que de coutume, et, d'un commun accord muet, se retirèrent chacune dans sa chambre. Jusqu'au dernier moment, leur volonté les avait préservées des larmes; mais seules, dans le silence, sans témoin, dans leurs chambres voisines, elles pleurèrent en s'écrivant l'une à l'autre. La mère disait : « Tu vas me quitter, ma bien-aimée, et tu ne sauras jamais la joie que j'ai eue par toi. Ton mari va t'emmener : laisse-moi t'écrire mes adieux, que je n'aurais pas la force de t'exprimer si tu étais près de moi... » L'enfant disait : « Maman chérie, j'ai voulu cent fois vous parler, et je n'ai pas osé; je me sentais trop faible dès que je vous voyais; maman, depuis que je suis la fiancée de George, vous pensez bien que j'ai reçu de lui beaucoup de compliments; il y en avait d'immérités; il y en avait qu'au fond de mon cœur j'acceptais pour vous, qui les méritiez mieux que moi. Il me dit que je suis franche, vous m'avez appris à l'être ; que je ne crains pas grand'chose, mais je vous ai vue agir; à cause de vous, j'ai eu le goût

de l'espace, des promenades fatigantes, des paysages, de la beauté de toutes les saisons, surtout j'ai appris à parler aux hommes et aux femmes de la campagne, à les comprendre, et à me faire aimer d'eux; le plus cher éloge que me répète George, c'est que je suis une conscience : maman, j'ai vécu près de vous. Je regrette, en quittant la Villeaux-Genêts, tout ce que j'y ai vu ; il n'y a pas un arbre ou un brin d'herbe qui n'ait son image en moi, et dont je ne souffre de me séparer; mais j'emporte mieux de vous : votre sang dans mes veines, vos paroles, vos exemples depuis que je suis née, et si les Américains doivent m'accueillir avec faveur, comme mon George me l'affirme, comme l'ont répété Mr. Grissin, Mr. Mac Commins et Mr. Richardson, c'est vous qu'ils béniront, vous qui m'avez élevée. Demain, je tâcherai de ne pas pleurer. Je remettrai ma lettre au jardinier; j'en suis convenue avec lui; il vous la donnera vendredi seulement, quand vous aurez dormi, car j'espère que vous vous reposerez, pauvre maman lasse de tout le tracas de mes noces... »

Elle écrivit encore huit pages.

Le lendemain, le mariage fut célébré dans l'église du village, toute décorée de fleurs blanches. Il y avait grande foule, dehors et dedans. Toutes les automobiles de vingt lieues à la ronde avaient amené du monde, et, criant leurs cris d'otaries, elles cherchaient une place de stationnement, dans le bourg formé de deux rues parallèles. On voulait voir George Whiteleg, et la jeune sille qui allait partir, et s'il restait du courage dans les yeux de la mère. Bien des mots inutiles furent dits, puisque c'étaient des humains rassemblés, et pour une fête. Mais Dieu entendit sûrement des prières ferventes qui s'élevaient de pauvres cœurs attristés, et qui pleuraient Suzanne. Les trois amis d'Amérique étaient là, et, revenus au château, ils répétèrent le serment de se trouver au « pier » n° 42 de la Compagnie Transatlantique, lorsque les nouveaux époux entreraient dans le port de New-

Quelques semaines plus tard, ayant fait leur voyage de noces dans ce pays du Roussillon, montagneux et ardent, où les de Moure avaient de la parenté, M. et madame George Whiteleg arrivaient à New-York.

Le paquebot, énorme et blanc au-dessus des eaux glissantes, arrêté à l'entrée de sa darse, était enveloppé d'une flotte de remorqueurs minuscules. Roulant, fumant, grognant autour de ses slancs, piquant, à l'endroit qu'il fallait, leur proue garnie d'étoupe, peu à peu ils obligeaient cette lourde masse à tourner, la poussaient, et merveilleusement agiles dans leurs mouvements combinés, l'amenaient à se ranger le long du quai réservé, près des hangars pleins de marchandises entassées, et pleins de spectateurs. George et Suzanne, debout sur le pont supérieur, cherchaient, en bas, parmi les parents et les curieux, assemblés à la pointe du « pier », ceux qui avaient promis d'apporter à la jeune Française le salut de bienvenue.

- En voici un! dit tout à coup Suzanne; tenez, entre deux dames en bleu; il agite un mouchoir; je le reconnais: c'est le major Richardson!
 - Et près de lui, vous ne voyez pas? Celui

qui applaudit? L'enthousiaste Griffin luimême! répondit son mari.

- Le troisième ne doit pas être loin. Vous avez de bons amis, George!
- Américains, Suzanne : ça vient à l'heure dite.

Vingt minutes après, sous le hall de la Compagnie Transatlantique, dans le vent vif qui dit bonjour à sa manière aux arrivants, quatre personnes formaient îlot parmi la foule en marche. Enveloppé dans un manteau d'automobiliste, William S. Griffin s'inclinait devant Suzanne, et disait :

- J'arrive dans la nouvelle voiture que va lancer par le monde la « Griffin's Motor Car C° »; un succès : l'une portant l'autre, nous avons fait nos 625 milles sans fatigue; elle est là-bas, pour vous mener à votre hôtel. Comment va la Ville-aux-Genêts, madame?
- Moi, dit Mr. Franck G. Richardson, sanglé dans un complet couleur d'écorce de marronnier, je suis venu au-devant de la jolie France en chemin de fer tout uniment : Missouri Pacific, Pensylvania, les deux compagnies se sont montrées exactes. Nous sommes

payés de notre peine, car vous n'étiez pas plus fraîche, madame, quand vous habitiez au bord de la Loire.

- Ni plus gaie, monsieur. Mais, le troisième de nos amis n'est donc pas ici? Il me manquera le troisième sourire promis?
- Vous l'aurez! Je connais Mac Commins : s'il est vivant, il n'est pas loin!

En effet, comme les quatre voyageurs remontaient, dans la nouvelle voiture Griffin, la Washington Street, ils furent croisés par une automobile de louage, qui descendait la rue à toute allure. Au grand ébahissement des passants, les deux voitures s'arrêtèrent presque subitement, et, de celle qui descendait, sortit un gentleman cuirassé et casqué de peau de mouton, qui s'approcha de la portière de la Griffin, et ôta ses lunettes bleues.

- Mr. Mac Commins!
- Moi-même! Un quart d'heure de retard que vous excuserez, j'espère, madame. J'ai eu une panne à trois milles...
 - D'ici ?
- Non, en l'air ; j'arrive de Washington dans mon aéroplane, et j'ai été obligé d'at-

terrir... où j'ai pu, sur une pelouse qui n'était pas faite pour moi : celle du Central Park de New-York! Mon pilote doit avoir déjà repris l'air. J'ai sauté dans un fiacre. Je demande votre pardon.

Il baisa la main de la jeune femme, puis, relevant la tête, se mit à rire, silencieusement, de ses trente-deux dents, dont une d'or.

C'est ainsi que fut reçue, au débarcadère du port de New-York, l'aimable Suzanne de Moure, à qui les trois sourires d'Amérique avaient été promis.

HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS

Un des premiers jours de l'année 1918, nous avions dîné, à Londres, chez le banquier sir Edward Camden Mill, dans cette maison basse, ancienne, dont la façade de brique, séparée en panneaux par de grosses gouttières de fonte, ouvre ses huit fenêtres sur Hyde Park. Nous venions de passer de la salle à manger dans le salon, et, en d'autres temps, quelqu'un des convives aurait eu l'idée, sans doute, de regarder le paysage nocturne, les pelouses, les jeux mêlés de la lune, de l'ombre et de la brume, autour des massifs d'arbres. Mais les attaques de zeppelins et d'avions étaient alors fréquentes. Je vois encore le vieux

170 HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS

baronnet, assis et causant près de la coquille de charbon flambant, se détourner et suivre, de son regard peu commode, les mouvements de cette très belle fille, miss Elsa Lismore, qui s'approchait des stores baissés. Est-ce que l'Irlandaise, romantique comme elles le sont toutes, -- il le croyait du moins, -- aurait eu l'idée de contrevenir aux règlements de police et d'observer les passants de l'avenue, au risque de laisser glisser une raie de lumière vive dans les demi-ténèbres extérieures? N'était-ce pas assez que la lune eût le mauvais goût, ce soir, de se montrer au-dessus de Londres sans le moindre nuage? Miss Elsa Lismore n'avait pas vu ces yeux indignés, coléreux comme ceux d'un capitaine au cabotage tançant un mousse, ce nez rose et busqué, dont une moue subite avait tendu la peau, ni cette barbe en collier, que l'émotion faisait trembler de la pointe. Elle s'arrêtait à deux pas de la fenêtre, feuilletait une partition ouverte, puis, tournant autour du grand piano à queue, allait s'asseoir de l'autre côté, et s'accoudait près du clavier, rêveuse et seule.

Nous formions trois groupes. Derrière miss

HISTOIRE JE QUATRE CHEVAUX BAIS 171

Elsa Lismore, sa sœur Edith, une fille toute jeune de sir Edward, et lady Camden Mill conversaient à voix basse, sur le canapé, la vieille dame bien droite au milieu, les jeunes filles un peu penchées, écharpes de tulle vert, écharpes de tulle mauve, et je n'entendais que le gloussement des petites, qui répondaient à la dame maternelle et amusée : « Oh! yes, yes! » Le second groupe, exclusivement masculin, faisait demi-cercle autour du foyer où brûlaient, à longues flammes blanches et bleues, des morceaux de charbon de la grosseur de la tête d'un homme. A l'aile gauche, se tenaient sir Edward et un de ses contemporains, dont je n'ai rien pu savoir, si ce n'est qu'il était « dans les affaires » : leurs deux expériences géminées échangeaient de rares propos, mais qui suffisaient à les rendre attentifs et sérieux. Ils fumaient la pipe, et parlaient sans desserrer les dents, d'un seul côté des lèvres. A droite, le fils aîné des Camden Mill, important personnage de la Compagnie des chemins de fer du centre de l'Angleterre, traitait de questions techniques avec le frère aîné des deux jeunes Irlandaises, Patrick Lismore,

172 HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS

dont il était le collègue au conseil d'administration. Ces deux hommes étaient liés depuis longtemps. Mais c'était la première fois qu'Elsa et Edith Lismore dinaient et passaient la soirée chez le banquier londonien. Patrick Lismore, engagé dans les armées qui combattaient en France, blessé, soigné d'abord chez nous, puis à Londres, avait demandé à ses sœurs de lui rendre visite. Et elles étaient venues, inquiètes, effarouchées, dans ce monde anglais, pour elles nouveau. Je me tenais à l'écart, près de la porte du salon, avec James Camden Mill, le cadet des fils du baronnet, et mon ami. Lui aussi, il se battait pour la France, il était en congé, il allait repartir dans quelques jours. Je ne saurais dire la richesse d'esprit de ce jeune homme. Il avait pris tout ce qu'il pouvait y avoir de puissance et de rêve dans le sang de ces hommes d'affaires dont il était issu. Si vous avez visité les appartements de quelques maîtres des universités de Cambridge ou d'Oxford, de King's College, d'Oriel, de Magdalen, de Christchurch, de Baliol, vous avez vu autour des murailles, dans un de ces petits salons où les professeurs

HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS 173

vont, en commun, prendre le café, les photographies des étudiants célèbres, ou simplement des plus aimés. Ces visages d'adolescents sont fréquemment d'une émouvante beauté. Energie, droiture, poésie, pureté, tout y est sympathie. On ne peut s'empêcher de demander : « Qu'est devenu celui-ci, aux yeux bleus, aux cheveux ondés, qui a le profil d'Apollon? » La réponse déçoit souvent : « Un des grands maîtres du coton, à Liverpool;... colon dans l'île du sud de la Nouvelle-Zélande, administrateur Te-vahi-pounamou;... soit dans le Pendjab... » La sorte vitalité de l'Angleterre est peut-être due au grand nombre de ses poètes qui n'écrivent pas. Cependant, plusieurs de ces jeunes gens sont devenus des lettrés, des savants. James est de ceux-là. Son père, qui a juste assez d'esprit pour ne pas méconnaître celui des autres, --- ce qui est déjà beaucoup, — dit de lui quelquefois : « Mon fils cadet fera partie du conseil municipal de Londres, c'est sûr, et, comme il sait le grec, c'est lui qu'on chargera de rédiger les rapports de tout genre, sur la voirie, les entrées du Tube métropolitain, ou la concession de 174 HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS nouveaux entrepôts pour la viande frigori-fiée. »

J'écoute mon ami James, que j'ai interrogé, au moment où nous sortions de table : « Qui sont ces deux jeunes Irlandaises? » Certes, il n'est pas amoureux d'elles, pas même de cette extraordinaire Elsa Lismore : mais, poète, il comprend même ce qu'il n'aime pas. Il a voyagé et séjourné en Irlande.

— Pour être juste envers elles, il faut refaire quelque chose de notre éducation ; il faut aussi connaître leur pays. Il appartient à la brume. Ces nues aux aguets, accroupies autour de l'horizon, peuvent tout voiler en un moment. Il n'y a point d'heure où l'on ne craigne pour la beauté de la lumière. La nuit, du haut de presque toutes les collines, on aperçoit le feu des phares. Le vent change souvent, et, de presque toutes les directions, il amène la pluie. Croyez bien qu'on doit tenir compte de ces éléments de tristesse, quand on veut juger l'Irlande. Sa gaieté proverbiale est acquise et instable. Regardez: trouvez-vous que miss Elsa Lismore soit gaie? La seconde seule daigne causer avec ma mère.

HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS 175

- La brune? oui ; je ne pensais pas qu'il y eût, en Irlande, des femmes d'un type aussi méridional.
- Mais si : l'histoire du Royaume-Uni n'est pas d'hier. A différentes époques, des colonies espagnoles ont habité l'Irlande. Elles s'y sont fondues. Ces filles du soleil ne sont pas rares dans les campagnes du sud. Je me suis dit souvent que si l'une d'elles, par le plus singulier hasard, car elles ne quittent guère leur patrie que pour l'Amérique, se promenait sur le Prado de Madrid, il ne manquerait pas d'amateurs pour murmurer, passant près d'elle : « Que hermosa ! »
- Mais l'autre, l'aînée, qui demeure accoudée là-bas, sans rien dire?
- —Oh! celle-là, un des purs modèles de la race celte. Elle est née de la mer; elle a encore, dans le regard, le reflet et le mouvement de la vague qui l'apporta. Quel sang riche et jeune, n'est-ce pas? Quelles gerbes de cheveux blonds, quel teint rose aux profondeurs bleues!
 - Albert Besnard serait ravi.
- Dites désespéré : il n'a jamais eu un modèle semblable. Fille de la mer et de la

176 HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS

lande, de passage dans notre Londres qu'elle déteste certainement, elle n'a pas souri de tout le dîner.

- C'est vrai.
- Elle est ici chez l'ennemi.
- Je vous croyais très liés, les Lismore et vous?
- Les hommes, oui, se connaissent et s'estiment. Mais ces deux filles d'Irlande, la brune aussi bien que la blonde, soyez-en sûr, souffrent d'avoir été amenées, ce soir, parmi des Anglais, race d'oppresseurs, pour elles...

James Camden Mill regarda du côté de la cheminée, pour s'assurer qu'on ne l'écoutait pas, et reprit, baissant la voix :

— Entre les Lismore et nous, il y a une histoire...

Il se leva, alla prendre un paquet de cigarettes posé sur un guéridon, près de sir Edward, et revint près de moi.

— La date exacte, je l'ai oubliée, mais en vous disant 1820, je ne puis me tromper que d'un petit nombre d'années. En ce temps-là, je le confesse, nous agissions avec une grande cruauté envers les Irlandais. Làdessus, je me sépare de mon père, qui prétend que nous nous sommes toujours défendus contre eux. Non, nous étions dans l'injustice, et je souffre de penser à la durée de ce mauvais traitement, qui nous a valu ce que nous voyons aujourd'hui. J'entends comme un éclat de rire sauvage, qui vient d'Irlande, lorsque nos hommes politiques de second ordre affirment que nous avons été des administrateurs modèles.

« Parmi les lois très odieuses de cette époque, il y en avait une qui permettait à tout Anglais, apercevant sur une route, ou dans un champ, un cheval à sa convenance, de dire au propriétaire irlandais : « Je vous donne cinq livres sterling, et votre cheval est à moi. » Or, mon aïeul, un Mill, était un des juges qui allaient tenir audience, vers 1820, dans les comtés d'Irlande, et l'aïeul des deux jeunes filles que nous recevons aujourd'hui, et de ce Patrick Lismore qui cause avec mon frère aîné, était shérif d'un des comtés du sud de l'Irlande. Vous savez que le shérif est obligé, d'après nos coutumes, d'aller chercher, en grand gala, nos juges ambulants, à la limite

178 HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS

du comté, de les amener au lieu où se tiennent les assises, et de les héberger. C'est ce que sit, pour mon aïeul, l'ancêtre des Lismore. Ni l'un ni l'autre n'étaient de méchantes gens. Ils avaient de fortes têtes et chacun les préjugés de sa race ; mais, regardez, à gauche de la cheminée, le portrait de ce joyeux vivant, le juge au visage rubicond sous la perruque blanche, à la bouche charnue et relevée aux angles, — ce que vous n'observerez guère dans les portraits contemporains; — on ne peut dire que ce sût là un personnage entièrement dur et insensible. Tous deux ils étaient jeunes, et l'on raconte qu'ils causèrent presque amicalement, en traversant le pays de bruyères, de roches, de maigres champs et de prairies hérissées de joncs, qui s'étendait fort loin autour du manoir de Lismore. Leur équipage eût valu au shérif les compliments du maître des cérémonies de la cour d'Angleterre. Quatre chevaux bais, merveilleusement attelés, ardents, rapides, tiraient le carrosse; deux laquais, en livrée vert et or, se tenaient sur le siège, et deux autres derrière la voiture. Il est vrai que le voyage n'était pas pour cela triomphal. Du

plus loin qu'ils apercevaient le carrosse, les paysans se cachaient, pour n'avoir point à saluer Sa Seigneurie le juge anglais. « Comme ce comté est désert! » disait celui-ci. « C'est une de vos illusions, répondait Lismore, mais le respect de votre qualité tient les gens à distance. »

» Aucune autre parole pénible ne fut prononcée jusqu'à l'arrivée au château. Il pleuvait, selon la coutume; la nuit commençait ; la route avait été longue : le juge et son hôte se mirent donc à table presque aussitôt. Ils dinèrent en tête à tète, la semme du châtelain ayant prétexté une migraine, et ce fut probablement la cause principale de la fin si fâcheuse de cette réception. Je vous ai dit que mon aïeul et celui des Lismore n'étaient point d'humeur hargneuse. Ils mangeaient bien et buvaient de même. Après qu'ils eurent respectivement porté quelques santés et vidé de nombreux verres de tokay, puis de genièvre, la soirée s'avançant et la nature prenant le dessus, le juge commença de mal parler de l'Irlande et des Irlandais. Lismore riposta, et s'exprima durement sur le compte des

Anglais. La dispute devint promptement si violente, que les serviteurs se retirèrent, et se tinrent aux aguets dans les salles voisines, tandis que les deux convives, se levant à tour de rôle, s'apostrophaient, d'un côté de la table à l'autre, et se disaient les choses les plus surieuses. A la fin, mon aïeul, tremblant de vin et de colère, étendit le bras dans la direction de la cour d'honneur, où étaient, où sont encore les écuries du manoir. « J'exige mon droit, dit-il : demain, vous ferez remettre à mes gens, qui m'ont suivi, les quatre chevaux bais, qui me plaisent en vérité. » En parlant, il jetait devant lui vingt livres en or, qui roulaient et sonnaient sur le parquet. Lismore demeura plus de trois minutes sans répondre. Il dut être tenté d'étrangler l'Anglais. Le devoir d'hospitalité le retint. Car, ayant appelé ses serviteurs, il dit enfin : « Votre Honneur aura les quatre chevaux bais. Ils seront à sa disposition demain matin, à sept heures... Vous autres, ayez soin qu'on double ce soir la ration d'avoine. » Puis il se retira. Je ne sais si mon aïeul s'endormit promptement, mais il n'était pas réveillé, le lendemain matin,

HISTOIRE DE QUATRE CHEVAUX BAIS 181

quand Lismore descendit aux écuries, vêtu de son manteau de peau de chèvre. Le châtelain alla droit aux stalles où étaient attachées les quatre jolies bêtes, qui, l'apercevant, hennirent. Il les contempla un moment, puis, tirant de dessous son manteau une paire et une autre paire de pistolets, déchargeant deux armes à la fois, l'une à gauche l'autre à droite, il abattit les quatre chevaux bais. Alors, courant à la chambre du juge, le forçant à descendre, le tenant, à demi vêtu, par la main, il l'amena devant les cadavres. « Je vous avais promis mes chevaux : que Votre Honneur les prenne donc! » Le magistrat, dont l'humeur s'était refroidie dans la nuit, considéra le carnage, et répondit simplement : « Je n'ai cependant compté que deux détonations... » L'affaire sit scandale, dans le temps. Mais à présent, vous êtes témoin...

Mon ami n'avait pas achevé son récit qu'un coup de canon retentit, fort loin, quelque part dans Londres immense, puis un autre, puis un troisième, et le bruit se rapprochait à chaque fois, comme si un cordon Bickford, allumé à plusieurs kilomètres de nous, avait

mis le feu, successivement, à des charges de poudre de plus en plus voisines de la maison. Bientôt, le grondement de pièces d'artillerie de tout calibre nous enveloppa, et les automitrailleuses roulèrent dans l'avenue en bordure du parc. Nous étions attaqués par des escadrilles d'avions, et l'artillerie anglaise, dissimulée dans les massifs des promenades publiques, nous régalait d'une canonnade que la défense de Paris, dans des nuits pareilles, fut bien loin d'imiter.

Au premier grondement, sir Arthur avait tendu vers la fenêtre sa bonne oreille, sans donner le moindre signe de crainte; au second, il avait repris sa conversation avec son vieil ami. Lismore et l'aîné des fils du baronnet ne prirent pas même garde, tout d'abord, à ce vacarme; je vis seulement l'Anglais, au bout de plusieurs minutes, se pencher vers son collègue, et je l'entendis qui disait : « C'est bien gênant pour causer, ne trouvez-vous pas? » Le groupe des femmes était aussi curieux à observer. Elles savaient qu'une bombe d'avion, tombant sur la toiture de cet hôtel de brique, fort peu élevé, aurait

réduit tout l'édifice en poussière. Cependant, lady Camden Mill se contenta de se lever, sans hâte, et de repousser, vers la muraille, le canapé sur lequel elle était assise avec sa fille et miss Edith Lismore. Puis, entre elles, la conversation continua, tranquille et mondaine. Une rivalité secrète les fortifiait sans doute, et les rendait maîtresses de leurs nerfs. Plus intéressante était miss Elsa Lismore. Toujours accoudée au piano, elle ne révait plus : elle regardait alternativement le vieux Camden Mill, puis le fils aîné du baronnet, puis mon ami. Elle eût voulu, sans doute, qu'ils eussent peur ; elle épiait un mouvement, le battement d'une paupière, le froncement d'un sourcil; elle jouissait du péril volant au-dessus de Londres; elle riait, de ses belles lèvres allongées; elle semblait prête à crier : « Tombez, bombes allemandes; vengez-nous!»

Je pense que mon ami avait jugé comme moi les sentiments secrets de la belle fille aux yeux verts, car il me dit négligemment:

Les hommes ont oublié; mais je crois que les quatre chevaux bais galopent toujours dans le cœur des femmes!

CHASSE AU MONT SAINTE-ODILE

La première fois que je montai au couvent de Sainte-Odile, en un jour de juillet, ils étaient les maîtres de l'Alsace, eux les durs maîtres allemands, qui n'ont jamais compris les âmes. Penché sur la balustrade de la terrasse, ou debout sur les blocs de pierre de l'Elsberg, je parcourus du regard, pendant des heures et des heures, cette plaine immense : villages parmi les moissons et les prés, vignes au pied des monts, rose rouge d'Obernai, de Molsheim, de Rosheim, lointaine dentelure de Strasbourg, noyée dans les brouillards du Rhin, et que domine le doigt levé de la cathé-

drale; toute la terre malheureuse et sidèle. A présent que l'Alsace est délivrée, et que les petits enfants, pour saluer les promeneurs, se groupent, dès que passe une automobile, un break, un groupe de cyclistes, et crient : « Vive la France! » en agitant les mains; à présent que les cigognes sont revenues, et que tous les prénoms français, nouvellement peints, rendus à la liberté, étincellent sur les enseignes des boutiques, je vous appartiens mieux, forêts qui couvrez les Vosges, tout du long, d'une ombre sans déchirure. On pourrait voyager sous bois pendant des semaines, du nord au sud. Vous êtes silencieuses incroyablement, en cette saison d'été. Peu d'oiseaux s'aventurent parmi vos grandes houles, C'est comme au large, sur la mer, quand il y a une journée au moins que le navire a quitté la rive. A peine un épervier tourne au-dessus des futaies, ou bien un pic s'échappe de son trou et plonge dans un ravin, ou bien encore une bande de mésanges charbonnières, la tête en l'air, la tête en bas, travailleuses qui n'ont pas de chanson, inspectent les lichens et l'écorce d'un arbre malade.

Vous êtes sombres; vous revêtez, de vos sapins et de vos pins, les sommets, les pentes, les creux, comme d'une fourrure drue et qu'on croirait d'abord d'un seul ton. Mais quelle erreur, ô forêts, et quelle sacrilège ignorance! Vos nappes qui descendent, se relèvent, se mêlent à d'autres et se perdent au loin, ont leurs heures de lumière et leur éclat changeant. Le vent drosse les aiguilles, et, ainsi que sur les champs de blé, on suit son mouvement aux gerbes d'étincelles qui sortent des remous; la distance met du bleu dans le vert qui s'éloigne; la pointe d'un bouleau blond perce la voûte; un nuage monte de la vallée, rase les frondaisons comme un filet traînant, dont le bord apparaît enfin et s'élève, tout ardent de soleil; parfois encore, un bouquet de vieux pins est demeuré debout, intact, au sommet de la montagne. Alors, si la lumière descend, si ses rayons obliques s'engagent entre les branches, dans l'ogive que forment les fûts bien droits et les cimes rapprochées, quels vitraux de cathédrale! Blancs peut-être? Ce serait déjà bien beau! Mais le ciel, qui donc peut oublier qu'il est rose le

soir, ou couleur de pourpre, que les étoiles y passent, que la lune s'y promène, et qu'ensin le bout de la hampe et les bras tors du pin, tout vêtus d'écailles éclatantes, peuvent semer la verrière de mille reslets d'or léger ou d'or fauve?

Forêts que j'aime, il n'est pas vrai, non plus, malgré l'apparence, que vous soyez désertes en ces mois d'été. Même loin de Sainte-Odile, et dans vos cantons reculés, si vous n'avez plus les bûcherons qui abattent vos arbrec et les font glisser, morts parmi les vivants, jusqu'au creux des vallées, vous voyez, dans les coupes nouvelles, dans les semis encore jeunes et au bord des sentiers, vaguer tout un peuple de femmes et d'enfants, cueilleurs de myrtilles et de framboises, de sorbes, d'alizes, de champignons, ratisseurs de mousse et de fougère, bénéficiaires nés de l'immense moisson que personne n'a semée. Ils ont des hottes sur le dos ou des paniers aux bras. On ne les entend guère. Chacun a son domaine de chasse et son secret. Le soir seulement, ils descendent ensemble vers les villages.

Or, un de ces soirs qu'il faisait frais déjà,

et que le vent poussait, au-dessus des bois, vers la plaine et vers le Rhin frontière, des nuages désemparés, effilochés, vaincus, je rencontrai un jeune gars qui dévalait la route à grandes enjambées. Moi, je montais. Il portait deux bourriches de myrtilles, bien pleines, et, entre les brins de l'osier, le jus des fruits sauvages, en gouttes de sang, perlait. Ce garçon, taillé en cavalier, roux de cheveux, roux de visage, sérieux et prêt à rire, s'arrêta quand je lui dis bonjour, et posa ses paniers. Il n'enleva pas sa casquette, fit seulement un petit signe de tête, et demanda:

- N'auriez-vous pas une allumette?
- Comme vous parlez bien français!

Il se mit à rire, montrant ses larges dents teintes en violet par les myrtilles, et alluma une cigarette informe qu'il devait tenir en réserve, depuis le matin, au fond d'une poche.

- Vous descendez sur Otrott?
- Non, Saint-Nabor.
- Et vous n'avez rien vu de curieux, làhaut, en faisant votre cueillette?
- Si, monsieur, douze promeneurs de la même famille, et tous habillés de même.

Ah! comme l'Alsace était reconnaissable, dans la physionomie gouailleuse et réticente de cet enfant de Saint-Nabor, dans le pli des lèvres relevées, dans le mouvement des prunelles qui coulaient de mon côté, entre les paupières à demi fermées!

— Douze sangliers, reprit-il, qui ont sauté le « mur païen » à vingt pas de moi, la mère devant, les petits ensuite, le mâle fermant la marche : des sales bêtes qui nous viennent encore de chez eux !

Il désignait de son pouce renversé, pardessus son épaule, le pays de la Forêt-Noire, là-bas, au dela du Rhin.

- C'est la première fois que vous les voyez?
- Oui, mais il y a longtemps que le ménage habite par ici : demandez plutôt aux Frères de l'hôtellerie. Bonsoir, monsieur!

Je le suivis un moment des yeux, jusqu'au tournant où disparurent les deux bourriches balancées, la chemise blanche, et le petit nuage de fumée qui flottait comme un voile derrière la tête rousse.

Une demi-heure plus tard, je passais sous la voûte de l'hôtellerie de Sainte-Odile, bâtie, comme on le sait, tout à la pointe de la montagne, et, me détournant, regardant le ciel audessus des forêts, je reconnus que le vent modérait son galop, et que les brumes rompues s'assemblaient en nuages, pour continuer le voyage et faire caravane sous la lune.

— La nuit sera plus douce, pensai-je : or. peut veiller.

Et, traversant la cour aux vieux tilleuls encore fleuris, — depuis combien de semaines ceux des terres basses n'avaient-ils pas cessé de donner leur miel! — j'allai trouver, dans son domaine, devant la porte de ses étables et de ses granges, un vieux Frère au corps mince, au visage osseux et tout rasé, qui dételait deux ânes attachés au timon d'un chariot plein d'herbe, et, leur tapant la croupe, de la paume de la main, pour les faire avancer, disait:

- Eh bien! les pauvres, voilà notre journée finie, pas vrai?
- Pas si finie que vous croyez, mon Frère! Il se redressa, croisa les mains sur son tablier de travail, et demanda:
 - Après l'Angelus, toute la maison dor-

mira, moi comme les autres, qui viens de faucher l'herbe : que voulez-vous de mieux ?

- C'est que vous avez des voisins qui ne dorment guère. Un garçon de Saint-Nabor ne m'a-t-il pas prétendu que les sangliers vous causaient du dommage? Je ne comprends pas comment : autour de vous, tout est forêt...

Le Frère avait changé de physionomie. Ses yeux luisaient ; il fronçait les sourcils ; il tendait les poings : sans le savoir, j'avais nommé l'ennemi.

- Vous n'avez donc pas vu notre champ de pommes de terre et de seigle?
 - Non; où est-il?
- Par là, sur la pente. Il m'en a donné du mal! Les pommes de terre étaient magnifiques; elles fleurissaient de plaisir, mais les cochons s'y sont mis. Ils sont accourus...
 - La nuit?
- Bien entendu, monsieur! Le matin, j'ai trouvé tout un bout de sillon retourné!
 - Qu'avez-vous fait?
- Des bonshommes en paille que j'ai habillés, que j'ai fichés aux bors endroits, à l'entrée, à la sortie, au milieu. Bah! les co-

chons sont revenus! Alors, j'ai eu l'idée d'allumer des lanternes, au bout d'une demi-douzaine de bâtons, et je me suis même caché, pour voir ce qui arriverait... Eh bien! monsieur, pendant une petite absence d'une demiheure, que j'avais faite avant minuit, — histoire de rentrer à l'hôtellerie et de manger un morceau, — eux, ils ont encore fouillé, et justement au pied de mes lanternes!

— Si nous nous mettions à l'affût, cette nuit, qu'en diriez-vous?

Ce qu'il en disait? J'ignore l'histoire du vieux Frère qui riait là, devant moi, silencieusement, dans la nuit commençante, mais j'ai pratiqué trop de colleteurs, de piégeurs, de pipeurs d'oiseaux et de guetteurs de lièvres, pour ne pas être sûr qu'au temps de sa jeunesse, et par les clairs de lune, il avait fréquenté les carrefours des bois.

Tout fut convenu. A dix heures, toute l'hôtellerie dormait. Près du porche d'entrée, je frappai à la porte du logement réservé aux Frères, et mon compagnon sortit, parlant déjà tout bas. Il avait jeté sur ses épaules un manteau, car la nuit était fraîche, mais il était nutête, selon sa coutume. Nous suivîmes d'abord l'evenue qui traverse le très court plateau du sommet de la montagne; nous laissâmes à gauche le jardin potager, enveloppé de hauts grillages, et dans lequel vit en liberté un chien du Saint-Bernard. Le chien devait dormir, car il n'aboya point. Puis, par la route baissante, et sous les arbres, nous continuâmes d'aller. Il faisait très sombre, et le silence était extraordinaire. Aucun roulement lointain de voiture ou de chemin de fer, aucune plainte d'une cau qui tombe et d'une roue qui tourne, aucun appel d'orfraie, aucun pas, si ce n'est le nôtre; les feuilles mêmes, remuées et non froissées, ne faisaient qu'un murmure faible qui, parsois, s'arrêtait. J'avais trouvé, et je portais à la bretelle un fusil de chasse chargé à gros plomb. Ce n'est pre, vous le devinez, que j'eusse grande confiance dans les chances de l'affût. Les Vosges ont bien des pentes! Mais les voir endormies et guetter dans leur ombre, ne fût-ce qu'une heure!

Mon guide me prit la main.

— Par ici; un hallier seulement à traverser; bien; tournons à présent; prenez garde à la pierre, il y en a une par ici; la voilà; tout droit maintenant : nous sommes dans le champ...

Le soufsie net du vent, bien plus que la lumière, m'apprit d'abord que nous venions de sortir de la forêt. Je me mis à suivre un sillon de pommes de terre, le doigt sur la gâchette du fusil, avec la joie pleine des débuts de chasse, puis nous nous arretâmes, vers le milieu, et je m'assis, tandis que mon compagnon se couchait, ayant près de lui son bâton de houx ferré, — sa défense. — Nos yeux s'habituèrent aux ténèbres, mais je ne pouvais m'habituer à ne rien entendre de vivant, et l'émotion était en moi, puissante et délicieuse, de cette chose inconnue. Les nuages voyageaient; je ne sais pas où était la lune; les étoiles non plus n'avaient pas grand éclat : la terre seule était un peu lumineuse et comme phosphorescente, à cause des fleurs innombrables, fleurs des solanées, fleurs aussi d'une crucifère blanche qui foisonnait au creux des sillens. Le champ, qu'une prairie prolongeait, n'avait qu'une forme imprécise, et je voyais seulement, comme un grand cercle de brume,

les forêts assemblées autour de la clairière. Juste derrière moi, un carré de seigle mûr dormait, tous ses épis penchés.

Nous demeurâmes ainsi plus d'une heure. De temps en temps, mon compagnon se redressait à demi, pour s'assurer, je pense, que j'observais attentivement, et qu'aucun sanglier ne fouillait le sol dans nos environs, puis il se recouchait, l'oreille droite collée aux mottes. Vers onze heures un quart, je me penchai vers lui, et je lui dis tout bas :

— Nous ne verrons pas de gibier, mon Frère, mieux vaut rentrer?

A ce moment précis, j'entendis, dans le carré de seigle, le frôlement d'un corps qui courait. Cela ne venait pas sur moi ; cela passait. Je me levai ; j'épaulai mon arme. J'allais tirer peut-être, quand je vis, rasant les épis, le dos souple et arqué d'une bête qui bondissait, puis, quand il eut disparu, plongeant dans la paille haute, une sorte de queue en panache, qui suivait le mouvement, retombait à son tour, et se perdait dans l'ombre.

— Vous ne tirez donc pas ? dit mon compagnon.

The second secon

Je répondis tout haut :

- Savez-vous ce que c'est?
- Pas un sanglier, à coup sûr!
- Ni un renard : la bête en valait trois!
- Ni un loup : la forêt n'en a plus!

Nous étions debout côte à côte, tournés vers le bas du champ de seigle, tout désert à présent.

— Dans nos provinces de l'ouest, mon Frère, on raconte que des hommes sérieux, des hommes d'âge mûr, revenant de la foire, par les chemins creux et les voyettes, ont vu courir, ont vu sauter un animal qui a le corps d'un veau, la queue d'un cheval arabe, deux petites cornes sur le front, et dont les pieds ne font aucun bruit sur la terre. Si nous n'étions pas en Alsace; si j'avais, près de moi, le métayer de la Renaudière, ou celui de la Hâleraie, il croirait assurément, sans le dire, qu'il a rencontré ce soir la Grand'Bête.

Pour entendre l'écho, je tirai en l'air le coup droit de mon fusil, mais la charge, en éclatant, comme bue par l'espace et la brume, ne fit pas plus de tapage qu'un pétard de deux sous. Nous revînmes, mon compagnon et moi, vers l'hôtellerie. Je devinais, au son de sa voix, qu'il avait envie de rire, et, sans doute, dans le fond de son cœur, une petite idée toute pareille à celle que j'avais moi-même. Lorsque nous fûmes rendus, en effet, à cet endroit où la route longe le potager du couvent, tous deux, sans nous être concertés, nous ralentîmes le pas et tournâmes la tête : eh bien! il était là, le chien du Saint-Bernard, couché de l'autre côté du grillage, son gros muste de lion posé sur ses pattes croisées, ne disant rien, comme un gardien de la paix qui sait ce que vaut un passant. Ses slancs ne battaient pas.

Au ciel, la lune s'était dégagée. Les pentes forestières bleuissaient. Je ne saurai jamais quelle bête m'a frôlé, dans le seigle de Sainte-Odile.

CEUX QUI REVENAIENT

Les jours de brume, en ce pays froid, dès trois heures de l'après-midi, on ne sait plus où est le soleil. En regardant bien, on voit les gouttes transparentes, fines et paresseuses comme la poussière d'été, tomber sur les terres qui n'ont plus soif, sur les branches où elles coulent, sur les brins d'herbe où elles restent, et qu'elles font plier, quand elles sont beaucoup ensemble, à l'étroit sur la même lame verte. Le vieil Alban Chanat, incapable de juger de l'heure au cadran de l'horizon, tira sa montre, et, penchant la tête, reconnut qu'il était cinq heures.

Cinq heures en décembre, c'est comme huit heures en juin. Passant la main sous la limousine dont il était enveloppé, puis entre les boutons de sa veste, il remit l'ognon d'argent dans son gousset, et, sans cesser de marcher, tourna le visage vers la charrette qu'il escortait depuis le matin, toujours se tenant à la hauteur du marchepied, en avant de la roue qui criait. Vous connaissez cette voiturelà : elle n'a jamais été nettoyée ; le plancher, en dessous, est garni de stalactites de boue durcie; les jantes et les rais, au contraire, à force de tremper dans les fondrières, ou d'être fouettés par les averses, laissent apercevoir, entre des plaques de peinture bleue, les veines du frêne jaunet dans quoi ils furent taillés. L'homme regardait dans l'intérieur de la hutte ronde que formait la bâche, tendue sur trois cerceaux. Là, bien au milieu, entre deux sacs de pommes de terre, à l'entrée de la caverne pleine de meubles, la mère Chanat était assise sur une planche. Depuis le départ, elle n'avait pas bougé. Un peu forte de corps, tassée dans sa cape noire, indifférente à la route, elle n'avait qu'un désir : arriver, arriver chez elle, et son

cœur était déjà dans la maison. Voyant Chanat la regarder, elle tourna aussi la tête. Il rencontra son regard doux et usé. Ces yeux gris tendre entre les paupières ridées, c'étaient ceux qui avaient pris au piège d'amour le cœur d'Alban Chanat, au temps de la vingtième année; ceux qui n'avaient jamais menti; ceux qui s'étaient fatigués tant de soirs, sous la lampe, lorsqu'il fallait raccommoder les vestes et les tricots, les chemises ou les chaussettes du père et des deux gars; ceux qui avaient tant pleuré lorsque la nouvelle était venue, voilà dix-huit mois, que le fils aîné, Robert, était tué. Aux aguets depuis la fin de la guerre, ayant obtenu l'autorisation, ou l'ayant prise, de revenir dans les pays dévastés, le ménage rentrait chez lui, un des premiers de tout un peuple en attente. On était encore éloigné, mais enfin on approchait de ce domaine, voisin de son ancienne ferme, qu'Alban Chanat, grand travailleur, grand économe, avait jadis acheté à petit prix. C'est pourquoi, sur le visage rasé et dans le regard de ce solide bonhomme, un sourire passa d'abord.

— Femme, c'est une riche idée que nous avons eue d'envoyer le fils en avant! Il aura mis de l'ordre là-bas, et m'est avis qu'il doit y en avoir besoin.

Véronique était moins facile que lui à l'illusion.

- Mon pauvre homme! ils nous ont dit que la maison était debout: mais c'était pour nous guérir le cœur!
 - Ils l'avaient vue, ceux qui en ont parlé!
 - Las comme nous la verrons!
- Tu crois qu'il y a bien du dommage? La femme dit, apitoyée, montrant ses dents qu'elle avait blanches encore:
- Ne te fais pas de peine, mon vieux! Alban fit tourner le fouet en l'air, asséna le coup, à bras tendu, et la lanière encercla le ventre de la jument noire.
- J'ai ma force encore, Dieu merci, et un fils qui m'aidera. On rentre après cinq ans : j'ai le cœur en fête.

La mère songea : « J'ai le cœur en larmes. »

— Vois-tu, reprit Alban, qui continuait de marcher de côté, évitant la roue, j'en avais assez, là-bas d'où l'on vient, d'être le réfugié! Ils se turent quelques secondes, le temps de rassembler leurs souvenirs d'hier; puis ils se plaignirent tout haut, étant seuls sur les chemins. Et les mots se répondaient, comme dans une litanie.

- Moi aussi, j'étais l'étrangère.
- La malhabile à parler!
- Qui ne sait pas les coutumes!
- Qui n'a pas de parents dans la commune!
 - Ni dans aucun pays connu!
- On était le ménage qui a tort d'être là, quoi qu'il fasse!
- Que les enfants eux-mêmes regardent en pensant : quand est-ce qu'ils s'en iront?
- Femme, ce triste temps-là est fini : nous revenons!
 - Hélas! pas tous!

Quand elle cut dit ce mot-là, ils ne se parlèrent plus. Le regard de Véronique Chanat se releva vers le brouillard qui cachait la route, en avant. Elle cherchait, sans doute, au-dessus des oreilles de la jument, la pointe des peupliers qui annonceraient « le domaine. »

Les soldats de France étaient passés par là, puis les Anglais, puis les Allemands qui n'étaient battus avec les Anglais, dans le marécage même d'où se lèvent les peupliers. Que reste-t-il quand les soldats ont fait la soupe dans la cuisine et couché dans les chambres? La mère se souvenait de la place que chaque chose occupait dans la maison couverte en tuiles, bâtie pour la famille, au bord d'un pré penchant; elle se souvenait avec amour de chacune des quatre pièces d'en bas, de la cuisine surtout, aux murs revêtus de carreaux de faïence bleue. Comme elle avait travaillé là, pendant que le père et les deux jeunes gens édifiaient la grande digue au delà des peupliers, et asséchaient le terrain bas! Ils rentraient le soir avec des feuilles de nénuphars, des débris de roseaux collés à leurs vêtements. Elle songeait surtout à Robert, l'aîné, le plus beau de ses fils, en vérité, le plus travailleur, un homme timide en paroles comme une demoiselle, et hardi à la besogne comme un chien de garde devant le taureau. Le pauvre! A peine parti pour la guerre, sous-officier de cuirassiers, il avait quitté son cheval pour

passer dans l'infanterie. Pendant deux ans, on avait eu de ses nouvelles, des bonnes, pas une mauvaise. En voilà un qui aimait la culture! Un jour de novembre 1914, comme les armées de chez nous soutenaient un grand combat dans les belles terres à blé du nord, Robert, avec ceux de sa compagnie, avait traversé, sous les balles, un champ de deux kilomètres de long, et où le sol était partout creusé, où les racines des plantes, déchaussées par les obus, pointaient en l'air. Ses camarades regardaient partout ailleurs; lui, il regardait la terre. La colère, bien plus que la peur, l'avait pâli. Il s'écria tout à coup : «C'estil pas malheureux, tout de même, de mettre en cet état-là un champ de betteraves!» Un ofsicier, qui marchait près de lui, demanda: « Qui a dit cela ? — Présent! Robert Chanat! - Je te ferai décorer de la croix de guerre, Robert Chanat! » Peut-être avait-il oublié ensuite? Peut-être était-il mort? La croix de guerre n'était pas venue. Robert riait dans ses lettres, et plaisantait, quand la mère l'interrogeait là-dessus. Deux ans plus tard, on avait appris qu'il se battait dans les environs du

domaine. La mère aussitôt avait dit: « Il va se battre trop dur à présent: il en mourra. » Robert Chanat, comme elle l'avait prévu, était mort peu de temps après. On avait été prévenu par un mot de la mairie du pays de refuge. Même on savait où le fils était tombé: aux environs de la maison qu'il défendait, du côté où on allait maintenant ensemble, le père, la mère et les petites choses autrefois sauvées. La retrouverait-on, la place où il avait été enterré, à la lisière de la Pièce de Cent arpents? Une croix de deux branches, un képi dessus: il faut peu de vent pour tout abattre!

Véronique, tendre mère songeuse, avait ainsi toute sa pensée devant elle, dans sa maison et dans la tombe de son enfant, et ses yeux gris ne déviaient ni à droite ni à gauche, pas plus que la route, qui filait droit parmi les terres toujours plates et désertes. Parfois, elle entendait :

- Ça va, la mère?
- Oui, ça va bien, répondait-elle.
- On avance; s'il n'y avait pas tant de brume, on devrait bientôt voir le toit de chez nous!

Elle cherchait alors, de ses yeux fatigués, dans le reste de jour, la pointe de la futaie clairsemée, les arbres qu'elle aimait tant à considérer du pas de sa porte, aux jours heureux, quand le ciel était clair, la saison douce, et que, dans le soleil et dans le vent, les peupliers remuaient leurs étincelles.

L'homme songeait aussi; il oubliait de fouetter la jument et de la faire souffler; il allait du même train, les bras ballants sur la limousine, curieux du peu d'horizon que lui laissait la brume, épiant, dans les espaces voisins de la route, la trace des premières charrues mises en batterie sur les jachères de quatre années. Et la brume devenait froide de plus en plus, et s'épaississait; et çà et là, aux endroits où fléchit la plaine, elle figurait des meulons de foin pâle, derrière lesquels disparaissaient les talus, et les lignes des saules effeuillés.

Il pensait au grand travail qu'il aurait, et y préparait son cœur.

La grande nuit, peu à peu, confondit la chaussée avec l'herbe des bords. Le paysan arrêta la voiture. Il alluma la lanterne, fichée au bout d'un bâton, entre les deux brancards, juste au-dessus de la croupe de la jument. La lumière jaillit, traça en liberté son cercle dans le brouillard, et, quand la charrette fut remise en marche, on eût dit qu'une grande auréole blanche, lentement, parmi les ténèbres, faisait sa procession.

Il était tard quand on arriva près de la ferme. Alban Chanat prit la jument par la bride, et tourna vers la gauche. La voiture descendit un peu, puis se retrouva en palier. Mais elle ne roulait plus sur un sol empierré. La croûte des terres vacillait sous le poids des roues; la plainte des essieux, le bruit des pas de l'homme et de la bête éveillaient un écho dans des cavernes souterraines. On était sur les relais tremblants que, très anciennement, les eaux d'un sleuve avaient pressés, et sans doute, à une profondeur inconnue, elles coulaient encore en dessous, dans des galeries couvertes. La mère s'était levée, sur le devant de la charrette. Alban Chanat avait pris la lanterne, et la tenait à bout de bras, asin d'être reconnu de plus loin.

Ayant ainsi voyagé un quart d'heure en-

core, les réfugiés discernèrent, dans la brume, une étincelle entourée d'un petit halo, puis une silhouette d'homme derrière l'étincelle, et, presque aussitôt, la façade d'une maison basse, devant laquelle se tenait Paulin Chanat, une bougie à la main.

- C'est vous, enfin! cria une voix jeune.
- Fils, dis-moi vite!
- Quoi donc?
- Que nous ont-ils laissé?
- Rien que le fond du nid. J'ai enlevé les plâtras; j'ai balayé; j'ai collé du papier huilé sur les fenêtres; mais, mon père, dans le domaine, l'eau est rentrée partout!
- Ne dis pas cela, petit! Viens m'aider à dételer!

Le gars s'avança, blond, rose et pesant.

- Elle est partout, je vous dis : elle a couvert le champ où vous fauchiez du blé en 1914.
- Détache les traits de la jument et ne m'accable pas comme ça!
- Elle coule sur les planches de votre ancien jardin, jusque sur le terre-plein où vous serriez le fumier; elle remplit tout not'bien,

comme le jour où vous avez acheté le domaine.

— Tais-toi! Aide-moi à porter les matelas et les paillasses, la cage à poules, les provisions, les casseroles et ce qu'il faudra à la mère pour cuisiner! On jugera le reste demain, mon garçon, et, s'il y a du dommage, ça sera assez tôt d'en juger au réveil.

La jument fut conduite dans la grange, au delà de la maison, puis l'homme, la femme, l'enfant, entrèrent à la file chez eux. Ce qu'étaient devenues les quatre pièces de la ferme, si propres avant la guerre, ceux-là le devinent qui ont visité les logements occupés par les troupes. Tout était sali, écorné, rouillé, et ce qui avait pu être emporté n'était plus là.

La mère, tout affairée, commandait la manœuvre; les hommes firent vingt tours de la charrette à la maison, et, pour cette nuit du moins, placèrent un matelas dans la cuisine, un matelas et une paillasse dans la chambre à côté. Ils ranimèrent le feu que Paulin avait allumé; ils se chauffèrent, eux assis sur des caisses, la mère sur une petite chaise, tous trois exténués, soufflant, contents quand

même de voir la flamme de leur bois. Car c'étaient des branches mortes de peupliers, des branches charriées par les eaux et venues au rivage, qui flambaient sous la hotte de la cheminée. Les maîtres étaient revenus; les serviteurs recommençaient de servir. On était mieux déjà. Retirés du brouillard et de l'ombre, formant le demi-cercle, le vieux paysan, sa femme et le fils cadet causaient à voix basse, dans leur maison, première île réhabitée de tout un canton de France. Pour écouter, ils se taisaient par moments. Ils pensaient que la brume devait s'être mise en marche, poussée par le vent d'Angleterre; ils se rappelaient les nuits d'avant la guerre, où la même lame d'air froid glissait sous la porte et se relevait, jusqu'à la tablette de la cheminée, pour faire couler la chandelle ; où le cri des vanneaux à l'essor tournait ainsi autour de la ferme. Le souvenir du fils ou du frère mort habitait les trois âmes. Mais elles n'en disaient rien, parce que c'était la première soirée.

La mère, gardienne de son monde, finit par dire :

— Je crois, les hommes, qu'il est grand temps de se reposer?

A ce moment, dans le noir du dehors, deux lèvres s'approchèrent du papier huilé qui remplaçait les vitres de la fenêtre, et le papier tendu sonna, comme la baudruche d'un mirliton, quand une voix de femme demanda :

- Est-il permis d'entrer, par charité?

Aussitôt, Alban Chanat se leva; il alla ouvrir la porte, et laissa entrer une petite dame en noir qui portait à la main un cabas gonssé: tout son bagage. Elle avait l'air si las, et tant de boue sur ses bottines et sur sa robe de mérinos, qu'on pouvait être sûr qu'elle était venue à pied, et de bien loin.

— Il n'y a pas le choix dans le voisinage, mes bons amis : pas une auberge, pas une ferme, vous 'e savez. Votre maison est la seule qui soit encore debout. Je me suis guidée sur la flambée qui passe à travers vos fenêtres... Que cela fait de bien, un abri, du feu, des gens à qui parler!

Elle vint vers la mère Chanat, qui, tout en la regardant, se rencognait à gauche, et s'appuyait au chambranle de la cheminée. — Si vous me permettez de dormir ici, reprit-elle, je tâcherai de ne pas vous embarrasser. Je m'étendrai où vous voudrez, sur le carreau.

Il y eut un silence. Puis, celle de qui dépendaient les choses et les gens de la maison répondit :

— On ne peut donner qu'un matelas, celui de Robert, mon aîné, qui couchait dans la chambre à côté; mais Robert ne reviendra pas: vous pourrez dormir là; Paulin portera sa paillasse dans la grange.

En disant cela, la mère Chanat étudiait encore le visage de l'étrangère, un visage mince, rose aux pommettes, et où vivaient deux yeux brups, de ceux qui discourent paisiblement. Ils souriaient d'émotion :

— Je vous remercie; je viens de très loin: j'avais peur de passer la nuit dehors, et me voici chez des amis.

Pourque i venait-elle de très loin, et en cette saison? Véronique n'en doutait plus : ce devait être une chercheuse de tombe, comme il y en avait déjà plusieurs par le pays ; une femme partie du midi, ou de l'ouest, ou d'ail-

leurs, avec l'espoir de lire un nom sur le bras d'une croix de bois. Elles se ressemblent : même inquiétude, même courage, et cette pauvre bonne humeur, qui cache la peine et fait qu'on est mieux reçu. Pourquoi voyageaitelle seule? C'était probablement une veuve. Elle avait déjà de l'âge. Mais oui : elle portait, autour du front et des tempes, une lisière de crêpe blanc entre des plissés noirs. A quoi bon l'interroger? Quand on a eu sa part de misère, on est moins curieux de celle des autres. La mère Chanat n'avait pas bescin d'explications. Elle mit sa lourde main sur la main, gantée d'un vieux gant de Suède, que l'inconnue tendait à la flamme. Et le geste voulait dire : « On ne vous demande rien, ma chère dame; vous êtes chez des bonnes gens; ne tremblez pas, de vos deux petits bras maigres, vous qui êtes vêtue moins chaudement que moi; mais prenez encore une poignée de feu, et allez dormir. » De son côté, la voyageuse, ayant entendu que Véronique parlait d'un fils qui ne reviendrait point, avait compris que leur malheur était le même. Bien qu'elle eût grande envie d'être renseignée, et de connaître où se trouvait la Pièce de Cent arpents, où, paraît-il, son fils avait été enterré, avec bien d'autres, et si quel-qu'un, par hasard, avait pris soin des tombes, elle n'en voulut rien dire, car tous ces gens, comme elle-même, étaient bien las.

Sur un signe du père, Paulin saisit la paillasse dans la chambre voisine, et la porta dehors, dans la grange à moitié couverte. Alban le suivit, et, peu après, rentra, disant :

— Le temps va changer cette nuit. Le brouillard s'effiloche. Il y a une poignée d'étoiles dans mes peupliers.

Les pauvres gens ne se déshabillèrent pas. Ils s'étendirent. La bougie, à bout de mèche, fut soufflée. Le sommeil vint à tous à cause de la fatigue, et le vent, pendant qu'ils dormaient, roula et entraîna la brume dans les abîmes bleus.

Ce ne fut pas le chant du coq qui éveilla les dormeurs, comme autrefois, quand la ferme était riche et munie. Au fond de l'âme des femmes, et des hommes, la pensée était demeurée de ce qu'il faudrait faire le lendemain, germe obscur, que le rêve entretient et développe dans le sommeil, et qui s'ouvre au premier rayon du jour. Tous, ils furent sur pied dans le même quart d'heure, et réunis dans la cuisine. Ils partagèrent leurs provisions. Il y en avait dans les paniers apportés de la ville de refuge, il y en avait dans le cabas. L'aube était vive. La mère Chanat sit chauffer un peu de café, pour elle et pour la dame. Et elles partirent les premières, toutes proches l'une de l'autre, comme deux amies qui savent bien où elles vont, et font d'instinct les mêmes mouvements. Quand elle eut dépassé le seuil et tourné à gauche, sur l'herbe molle, Véronique se pencha vers l'inconnue, qui serrait son manteau de ses deux bras croisés, à cause du froid du matin, et elle dit:

— J'ai deviné! Venez avec moi : j'en ai un aussi par là, madame.

Elles descendirent la motte sur laquelle était bâtie la maison, suivirent une haie de saules, entrèrent, par une brèche, dans une jachère qui paraissait sans sin, et on ne les vit plus.

Les deux hommes aussi étaient dehors. Mais

eux, ils s'étaient arrêtés, à trente mètres de la ferme, face à l'orient. Ils avaient pris chacun, au fond de la charrette, une pelle demi-creuse, achetée la veille dans un bazar, et ils s'appuyaient sur le manche, du même geste samilier aux bêcheurs qui se reposent. Hélas! ils ne se reposaient pas : ils souffraient dans leur cœur, regardant devant eux, et à gauche, et à droite, ce qui avait été le domaine. Ces huit hectares conquis sur le marais, ces prairies, ces champs où la moisson avait aix fois blondi, ce verger qui portait, alignés, ses jeunes poiriers taillés en pyramides et ses pommiers en parasols, tout le travail de dix ans était perdu! L'eau était revenue. Le vent courait sur elle, et la criblait de longues traînées de clapotis, vite esfacées. Le dos d'anciens talus émergeait, et coupait l'étang. Ils se dirigeaient tous, deux, trois, quatre, cinq, à égale distance les uns des autres, d'occident en orient, de la prée devant la maison jusqu'à la futaie de peupliers. Eux, les arbres, ils avaient grandi. Sauf dans un angle, où plusieurs troncs et branches maîtresses étaient tombés sous les obus, ils formaient un massif

régulier de hampes claires aux ramures échevelées. Au delà, il y avait la digue jadis établie à grand'peine, crevée à présent par la main de soldats, Français, Anglais, Allemands, qui pourrait le dire? Et au delà, enfin, c'étaient des champs de roseaux, des marouillers et des terres vaines, des nappes luisantes au pied des bouleaux et des saules, une étendue immense, depuis des siècles livrée aux sources, à l'égout des fossés, aux débordements d'une rivière lointaine.

— Qu'est-ce que vous voulez faire dans un malheur pareil?

Sans savoir ce que sa femme avait dit à l'étrangère, le père répondit comme elle :

- Viens avec moi!

Il laissait les mères pleurer les morts; il allait à la tâche des hommes. Le premier, suivant le bord des eaux minces, qui semblaient immobiles et faisaient onduler quand même les feuilles des herbes submergées, il se dirigea vers l'extrémité du domaine, du côté droit, et s'engagea sur le cinquième talus qui divisait les eaux, limite autrefois et abri d'un champ de froment, de trefle ou d'avoine, arête molle

aujourd'hui, et étroite, et menacée d'être inondée. Malgré le froid, il marchait pieds nus, sa pelle sur l'épaule, les yeux baissés vers ce sol détrempé, où demeuraient profondes les empreintes de pieds de soldats, de sabots de chevaux, même de roues de caissons ou de canons, attelages aventurés, lancés par des hommes fous, et qui avaient passé. Parfois, saisi de colère, il écrasait de l'orteil, rageusement, une de ces traces insolentes de la guerre. Paulin venait derrière lui, ne comprenant pas ce que le père essayerait d'entreprendre, avec deux pelles, pour réparer un si grand dommage. Le jour brillait dans l'air mouillé. Devant eux, l'ombre des peupliers traversa bientôt le chemin. L'ho nme la considéra, puis leva les yeux ; c'était tout ce qui lui restait de son bien : les troncs puissants de ces arbres, et leur ombre sur les eaux et les talus. Il s'avança jusqu'au dernier peuplier qu'il avait planté, une tige morte à présent, décapitée par le canon, et il vit que, trois mètres plus loin, une large brèche avait été faite dans la digue qui protégeait le domaine.

- Allons ! dit-il, attaque avec moi le haut

de la levée, Paulin; jette-le dans le trou, et fermons la blessure!

— A quoi bon? dit le fils à voix basse.

Mais le maître n'entendit pas. Ses deux mains serrant le manche de sa pelle, le pied nu pesant sur le fer, il écrêtait déjà le faîte de la digue; il lançait la première pelletée dans l'eau qui jaillit, au milieu de la coupure, devint boueuse, et se referma sur ce petit grain de mortier.

Deux heures et demie durant, le père et le fils travaillèrent à rétablir la désense rompue. La sueur coulait de leur visage, et montait en vapeur au-dessus de leur dos courbé. Point de trêve et point de paroles. Le vieux s'acharnait à l'ouvrage, plus encore que le jeune, ayant plus perdu que lui dans le malheur commun : toute sa peine et tout son reve. Et une si sorte passion le tenait que, lorsqu'il vit le remblai afsleurer, et que l'eau du dehors, maintenue par le barrage, n'eut plus d'ouverture, désormais, pour entrer sur les terres :

— Paulin! cria-t-il, Paulin! j'sommes vainqueurs à not'tour!

Le jeune homme se détourna vers ce do-

maine, en arrière, inondé, pressé sous une telle masse d'eau, qu'un bateau aurait pu y courir à la voile.

- Pas encore, mon père! Et toute l'eau qui est chez vous!
 - Je la renverrai d'où elle est venue!
- Oui, vous commanderez une pompe à la ville ?
 - Peut-être.
 - Vous l'aurez dans six mois!
- Dans six mois, mon garçon, à la lisière de ces peupliers-là, nous faucherons tous les deux mon froment!
- Alban ne se détourna point, comme son fils, de peur de trop bien voir ce qui restait à faire, mais, descendant à reculons la pente de la digue, vers le tronc du peuplier mort, enfonçant la pelle creuse dans le marais, il jeta, par-dessus la levée maintenant étanche, la première pelletée d'eau et de boue, comme s'il n'avait eu à vider que la coque d'un bateau de pêche. Il avait le visage illuminé, les yeux aussi ardents que dans sa vingtième année.

Paulin le regarda travailler un moment.

Puis il enleva son chapeau. Les larmes luivinrent aux yeux. Le père ne le voyait pas. Alors le jeune fit comme l'ancien; il s'avança jusqu'auprès de lui, les deux pieds dans le marais, mit sa pelle à côté de l'autre, et dit :

- A votre idée!
- Hardi! répondit le père.

Deux lames d'eau, lancées bien ensemble, et traversées de lumière, passèrent par-dessus la levée de la futaie.

LA VENTE DE L'AUBÉPIN

- Tu dis que l'entrepreneur demande 7.000 francs pour les réparations à faire à l'Aubépin ?
- Oui, maman, et seulement pour les réparations urgentes : une toiture qui s'affaisse en son milieu, un plancher qui s'effondre, et deux portes, l'une au nord, l'autre au midi.
- Les portes de ce logis-là! Mais les trois petits Turquand les ont donc défoncées à coups de pointe de sabot! Des portes en châtaignier, épaisses d'un pouce et demi, taillées dans le corps d'un arbre si magnifique qu'on voyait, se touchant presque, les moignons de

l'attache des branches, les gros yeux bruns, encore luisants, enchâssés par les fibres, comme une poignée de marrons! Car tu ne sais pas, toi qui es mon fils, que j'ai été jeune. Et jeune, j'étais assez lézarde, et, le long de cette porte du midi, je me blottissais et me chauffais des heures, au soleil, lorsque mes parents, vers Pâques, m'emmenaient à l'Aubépin, dans le cabriolet... J'avais compté les yeux de la porte... Es-tu bien sûr qu'elle soit usée? Le châtaignier ne pourrit pas...

— Il meurt ; il tombe par éclats. Vous oubliez que la menuiserie doit dater de la construction de la ferme : 1731...

La mère passa les deux mains, légèrement, à plat, sur ses tempes, et sur ses cheveux blancs qu'elle portait en couronne, et ce fut comme si elle avait écarté tous les songes du passé. Elle repartit, d'une voix qui ne chantait plus, d'une voix d'affaires, contenue et nette, qui indiquait une résolution prise :

— Tu as dû faire le calcul; il est simple. L'Aubépin est loué 2.400 francs aux époux Turquand; l'entrepreneur estime les travaux à 7.000 francs; c'est donc trois années de revenu que je dois abandonner... Tu connais l'état de ma fortune, nos dépenses : je ne puis pas.

- Alors?
- Alors, mon enfant, il faut que tu vendes l'Aubépin.

Elle souffrait de dire cela, et l'autre de l'entendre. Après un moment, s'étant levée pour aller éteindre une des lampes du salon, comme elle faisait chaque soir, quand elle avait fini de travailler, la mère voulut consoler le jeune homme; elle ajouta:

— Λ moins que le fermier n'accepte une augmentation raisonnable...

C'est ainsi que Michel, bourgeois d'une petite ville aux confins de la Normandie et du pays manceau, se décida à faire visite aux époux Turquand, fermiers de l'Aubépin. Il partit huit jours plus tard, vers la fin d'octobre 1919.

Vous vous rappelez ce que furc it l'été et l'automne de cette année-là : les grillons, les cigales, toutes les bêtes stridentes ne cessèrent de chanter pendant six mois ; des ruisseaux tarirent; les taupes s'enfoncèrent si avant dans le sol, qu'on ne vit plus s'étaler en rand, à la surface, le rejet de leurs galeries; beaucoup de grains de blé furent auits dans la balle, vraies petites pommes au four. Et c'est justement de quoi se plaignit Rogatien Turquand, dès que Michel aut ouvert la bouche et parlé d'un nouveau bail.

Ce Rogatien Turquand était un bon vivant, haut sur jambes, moustachu, le teint frais, qui regardait les hommes, les bêtes, les champs, du même regard où riait la vie jeune. Il avait fait la guerre, d'abord dans l'infanterie; puis, après une petite blessure, - le filon, — « dans les munitions ». Mais, bien avant 1914, il avait la réputation d'un homme à qui tout réussit. Ses voisins, voyant que sa ferme prospérait, que ses bœufs et ses vaches étaient toujours nombreux dans l'étable, ses chevaux luisants, ses carrioles plus souvent peintes que les leurs, et ses cravates remplacées avant d'être hors d'usage, lui disaient : « Rogatien, t'as un secret! » Il répondait non, de la meilleure foi du monde. En vérité, il en avait un : sa femme, la Renaude. Celle-ci, qui

venait d'avoir, comme lui, quarante ans, paraissait bien de dix ans plus âgée. Belle, jolie même, elle ne l'avait jamais été, et, sauf cet air propret et discret que la coiffe nantaise, serrée aux tempes, donne à un honnête visage, on ne pouvait dire qu'elle fût plaisante. Bonne, elle l'était au fond, avec sévérité. Mais femme d'affaires, fine et hardie, travailleuse, économe du temps plus encore que de l'argent, silencieuse, vive de conseil, infatigable : oui, elle était tout cela. La sagesse habitait son front court bridé par la mousseline. Et si Rogatien voyait clair quand il regardait, la Renaude voyait tout, même ce qu'elle ne regardait pas. Elle avait l'exacte mémoire du moindre de ses gestes, et l'image toujours nette, en son esprit, de la place que chaque chose, même la plus humble, occupait dans sa maison. A quatre ans de distance, elle pouvait affirmer : « J'ai payé douze francs, à l'octroi, en un billet de cinq, six billets de la chambre de commerce de Nantes, et le reste en argent ronde. » Elle mettait toujours argent au féminin, et disait « l'argent ronde », comme elle disait « ma dent blanche ».

Les époux Turquand habitaient l'Aubépin, la femme depuis son mariage, le mari depuis sa naissance, car cinq générations de laboureurs du même nom s'étaient succédé dans la ferme. Des logis comme celui-là, on en trouve autour de toutes les villes de France; ils ont une tourelle, à droite ou à gauche, et donc un toit pointu avec une girouette au bout, un corps de bâtiment de trois ou quatre fenêtres, un seul étage, deux lucarnes d'un certain goût bourgeois et de bonne ouverture dans l'ardoise ou la tuile, une petite cour en avant, parterre autrefois, souvent fumier aujourd'hui, et un puits au milieu, soit en fer, soit en pierre, plus fleuri que la maison. D'ordinaire, on les bâtissait sur les mottes, asin d'avoir un peu de vue. C'était le cas pour l'Aubépin, planté sur un mamelon, à une lieue de Nantes, et autour duquel coulaient trente hectares de terre, d'un seul tenant, sans servitudes ni enclave. Les premiers Turquand avaient connu là sans doute quelques chênes ou ormes; mais les successeurs, peu à peu, avaient abattu les arbres, parce que les arbres ont des racines qui nuisent aux choux-sleurs,

au froment, même au trèsse, et l'on ne voyait plus que des saules et quelques houles de noisetiers, dans les parties basses, tout autour de la butte, tandis que les autres champs montaient à pente égale, sans ombre et presque sans haie, recevant le soleil, buvant la pluie, jusqu'au logis tout blanc là-haut, pointu comme un moulin.

Lorsque Michel se présenta devant la porte, par la dure chaleur de deux heures qui fait pendre les feuilles le long des tiges, il était vêtu en chasseur, il avait son fusil sur l'épaule et son chien derrière lui. Rogatien Turquand sortait en ce moment même, ayant fini la sieste. Il s'arrêta sur le seuil.

— Eh! monsieur Michel, entrez donc! C'est une rareté de vous voir! En voilà une chaleur! J'ai des choux-pommes qui ne sont pas gros comme des bruxelles, monsieur Michel! Et ça dure comme toute misère, plus qu'on ne voudrait. Depuis six mois...

Ils causèrent du temps, selon qu'il convient, l'un plaignant l'autre et l'autre enchérissant; puis le « patron », qui voulait seulement amorcer l'affaire, ayant parlé du bail, d'un renouvellement possible, du désir de recevoir un peu plus de rentes, le fermier devint grave, aussitôt:

- Ce n'est pas possible, monsieur Michel. Vous ne savez pas ce que je paye un collier pour mes chevaux, une ferrure, un licol, un boisseau de semence de...
- Parbleu! non, je ne sais pas, mon cher ami, ce que vous payez un licol, mais vous n'en achetez qu'un tous les ans, et encore! Mais je sais que vous vendez douze mille choux-fleurs, du blé qui n'a jamais valu autant qu'à présent, de l'avoine, tous les jours du lait, sept ou huit veaux et un poulain chaque année, autant de porcs...
- J'en ai deux qui m'ont péri dans la main, voilà huit jours, et la mère a failli...
- J'espère qu'elle est remise. Il est impossible d'éviter tous les accidents. Voyons, vous gagnez certainement le triple d'autrefois : acceptez-vous de payer 3.000 francs de location?
 - C'est impossible!
 - 2.800, et je fais les réparations?

 Rogatien hésita; il allait faiblir; il com-

mençait de sourire, comme un homme tenté. Il se moucha, sans aucun besoin, et remit le mouchoir dans la poche de sa veste, avec lenteur. Entendit-il alors un mot que Michel n'entendit pas? Il tourna la tête, et regarda dans l'ombre, en arrière, pendant une seconde, moins encore, ce qu'il faut de temps, — et il n'en faut guère, — pour demander conseil à des yeux toujours prêts. Quand il répondit au chasseur, qui attendait paisible, droit, éclatant dans la lumière comme un géranium, il avait repris sa physionomie des jours de marché, celle qui annonce, avant les mots, la volonté de ne point céder. Et il répéta:

— C'est impossible, monsieur Michel : on n'est pas assez riches pour payer des prix pareils.

L'autre, sans insister, et déjà faisant demitour, lui jeta, en guise d'adieu, ces phrases qui étaient d'un homme jeune :

— Que voulez-vous? Ma mère ne pourra pas garder l'Aubépin. La ferme vaut bien 70.000 francs. Voyez la différence d'intérêts! Nous non plus, nous ne sommes pas riches... Au revoir, mon cher Rogatien, au revoir : je vais tâcher de lever un perdreau, et je reprendrai le train de six heures.

Il s'éloigna, sifflant son chien, qui flairait à distance l'eau du puits, et Rogatien Turquand rentra dans la maison.

Quelques heures plus tard, Michel essoufslé, recru de fatigue et de chaleur, joyeux quand même, ayant tué un lièvre, faisait retraite vers la ville. Il passait à mi-côte de l'Aubépin, par un sentier qu'il y avait là, bordant les terres, lorsqu'il s'entendit appeler :

— Monsieur Michel? On ne s'en va pas sans boire un coup! La bouteille de muscadet est débouchée, et la bourgeoise a tiré de l'eau pour votre chien. Venez donc?

Il disait déjà : « la bourgeoise ».

Les deux hommes n'étaient pas depuis trois minutes l'un en face de l'autre, dans la vaste cuisine aux poutres apparentes et enfumées, ils avaient seulement bu une gorgée de muscadet, que Rogatien, posant son verre sur la table, déclara, le plus simplement du monde :

— Monsieur Michel, au prix que vous avez dit tantôt, je serais acheteur de l'Aubépin.

- Vous, Rogatien? Vous ne pouviez pas même accepter quatre cents francs d'augmentation? Vous étiez pauvre?
 - Je n'ai pas dit cela.
 - Au moins gêné?
- Je vas vous expliquer, monsieur Michel: le bien qu'on a à soi donne toujours plus de fruit. J'achète l'Aubépin... Je ne pourrai pas payer tout comptant. Je n'ai ici qu'une partie du prix, une grosse, mais il manquera quelque chose...
- Comment! Vous avez tout cet argent chez vous!
- Excusez-moi, ce n'est pas de l'argent, c'esi des billets... Je pense que ça ne vous fera rien... Je les ai ici. Où voulez-vous que je les mette?

Ils causèrent jusqu'à ce que le second verre de muscadet eût été bu. Renaude Turquand n'était pas présente.

Elle était là, le jour de la signature de l'acte, jour pluvieux de novembre, où aucune joie n'était dehors. Elle avait préparé la salle comme pour un repas de famille après un

enterrement : nappe sur la longue table en bois de cerisier; assiette de rillauds, beurre frais sculpté à la cuiller, pain rend sortant de la huche et non entamé, vin bouché, à l'extrême bout de la table ; dans la cheminée, un feu discret; pour les hôtes, des chaises de paille au lieu de bancs. La flamme d'une brassée d'épines sèches, qu'écrasaient cinq triques de frêne, promenait ses rayons sur les solives du plasond et sur les intervalles, et, dans ce vaste champ bruni par la fumée de cent quatre-vingt-huit années, découvrait des places encore blondes. Le notaire était assis, le dos au seu, prêt à lire les formules d'usage, l'acte en main, la mine indifférente et paterne. Michel, assis en face de lui, pâle, songeait aux champs de l'Aubépin, à la tourelle, au puits ancien, à tout cet héritage solide, en bonne terre et grenante comme pas une, dont quelques lignes d'écriture allaient le séparer. Rogatien, debout à côté de lui, tenait, dans ses deux mains réunies sur son ventre, une liasse imposante de billets de banque et un ancien sac à plomb, où il devait y avoir des pièces de monnaie.

Quant à la Remaude, assise dans l'ombre, le long du mur, sur une chaise basse, un étranger ne l'eût pas prise pour la propriétaire du logis de l'Aubépin et de trente hectares de terre française. Sauf la coiffe, qui était celle des demi-fêtes, elle portait son costume de travail, le corsage aux manches râpées jusqu'au coude, la jupe tant de fois salie, tant de fois mouillée, tant de fois lavée, que toute couleur, dans le bas, avait disparu. Celle qui était la cause principale de la richesse de la maison se tenait à l'écart, comme gênée, un peloton de laine brune et un bout de tricot sur les genoux. Celle qui, d'ordinaire, avait l'œil à tout, ne regardait ni le notaire, dont elle savait bien qu'elle ne comprendrait pas le charabia, ni le mari, à qui elle avait expliqué, le matin même, ce qu'il fallait dire et ne pas dire, ni le propriétaire, M. Michel, qui lui semblait, au fond de l'âme, un bourgeois bien digne de pitié. Ses ordres étaient donnés, son rôle était achevé : elle devait demeurer là, seulement pour signer, quand les hommes auraient sini leur comédie. Et justement, elle souffrait de ne pouvoir faire les choses qu'il fallait, les

choses habituelles, dont c'était l'heure. Elle entendait, en imagination, l'appel de ses volailles, le meuglement de ses vaches cherchant le fourrage dans les crèches dégarnies, le grognement des porcs, étonnés et soufflant, passant le groin sous la porte.

Dès que le notaire eut entrepris la lecture du gros cahier d'écriture, elle se sentit plus libre, et saisit le bas de laine commencé de la veille. Alors elle leva l'ouvrage à la hauteur de sa poitrine, et se mit à travailler. Les cinq aiguilles d'acier s'agitant en mesure et la séparant des hommes, sans écouter l'énumération des parcelles du cadastre, sans prendre intérêt à l'origine de la propriété, sans que son cœur eût un battement de plus, la Renaude, fille d'une race ménagère, pour ne point perdre son quart d'heure, muette, oubliée, la pensée au loin, tricotait.

TABLE

LE	CONTE	D U	TRI	OLE	T.	•	•	•	•		•	•	•	•	•		1
LB	REGAE	RD D'	A M I	TIÉ.	•	•		•	•		•	•	•				63
LA	GARDE	CO:	UMN	NAL	Ε.				•		•		•	•		•	103
LE	PREMI	ER A	VIO	N							•		•	•	•		115
LΕ	CADEA	U DI	J BI	LESS	É.	•	•	•		•		•	•		•		127
LES	STROI	s so	URII	RES	D '.	А М	ÉΙ	RI	Qυ	E				•	•	•	141
ніѕ	TOIRE	DE (QUA	TRE	C I	ΗE	V A	U	X	B	ΑI	s.		•			169
CIL	ASSE A	U MC	NT	SAI	ΝT	E -	0	DΙ	LE					•			185
CEU	ıu o x u	REV	ENA	IEN	T.	•		•	•				•	•	•		199
L A	VENTE	DE	T. 7 A 1	ITRÉ	DIN	1.											993



E. GREVIN - IMPRIMERIE DE LAGNY - 2664-7-24.

